OHIO STATE
UNIVERSITY
SEP 2 - 1939
LIBRARY

REVUE DE PARIS

15 AOÛT 1939

PAUL CLAUDEL	*D'après le Chinois*	721
JACQUES CHARDONNE	*Au Bord de la Mer*	729
ED. GISCARD D'ESTAING	*Le Rétablissement financier*	756
P. DRIEU LA ROCHELLE	*Gilles.* — IV	773
GEORGES OUDARD	*La Question croate*	808
PIERRE D'ESNEVAL	*Une Campagne dans les Alpes.*	833
O. POUSINO	*Mon Enfance en U. R. S. S.* — Fin.	865
GEORGES ROUX	*Grèce 1939*	900
DENIS DE ROUGEMONT	*L'Ame romantique et le Rêve.*	915
PIERRE D'ESPEZEL	*Expositions en Suisse*	929
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire.*	944

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

46e ANNÉE *NUMÉRO 16*

A. ALBERT-PETIT

Notre collaborateur, A. Albert-Petit, est mort dimanche dernier à Heudreville, dans l'Eure, où il passait ses vacances. Il avait soixante-dix-huit ans. Cette disparition est pour la *Revue de Paris* une perte cruelle. Depuis de longues années, Albert-Petit nous donnait régulièrement une critique des livres d'histoire. La grande culture historique qu'il avait acquise et qui s'était affirmée par ses succès, dès l'agrégation en 1884, et, par la suite, dans sa chaire du lycée Janson-de-Sailly, le désignait pour tenir avec une belle maîtrise une rubrique comme celle-là. Nous savons que nos lecteurs appréciaient vivement cette collaboration. Nous savons aussi que les auteurs de livres d'histoire recherchaient et prisaient le jugement si autorisé de notre collaborateur. Ici, comme au *Journal des Débats*, où il écrivait depuis 1895, comme partout où il a collaboré, l'homme qu'il était se retrouvait dans ce qu'il écrivait. Et cet homme était charmant. Sa courtoisie, son mérite, son amitié agissante et pleine de tact lui valaient la sympathie et l'estime de tous.

A l'Institut de France, où il était entré en mars 1935 pour remplacer M. Alfred Rébelliau, dans la section de morale de l'Académie des Sciences morales et politiques, il avait promptement conquis la sympathie de ses confrères.

Profondément attaché à sa province natale, la Normandie, dont il avait l'esprit alerte et le grand bon sens, il avait aussi le sens français et il a traduit fréquemment ce sentiment. Dans la préface de son *Histoire de Normandie*, volume qui a inauguré une collection sur les provinces françaises dont il s'occupait encore beaucoup quand la mort est venue le surprendre, il a écrit : « En s'intéressant au rôle joué par leurs aïeux dans le grand drame national d'où l'unité de la France est sortie, les habitants de nos anciennes provinces retrouvent leurs titres de noblesse ». A. Albert-Petit était de la famille historique de Fustel de Coulanges. En toute occasion, ce Normand, qu'enchantait l'antiquité hellénique et latine, et qui savait très bien l'histoire française, était inspiré par le souci de ce qui est national et de l'avenir de l'intelligence française. La *Revue de Paris* fait une grande perte en perdant ce collaborateur, mais le pays en fait une aussi ; il était un de ses bons serviteurs.

D'APRÈS LE CHINOIS

DÉPART

Mon ami s'est en allé sur sa barque et la distance entre moi et lui ne cesse de s'élargir

Dans le léger brouillard sur l'eau mêlé de fleurs il s'est évanoui

La voile peu à peu s'éteint à l'horizon blanc sur blanc

Il n'y a plus que le fleuve vers le ciel qui s'allonge indéfiniment

LI TAI PE

LE SON DE LA CLOCHE

Quand le son de la cloche a eu le temps de s'éteindre

Il y a une autre cloche en moi qui ne fait que commencer

LI KA YO

DOUBLE REGARD

A travers les branches devant moi j'ai cru voir des yeux qui me regardent
Vite, je me suis précipité !
A travers les branches derrière moi je sais qu'il y a des yeux qui me regardent.

INCONNU

LA RIVIÈRE GELÉE

Le mouvement de mille montagnes immobiles
pas un oiseau !
Le chemin sous la double ornière qui passe
pas un passant !
Et le pêcheur tout seul au milieu de la rivière gelée
Qui tente sous le courant invisible un poisson inexistant

LIEOU TOUNG YNEN

CHANT DE GUERRE

Au travers de la lune rouge un vol de canards sauvages
« Vite ! le chef de nos ennemis a pris la fuite... c'est lui ! »
Le héros sur son cheval hennissant s'élance pour le poursuivre
Regardez-le sur son cheval hennissant qui s'envole dans un tourbillon de poussière !

LOU LAN

CHANT DE GUERRE

La bataille est gagnée, il est temps de manger et de boire
Les vainqueurs et les vaincus à la fois tous ensemble ils célèbrent la défaite et la victoire
Ils dansent dans le feu des bivouacs, ils dansent dans leurs cuirasses d'or !
Et le roulement des tambours au loin comme le tonnerre éveille les échos de la montagne !

LOU LAN

LE COUCOU

Les troupes ont défilé vers le Nord, tout le jour à travers le petit village les troupes n'ont cessé de défiler
Maintenant il n'y a plus personne et les gens sur leur porte demeurent interdits...
Écoutez le coucou qui chante au fond de la forêt de Tartarie !

INCONNU

REGARD

La lune s'est levée et voici ma lampe qui s'éteint
Du fond de ce paysage abîmé il s'élève un chant lointain
L'homme a levé les yeux et là-haut regarde l'amour
« O toi, pure clarté ! pure clarté, inonde-moi toujours !

CHANG HU

SUR UNE MONTAGNE SAUVAGE

La lune froide pend au poing d'une montagne horrible
Les feuilles dans mon jardin s'effeuillent lugubrement
Le vent se déchaîne par bouffées au travers de la forêt rugissante
Je ferme et je barre la porte à cause des tigres !

KOU FONG

LE RETOUR

Combien de temps, mon Dieu, depuis que je suis parti !
Que de printemps épanouis sans nouvelles ! que d'automnes évanouis !
Maintenant je suis de retour, je reconnais mon pays...
Père, me reconnaissez-vous ? — Qui est-ce ? — Mère, me reconnaissez-vous ? — C'est lui !

LI PIN

LE RETOUR

C'est moi, je n'ai pas changé ! « Dis, d'où viens-tu, voyageur ? »
Pourquoi me regarder ainsi ? Je suis pareil et le même
Pourquoi ces visages nouveaux et pas un parmi vous de ceux que j'aime ?
Les gens interdits se regardent : « Dis, d'où viens-tu, voyageur ? »

HOO TI CHIAN

DON DE L'ÉPÉE

Mon épée, la voici, cette épée que j'aiguise depuis dix ans !
Sa lame est pure et tranchante, il n'y en a pas de meilleure
Permettez respectueusement que je vous l'offre, Seigneur !
On dit que Vous en avez besoin à cause de ceux-là qui souffrent injustement

KIA TAO

DÉSESPOIR DANS LE SOLEIL

Ligne à ligne le soleil descend toutes les lignes du long store.
Quelqu'un voit-il mes larmes qui coulent au milieu de cette chambre d'or ?

LIEOU FAN PIN

LE VISAGE RIDÉ

Je regarde mon visage, que de rides ! que de lignes tracées par le temps !
Sous le rideau des saules l'eau du lac se flétrit insensiblement

LIEOU TCHENG

LA NUIT BLEUE

La forêt lentement derrière moi s'est refermée sur le dieu
J'entends la cloche derrière moi coup sur coup là-bas qui me dit adieu
J'entre, montant, descendant, et je m'enfonce peu à peu
Dans la nuit qui devient presque noire à force d'être bleue

LIEOU TCHANG KING

LA FLÈCHE

Le héros a tiré une flèche dans la nuit
Et le monde entier devant moi
Et toutes les armées sans nombre derrière moi pendant des siècles
Ne suffiront pas à la retrouver

LOU LAN

APPEL

« Ohé, l'ombre là-bas ! est-ce vous, sœur chérie ?
Venez à moi, je suis seul, et je m'appelle Mi »
« Je regrette ! mais pas moyen ! et d'accord entre nous il n'y en a pas
Tu ne t'appelles Mi qu'en tant que je suis Fa ! »

TCHO HÔ

LA GELÉE BLANCHE

J'ai dormi toute la nuit dans les rayons de la lune
Et mes cils au matin sont tout congelés de gelée blanche

LI TAI PE

LE SENTIER PLEIN DE DÉLICES

J'avance, le pays change, mais le sentier continue
Je l'ai retrouvé vingt fois quand je le croyais perdu
Celui-là qui m'attend au bout, je sais que c'est pour lui que j'existe !
Ah ! ne me laissez point quitter ce sentier plein de délices !

PY TI

LA ROBE BRODÉE D'OR

Ne regrettez plus votre robe brodée d'or !
Regrettez ce visage avec le vôtre dans le miroir où le sien n'est plus
Ce double visage dans le miroir un seul et le sien a disparu
Ne regrettez plus votre robe brodée d'or !

HAO TI CHI-AN

A L'ABRI DE LA LUNE
(Chant alterné)

La lune sur les feuilles brillantes s'est condensée
Une larme de là-haut sur mon front
sur mon front tombe une larme
la rosée !
Quelqu'un dans l'ombre fait semblant
semblant de jouer de la flûte
A l'abri de sa manche levée à l'abri de ses yeux fermés
qui se protège contre la lune !
Semblant de jouer de la flûte
Semblant de jouer de la flûte...

KIO TIN

L'ORCHESTRE AU FOND DE L'EAU

Je regagne ma vieille barque décrépite je rame contre le dur courant
Derrière moi le ciel rouge et le reflet dans l'eau de l'immense ville illuminée.
C'est un délice d'être seul ! je ne fais qu'un avec le bateau sous moi qui craque et bouge
Et j'entends par moments sous moi le murmure des orchestres entremêlés

INCONNU

PAUL CLAUDEL

Brangues juin 1939

AU BORD DE LA MER

J'ai eu comme tout le monde l'enfance bénie d'un petit sauvage. Mais je n'ai de souvenirs que depuis mes premières fièvres. Avant dix ans, je ne me rappelle rien : les temps heureux, je suppose.

Jusqu'à dix ans, j'ai vécu en haut de Barbezieux, dans un jardin que l'ombre d'un château recouvrait tout le jour, et qui était triste comme l'eau d'une douve. J'étais sûrement très affairé. Mais tant de sensations et d'événements ne font pas une durée ; tout s'est ramassé dans un instantané : la vision de géraniums et de myosotis éclatants au soleil. Cette image unique d'un jardin qui eut pour moi tant d'aspects est une étrange composition de la mémoire.

C'est un temps de ma vie où les années se confondent et j'ignore mon âge. Comment distinguer une date dans ce monde arrêté où les enfants sont des enfants pour toujours, les vieillards des vieillards, et le professeur de gymnastique immortel. Certes, nous avons connu l'éternité.

Dans ce passé stagnant, je retrouve un détail que rien ne précède et ne suit. Je vois notre domestique tourner la tête vers la plaine que l'on dominait d'un côté du jardin, flairer l'atmosphère en regardant un nuage très sombre, et j'entends cette grave parole :

— Le vent vient de la mer.

Je ne connaissais pas la mer. Aussitôt elle fut pour moi chose familière mêlée à tout ce qui assombrit le jour.

Un peu plus tard, j'ai vu la mer, près de Royan ; elle ne m'a pas étonné je pense, car je n'ai gardé aucun souvenir de cette première rencontre. J'étais au bord de la mer, mais je ne la voyais pas, trop occupé à creuser le sable. Je suis revenu cette année sur cette plage de Pontaillac où j'ai passé jadis d'ardentes vacances, et c'est un livre de Malinowski sur les sauvages des îles Trobriand qui m'occupe à présent.

Toujours l'argileuse Gironde trouble un peu l'océan, et je reconnais dans un bleu léger qui n'est jamais parfait azur ses fines teintes d'onyx brouillées dans l'eau et que pourchassent des ombres grises et verdâtres.

Un regard suffit sur l'éternel. Je retourne à mes sauvages, ou bien aux traces fragiles du jeune homme que je fus ici. Les voici dans un bois de chênes verts dont les troncs sont tout contournés et noirs sous une voûte de feuilles drues où la mer brille dans les fissures ; et, plus loin, les voici encore sur cette plage de soie rosée que les vagues étalées et reprises doucement dévorent. Ces conches, avec leurs petits tapis d'algues sèches dans les recoins, et ces bois sont pour moi remplis de fantômes.

A l'heure où les enfants hérissés de filets de pêche rentrent déjeuner, si la mer s'est retirée et n'est plus qu'une large bande phosphorescente entre deux pointes de rochers, je crois entendre un bruit sourd de galop, et il me semble que je vais voir Eva sur son grand cheval bai, suivie de chiens et de cavaliers qu'elle avait l'air de fuir quand elle passait derrière les pins, svelte et bondissante dans son amazone noire, avec l'éclair de sa lumineuse chevelure.

Elle était apparue un matin, vers 1890, dans les rues d'une petite ville charentaise où elle allait vivre. Elle marchait, nonchalante, absorbée par la lecture d'une lettre qu'elle tenait déployée, indifférente à qui l'entourait, seule dans un monde invisible. Mais tous la regardaient. D'une main dégantée elle relevait une longue robe claire. Entre les bords de sa capeline fleurie et la ruche de mousseline plissée autour de sa nuque dorée, rayonnaient ses cheveux blonds. Sa grâce, cette marche souple sur de hauts talons, ce visage sans voilette

et ces mains nues qui semblaient presque impudiques, gardaient pourtant une décence hardie qui ne se souciait d'aucun regard. On savait que la teinte de ses cheveux éblouissants était naturelle, mais assez mystérieusement traitée; ses lèvres très roses éveillaient un doute, et ses yeux noisette semblaient plus vifs, plus sûrs d'eux-mêmes sous des sourcils un peu trop foncés.

A Paris, sur le boulevard, entre les noires silhouettes de ses compagnons en chapeau haut de forme, sur les plages de l'océan, partout elle se détachait, merveilleuse de très loin. Depuis, je n'ai pas vu de femme si belle.

En ce temps-là, les mœurs bourgeoises de l'époque Louis-Philippe s'étaient conservées intactes comme le décor des maisons. Il existait un « demi-monde » d'où venaient des modes qui ne pénétraient que lentement dans les milieux dignes, et s'y attardaient. Un luxe osé, les attitudes effrontées formaient un spectacle bien séparé d'une certaine société, qui regardait avec surprise et un peu d'envie ces personnes sans tenue qui avaient tant d'idées. Femme du monde, Eva se permettait les allures d'un autre milieu, et ressortait toujours sur le fond neutre des gens de bonne compagnie. C'est pourquoi, je pense, elle me paraissait si belle.

A présent, les vives couleurs et la nudité sont répandues. Une femme se distingue à peine dans l'uniforme éclat. On la remarque un instant, mais elle est vite confondue dans la nébuleuse de ses semblables.

Je m'aperçois de mon erreur passée. En vérité, il n'y a point de femme très belle sur terre; et s'il en est de laides, elles bénéficient de compensations en quelques parties de leur corps, pour qui les voit entièrement et en grand nombre.

Ce renoncement à l'extrême, dans la beauté, est chez moi une vue nouvelle sur les femmes et à laquelle je dois m'accoutumer; mais j'entends la vérifier encore.

Les sauvages des îles Trobriand sont charmants. Ils ont de la douceur, des susceptibilités exquises, les mouvements libres et tout embarrassés à la fois de convenances bizarres. Dès le jeune âge et jusqu'à la vieillesse, sans remords, ils goûtent pleinement et très souvent aux plaisirs de la chair.

Jean Rostand assure que les nouveaux-nés de nos jours sont tout pareils à ceux des temps préhistoriques. Je voudrais toujours croire mon cher ami Jean Rostand ; je ne le puis, il est trop savant. Ce n'est pas la femme des îles Trobriand qui vient au monde dans nos contrées. Aujourd'hui, et depuis longtemps, une Française n'éprouve plus dans certains rapprochements ce bonheur exclusif et souverain qui est habituel à sa sœur des îles Trobriand. Cette incapacité relative ne tient pas à la pudeur ni aux vestiges de l'éducation, mais, je pense, à un affaiblissement organique, compensé par une ébullition de l'esprit, qui a beaucoup changé la nature de l'amour.

Ces jeunes filles que je vois étendues sur la plage, demi nues et brunes entre des garçons roses, font songer à la jeunesse des îles Trobriand. Mais c'est un leurre.

Quel monde varié que celui des jeunes filles ! Voici les diversités infinies de la pudeur, du sérieux, ou de leurs contraires. Chez elles tout est trompeur : un air sage ou excité. Cependant il y a parenté entre elles ; ce sont des jeunes filles. Si loin que certaines poussent l'aventure, c'est tout autre chose qui les rendra femme. On ne sait quoi.

Il y a trente ans, dans les régions de l'Ouest, chez les paysans, on était sévère sur la tenue des jeunes filles. Point d'écart sans déshonneur pour la famille.

Il y a trente ans, dans le Nord, à la campagne, les jeunes filles avaient coutume de prendre un amant de bonne heure ; et même un garçon eût hésité à se marier avec une fille sans expérience.

Les usages ne modifient pas l'être profondément. L'idée qu'une jeune fille se fait de l'amour ne change guère à travers les modes, ni du Nord au Midi.

Ce qui échappe aux mœurs du jour et à d'antiques contraintes, ce qui renaît sans cesse et ne se rend jamais malgré les déceptions de l'expérience, il faut bien l'appeler « nature », quoique le mot n'ait guère de sens pour des sentiments humains.

Le savoir nous déroute, revenons aux apparences. Les sauvages des îles Trobriand s'y complaisent pour leur bonheur. Chez eux, un mari ignore qu'il est le père des enfants de sa femme (on croit que l'humanité entière a passé par cette phase d'innocence). Le mari ne se doute pas de sa complicité et se figure qu'un esprit dépose l'enfant dans le sein de la mère.

Cela me paraît très raisonnable. Je n'ai jamais compris le rapport que l'on peut voir entre l'acte de l'amour si personnel et concentré sur son objet, et la naissance d'un être qui ne ressemble à personne, qui est sans précédent, unique, et qui ne peut venir que d'un esprit.

En tout cas, dans ces îles bénies, l'homme n'a aucune autorité sur la femme et les enfants. Ce mari agréable, qui ne commande pas, qui n'a aucune possession à défendre, prend part seulement en ami aux réjouissances de la famille.

Lorsque l'homme eut découvert le phénomène physiologique de la paternité, la femme a été considérée comme le moyen d'assurer la descendance de l'homme, et un moyen dangereux qu'il fallait surveiller. Alors la jalousie et l'autorité ont eu des mobiles puissants et la femme a été asservie.

Dans toutes les communautés civilisées, en Orient comme en Occident, elle a été à demi-esclave et souvent enfermée. L'homme a gardé pour lui ses pensées sérieuses, il a refusé à la femme toute expérience pratique du monde, il l'a rendue stupide. « C'est à cause de la servitude de la femme, dit Bertrand Russel, que l'amour a été détruit. » On distingue à peine un bref relâchement de cette domination de l'homme à l'époque de la Grèce homérique et à la fin de l'empire romain. Le christianisme n'a pas amélioré le sort de la femme. Le droit canon était sévère ; l'ascétisme chrétien, l'idée que la volupté est un péché, a pesé sur sa situation sociale et, jusqu'à l'époque victorienne, paralysé les relations conjugales dans les ménages anglo-saxons, dit encore Bertrand Russel. En Charente, j'ai vu des paysans prendre leurs repas toujours seuls, tandis que la femme se tenait debout près de la table et les servait. Souvent, le paysan n'a d'amour et de considération que pour sa fille. Et ailleurs, dans les

villes, on surprend des conversations d'époux où les intonations masculines sont marquées de l'antique primauté de l'homme.

Cette femme que l'homme a si longtemps traitée en mineure, il aurait pu au moins la juger avec bienveillance. Mais l'opinion des hommes sur la femme est épouvantable. C'est une longue malédiction qui part des premiers livres sacrés, des poètes et des sages de la Grèce, et qui ne s'est guère interrompue jusqu'à nos jours. Flaubert aimait à rappeler le soupir de *l'Ecclésiaste* : « La femme est la désolation du juste » et un romancier de mon âge me disait, quand il avait vingt-cinq ans : « La femme, quelle déception ! » Pour les Hébreux, elle est la source du mal et de la mort, opinion reprise par les chrétiens : « Vous êtes la porte par où passe le démon », leur dit Tertullien. Chez les musulmans, elle n'est pas très considérée non plus : « Je n'ai légué à l'homme aucune calamité plus pernicieuse que la femme », dit le prophète. Même condamnation dans l'Inde et la Chine. Partout, elle a tous les torts, tous les défauts, tous les vices. « Insouciance, impétuosité, profusion, perfidie, noirceur, bassesse, mollesse, égoïsme outré, elles réunissent tout », dit un écrivain français du XVIIIe siècle. Dans certains pays, elle est regardée comme impure, souillée par l'enfantement ; elle est exclue des services religieux ou n'y participe que de loin ; on n'accepte pas son témoignage en justice.

La femme que les hommes ont vue ainsi, depuis qu'ils écrivent, n'existe pas. C'est une création de leur esprit, un mythe. L'homme et la femme sont pareils ; ils ont les mêmes défauts et les mêmes qualités. Lorsqu'un écrivain, cédant à la manie du cerveau mâle, essaye aujourd'hui encore d'opposer la nature et les traits moraux de l'homme et de la femme, il s'embrouille dans sa fantaisie. Leurs différences se bornent au sexe, et à certaines formes de la sensibilité. Ils ne s'opposent que dans l'amour.

Mais si un romancier a souffert de la vie ou de lui-même, souvent il incarne son aigreur dans un noir personnage, tout imaginaire, qu'il nomme *la femme*.

Est-ce là une explication du mythe ? C'est la vie, peut-être, c'est lui-même que l'homme découvre et accuse quand il

accable ce semblable trop proche et trop étranger, qui lui a révélé par son contact ambigu la conscience de soi-même.

Soudain, en France, vers 1150, la femme, jusque-là si décriée, parut une merveille à quelques hommes. Elle devint l'emblème de toute perfection, l'inspiratrice des vertus et de la grandeur, le but de la vie. Ce renversement des rapports de l'homme et de la femme, cette abdication de celui qui détenait la préséance, cet idéal représenté par le plus faible fut alors une nouveauté dans le monde que rien n'avait préparé.

L'amour romantique date du moyen âge. Dans la littérature française, on ne trouve que l'amour romantique, alternant avec l'amour érotique qui est le romantisme du corps.

L'amour romantique se distingue par l'intensité du sentiment. Il s'adresse à un absent ou à une absente, à une fiancée, à un amant, à un être intermittent qui ne partage pas votre vie et que des obstacles ou un peu d'éloignement rendront plus séduisant. C'est le tourment du désir, jamais l'amour satisfait, presque jamais le souvenir de l'amour. De là ce caractère tragique, ardent, et en somme éphémère, que nos écrivains ont donné à l'amour. C'est cet amour dont Stendhal a fixé la doctrine et qui est produit par la cristallisation.

Stendhal a très bien parlé de la passion et de son mécanisme. On n'ajoutera rien à ses justes remarques ; il suffit de le relire.

Mais il existe un autre amour qui a besoin de la présence continue, de la personne tout entière, et qui s'approfondit par la durée. Cet amour n'a point pour caractère l'intensité et la fièvre, il ne provoque aucun délire. Il est fait de nuances, comme la mer et son horizon douteux près des côtes saintongeaises. Il n'est pas cristallisation, mais distillation, lente élaboration d'essences précieuses. Seuls le connaissent ceux qui ont appris par un long attachement qu'il faut toute une vie pour créer un être.

Cet amour-là, mieux que tout autre, a fait le bonheur ou le malheur des hommes.

C'est une grande question, il me semble, que de savoir pourquoi l'amour le plus mystérieux et le plus réel n'est pas représenté, ou à peine, dans les peintures classiques de l'amour. Dirons-nous que les écrivains sont en général des célibataires, ou plutôt des êtres à demi féminins, qui portent en eux déjà un couple mal assorti, trop absorbant, et que, très mal conformés pour l'amour, ils ne se plaisent qu'à ses violences; ou bien faut-il se référer aux mœurs et à la législation d'autrefois, qui ne favorisaient guère l'amour dans un mariage où les relations de l'homme et de la femme étaient faites de condescendance et de devoirs; ou encore incriminer les habitudes du lecteur auquel l'écrivain veut plaire?

Au moment où je voudrais évoquer l'amour auquel je pense, je sens l'audace de mon propos et je l'abandonne. Il faudrait rectifier sans cesse une vue fausse; répéter qu'il ne s'agit pas d'un sentiment vide, puritain, désincarné et fait par l'habitude.

Mais je dirai un mot sur les ivresses de la chair.

Je ne connais personne qui sincèrement en fasse grand cas. Les écrivains sacrés et les profanes ont tellement excité les imaginations et si bien monté cette machine qu'il n'est plus possible d'en parler avec simplicité. Chacun se tait sur sa propre déconvenue, et respecte la fable.

Stendhal n'admet pas dans son vocabulaire l'horrible expression « faire l'amour », du moins dans le chapitre sur la passion; et de ce chapitre, il exclut aussi la chose ainsi désignée sous sa forme rudimentaire. « Le plaisir physique, dit-il, n'a qu'un rang subordonné aux yeux des âmes tendres et passionnées. »

Cependant, il n'y a pas d'amour sans adhésion préalable de la chair. L'illusion qui s'est propagée vient d'une méprise touchant l'importance de certains rites dans ces rapports de la chair, qui sont en réalité fort subtils et même obscurs.

On connaît la vieille plainte de l'amour qui ne parvient pas à unir les corps et les êtres. Avec les années pourtant cette union s'accomplit, au moins pour les corps, et si bien que la mort ne peut les disjoindre sans souffrance. Aussi, la fidélité au corps est une tendance naturelle de la volupté et de l'amour.

Cette fidélité tient à la jeunesse perpétuelle de l'amour, qui ne connaît ni l'usure, ni la satiété, ni l'habitude quand il est vraiment l'amour.

Je le dis hardiment et avec confiance : je ne puis imaginer l'amour hors de l'union prolongée et de la fusion des vies.

Un ami qui est marié depuis trente ans m'écrit : « Je ne sais si je connais l'amour, en tout cas mon destin a été de l'éprouver et d'en être l'objet. Maintenant autant que jamais, autant qu'aux fiançailles. L'amour produit un de ces transports où l'on a l'intuition de saisir l'absolu par l'âme. A certains moments, je me suis dit : « C'est si beau que l'on dirait une fin... » Mais non, un moment d'élévation seulement. »

Voilà ce que j'appelle l'amour. Et cela existe.

Cela existe comme d'autres lumières, d'autres certitudes, offertes à certains, refusées à beaucoup. La vie, pour chacun, est chose unique, absolument individuelle, et je me demande comment les hommes peuvent se comprendre. Où réside le fond commun ? Et quel est ce résidu ?

Par l'amour, l'homme tente de se prémunir contre sa principale misère : la solitude.

Encore un mot insondable, la solitude !

La solitude est nécessaire au jeune homme. Il ne faut pas distraire les jeunes gens, ni même leur parler. C'est choquant de voir un jeune homme trop amoureux, ou trop patriote, ou enrôlé trop tôt par l'Ecole Normale.

Un jour vient où la société s'empare de l'homme, et pourtant elle n'a pas grand'chose à lui offrir. Elle ne lui demande presque rien, jamais une pleine activité, jamais un engagement total, même si par hasard elle l'emploie pour la guerre.

La solitude, c'est le désœuvrement.

L'emploi de l'être entier, jusqu'en ses profondeurs charnelles, on le demande à l'amour, quelquefois à l'art qui lui ressemble.

L'amour est un monde clos. Il est donné une fois pour toutes et ne puise que dans sa propre source, sans secours possible, sans relation avec l'extérieur, enfermé comme l'enfant dans le sein de la mère, secret comme tout ce qui est essentiellement la vie.

Nous sommes entourés d'objets que nous inventons et qui pourtant existent hors de nous. On commence par inventer l'objet de ses amours. Mais la présence, la vie partagée, imposent la réalité d'un être qui n'est pas nous-mêmes. C'est la grande épreuve de l'amour.

L'être aimé vous enserre, vous isole, et il est très imparfait. Je ne sais comment se concilient amour et imperfections. En littérature, j'aime ce que je trouve excellent. Je ne puis séparer mon sentiment de mon jugement. Si je déclare avec modestie que j'ai peu de goût pour la musique et la peinture, je veux dire que mon jugement est incertain dans les beaux-arts ; il n'est pas libre, il a besoin de guide.

Pour les humains, nous employons le même langage, mais c'est un autre monde bien plus trouble, et nous avons difficilement, à la fois, du jugement et du cœur.

Une femme peut souffrir si on l'aime sans la voir ; elle n'est plus vivante dans cette nuit ; elle veut qu'on la questionne, qu'on l'épie...

J'en ai connu qui se plaignaient de ce regard...

Les imperfections si douloureuses de l'être aimé ne sont pas de véritables défauts. Ceux-là, on s'en accommode. Il s'agit de déceptions personnelles, de froissements incompréhensibles aux autres et que nous éprouvons dans une sorte de nature seconde, un épiderme surajouté qui doit son extrême sensibilité à l'amour, à ses clartés, à des contacts trop aigus.

Aussi les hommes ne se plaignent jamais de la femme qu'ils aiment. C'est leur secrète souffrance.

Pourtant, un traître disait : « C'est alors que l'on connaît l'égoïsme fou, un monstrueux accaparement, les hallucinations, l'inconscience, la violence d'un être qui retourne à l'état sauvage. Malheur à l'homme qui a besoin d'une femme. »

Mais tout cela ne voulait rien dire.

Pour une amoureuse, il n'existe rien hormis ses larmes, son cœur exigeant, l'insécurité et les déceptions de l'amour.

Si une femme est de nature sensible, il n'y a pas de détails pour elle dans l'amour. La raison, qui met à sa place les choses secondaires, classe les vieux dossiers et qui porte en soi la paix, n'intervient pas dans cet absolu du cœur.

Renoncez à rendre une femme heureuse par votre amour et même de grands sacrifices, si elle n'a un bon naturel et certaine facilité à se contenter de peu.

Les hommes qui discutent entre eux n'écoutent pas les raisons de l'adversaire. Dans les querelles d'amants ou d'époux, la femme n'entend pas ce qu'elle dit.

Moins que l'homme, il me semble, la femme peut se voir elle-même. Elle manque d'esprit objectif. Aussi, dans une entreprise industrielle ou commerciale, elle occupera tous les postes avec succès, sauf celui de chef. Je ne me souviens pas d'une femme qui ait jamais reconnu spontanément un tort, une faute de sa part, ou même qui en ait eu conscience. C'est peut-être un défaut masculin également. Je m'étonne que des êtres si assurés et si pleins d'eux-mêmes s'unissent.

Les qualités d'un être sont insupportables.

Ici, madame de La Fayette écrirait en marge : « Exagéré ». Bien sûr, et même je n'ai vu qu'un seul exemple de cette sorte de perversité de l'égoïsme chez une femme, qui n'a pu pardonner à un homme ses mérites. Si je racontais l'histoire, elle paraîtrait vraie et on lui trouverait même une portée générale. Puissance des images.

J'ai de la méfiance pour les phrases trop concentrées, ruses de timide qui n'ose s'avancer et marmonne quelques mots à double sens que le lecteur pressé saisit mal et ne peut contredire. Ce timide évite à bon compte l'embûche des longues périodes rebondissantes et bien articulées, les risques de la virtuosité, l'à peu près du lyrisme et de la bonne franquette. Je lui refuserais le nom d'écrivain. Dire avec sincérité, en peu de mots et les plus simples, le sentiment qui vous tient à cœur ou l'idée qui vous traverse l'esprit, même fine et juste, ce n'est rien. J'entends cela tous les jours.

L'amour favorise l'intime connaissance d'un être et produit un tel déplacement des perspectives ordinaires, une telle complicité que l'on finit par juger une femme, comme elle se juge elle-même, créature admirable. Cet envoûtement ne va pas sans quelque doute. Même fidèle, une femme peut inquiéter.

Il arrive que l'on soit furieusement attaché à une femme pour des raisons basses. Si elle est pleinement aimée, elle en est toujours digne.

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Ces vers fameux évoquent la passion. J'y verrais plutôt la peinture de la timidité. Je doute que la passion se manifeste par des changements de couleur et des tremblements. Les vraies passions sont tenaces, dissimulées, et si ancrées et confondues à l'être que le possédé en a peu conscience. Ainsi le joueur, l'avare, l'ambitieux, l'artiste ; parfois l'amoureux.

Cette vocation pour un être qu'on appelle amour, les renoncements qu'elle veut, ce sentiment changeant et obstiné, ce jugement plein d'illuminations et d'aveuglements, c'est une grande affaire et très mystérieuse !

On s'en passe très bien. On se passe de tout. L'écrivain doit le meilleur de son art à ses privations. Un bon vivant se débarrasse du superflu : la pensée et le cœur. Un vrai penseur se débarrasse de la vie. Où sont les indigents ?

Ce n'est pas le premier amour qui compte, ni le second, ni le dernier. C'est celui qui a mêlé deux destinées dans la vie commune.

On me dit : « Vous aimez la campagne, votre maison vous plaît ? » Vraiment, je n'en sais rien. Il y a trop longtemps que je l'habite. Les choses qui nous touchent de près, l'essentiel de notre vie reste vague.

Aucun rapport entre l'amour et la haine, parfois emmêlés, jamais confondus ni de même origine.

Dans l'amour parfait, et il existe, on n'ignore pas les défauts de l'être aimé ; mais on les voit sans ressentiment.

L'amour parfait est un parti pris. Non pas résignation, ni habitude, mais renoncement en faveur du choix, active concentration analogue à celle de l'artiste.

Rien n'est donné, rien n'est bon à cueillir sur la branche. L'amour, l'art, le bonheur sont des produits d'alambics.

A l'état brut, de première main, la vie n'offre que des choses sans valeur ou qui se décomposent vite ; même la souffrance.

Le ravissant Giraudoux, si prolixe dans l'ineffable, dit que la littérature française est faisandée depuis l'époque de Louis XIV, les classiques se détournant alors du peuple pour plaire à des lecteurs trop polis qui ne tolèrent que des considérations sur la souffrance, jamais le cri de la souffrance. Mais le cri, ce n'est pas la souffrance ; c'est déjà un soulagement, du lyrisme, un commentaire et qui suppose une société assez polie, un être qui peut vous entendre.

J'ai tenté en écrivant *Claire* de peindre l'amour parfait, à peine troublé par la peur de perdre la beauté périssable, la mort, et les contre-coups légers de la vie et des caractères. A présent je dirais que même ces ombres n'existent pas dans l'amour parfait. Rien ne change pour lui, l'être aimé est immuable, hors du temps, affranchi de la mort.

Pourtant une ombre subsiste : on n'attend plus rien de la vie que le malheur.

Une employée des postes d'un village de Charente, mariée depuis dix ans, écrit souvent à une amie qui m'a confié ses lettres. Elles montrent la vibration d'un amour unique et constant chez la femme la plus simple. Voici un fragment de sa dernière lettre :

« *La pensée de la guerre ne me quitte plus. F... est si lointain que je crois l'avoir déjà un peu perdu. En ce moment, il lit et ne m'adressera peut-être pas la parole pendant des heures. C'est le silence presque toujours dans la maison, sauf quand l'appareil de T.S.F. marche, et ce qu'il raconte n'est pas réconfortant. Pourtant, c'est bien le printemps. Le soir, le chant des grenouilles monte des prés et il y a beaucoup d'oiseaux autour de la maison. Deux hirondelles font leur nid dans le poulailler. Ma poule a couvé de nouveau dans les broussailles ; nous voilà avec cinq poussins. J'ai quatre petits lapins qui commencent à trotter et cinq autres qui se trémoussent dans le nid. Soigner les bêtes occupe beaucoup. F... s'intéresse encore au jardin, mais il retombe vite dans son indifférence, et il a l'air si absent quand je l'embrasse. Dimanche, nous sommes allés jusqu'au*

petit bois qui domine la rivière. F... a étendu son imperméable, il s'est assis contre un arbre, et moi je me suis allongée, le visage tourné vers lui. Le soir je me suis couchée tôt. J'ai entendu F... se lever, dans la pièce à coté, éteindre la T.S.F., sortir avec ses clefs, et j'ai pensé : « Pourvu qu'il vienne se coucher ! » Je me suis dit que nos différentes manières de penser importaient peu, que je souhaitais simplement garder cet élan vers lui, cette attente de lui. Il a vu ma joie quand il est entré, et m'a dit : « J'ai envie de lire. » Il s'est glissé à ma place, près de la lampe, et a lu à haute voix un livre de critique. Cela m'a intéressée, nous en avons parlé, et plus tard en m'endormant j'étais heureuse à cause de ces quelques mots que nous avons dits et parce que je sentais contre moi son corps chaud, si familier. Je m'étonne que l'on représente parfois l'habitude comme une ennemie de l'amour. Mais je ne suis pas encore habituée à notre amour qui est vieux de dix années. Je conçois mal l'amour qui ne mêle pas complètement les vies. A dix-huit ans, je voulais un amour parfait ou rien. Pendant nos fiançailles, il m'arrivait de songer que peut-être livrer notre amour à la vie par le mariage c'était risquer de l'abîmer. Je pense maintenant que c'est là sa grandeur.

» Le temps s'est bien refroidi. Je vous écris tout en surveillant le dîner. Nous vivons des jours pénibles, toujours ces alternatives d'espoir et de désespoir. Les événements pèsent lourdement sur notre vie et nous éloignent un peu l'un de l'autre. C'est étrange n'est-ce pas? Mais nous sommes tolérants l'un pour l'autre. Je laisse à F... son obsession et lui me permet de tâcher de m'évader de la mienne. J'aimerais avoir quelqu'un avec qui je puisse parler d'autre chose que de l'actualité. Il me reste les livres. Je viens de lire... »

C'est l'accumulation de ces lettres depuis des années qui est belle et singulière, la constance d'un sentiment si tendu, ses détails, sa monotonie intense.

Pour cette femme, l'amour est devenu une manière de durer, un capital intérieur dont elle dépend de plus en plus, comme dit Thibaudet à propos d'Adolphe.

Un homme qui est l'objet de cet amour susceptible et lourd de certaines femmes, se demandera si sa personne est vraiment en cause et s'il n'est pas seulement l'occasion qui répond aux besoins de la nature féminine. Vaines subtilités.

Une femme connaît les diversités de l'amour dans un seul amour. Cette variété, ces métamorphoses continuelles du sentiment sont les surprises de la fidélité. Tous les commencements de l'amour se ressemblent.

Relisant des lettres de ma postière charentaise, je découvre un détail curieux. Quand elle s'est mariée à dix-huit ans, elle a partagé le lit de son jeune époux adoré, mais pendant deux mois, ils n'eurent que de chastes enlacements. Les vœux spontanés de la chair ne sont pas toujours ceux que l'on pense quand on borne ses observations à ceux des psychiâtres. Presque tous les drames de l'amour n'ont aucun rapport avec la concupiscence.

Cet hiver, j'ai parlé de l'amour devant un auditoire de jeunes gens qui se préparaient à l'École Normale et que l'on nomme, je crois, khagneux. Cette brève conférence fut suivie d'une conversation. Mes auditeurs s'inquiétèrent de voir la passion installée au foyer. Je leur ai dit que je parlais de l'amour et non de la passion. Mais, faute de références littéraires et d'un vocabulaire consacré, je fus mal compris.

Ces jeunes gens m'ont paru préoccupés du sort des génies en ménage. Je leur ai dit de ne pas s'en soucier et que, pour le génie, tout est bon. Tolstoï a écrit *Guerre et Paix* dans la douce compagnie de l'amour. Plus tard, il est devenu un saint et, peut-être, un fou. Alors, il a eu besoin d'un carnage conjugal.

En littérature, les mythes sont tardifs. Le mythe de Tristan, par exemple. Sur le rude Tristan de Bérule, conte simple et sauvage de la passion charnelle, c'est merveille de voir ce que des siècles de littératures ont greffé.

Les prétendues relations de l'amour et de la mort sont un thème littéraire très faux, mais qui se prête bien à cette subtilité dupe d'elle-même toujours en vogue.

L'amour, c'est la vie même, la vie exubérante, tragique et sans issue.

« Aucune chose humaine ne mérite beaucoup d'empressement », dit Platon. Voilà le refus, la froideur à l'égard de la vie qui appelle la mort.

La mort veut tout son homme ; la vie aussi. Elles n'acceptent pas de partage.

A propos de mythe, la mante religieuse est à la mode. On veut trouver chez cette bestiole fameuse l'origine du sadisme, un cannibalisme sexuel tout à fait au goût du jour. M. Lucien Berland, qui connaît le sujet, dit que la mante n'a pas de sentiments si compliqués, et je m'en doute. La femelle mange la tête et le torse du mâle qui se trouve à portée ; c'est sa nourriture ordinaire. Cependant l'accouplement s'effectue à l'autre extrémité, sans rapports avec le repas. C'est que les différentes parties du corps de l'insecte sont autonomes. Une mante décapitée peut vivre plusieurs semaines et même pondre.

Dans la littérature française, depuis neuf siècles, il n'est guère question que de l'amour, mais en France l'amour est rare comme ailleurs. Le Français a surtout le goût de la famille.

Pour le Français, la famille est un abri contre la société, c'est la cachette de l'individualiste. En famille, les êtres sont à vif ; tout est débridé et à l'envers ; en famille le républicain devient autocrate, le royaliste se repose dans l'anarchie, le personnage d'estrade s'effondre, le timide recouvre la voix, etc...

« Il y a peut-être une naïveté à l'origine de toute entreprise », dit Bernard Grasset. Cela est vrai pour le mariage surtout. Le plus surprenant, c'est que tout est contenu dans cette naïveté ; du moins tout ce qui compte.

Il est vain de donner des conseils aux jeunes mariés. On peut leur dire : « Corrigez les mauvais penchants que la nature humaine a contractés durant les millénaires où les rapports de l'homme et de la femme étaient faussés, ou bien qu'elle a toujours eus : la jalousie insensée, le despotisme mâle,

les terribles ferments d'une ancienne servitude chez la femme. Soyez bons, bien portants, intelligents. Il faut aussi un peu d'argent, mais pas beaucoup. Sachez sauvegarder votre personnalité en laissant place entière à une autre personnalité, ne pensez jamais à vous, mais ne vous laissez pas oublier... »

Tout cela est impossible. Mais l'innocence et la vie s'en arrangent.

Parfois, sur la plage de Pontaillac, je crois reconnaître une jeune fille, quelque Suzanne de jadis. Mais elle est devenue cette vieille dame que j'évite. Je ne m'habitue pas encore aux changements des coutumes. Des rochers, des bois de pins, autrefois refuges des amoureux, sont délaissés. On ne fuit plus la famille. Où sont les parents? Rien que des enfants, des jeunes gens et des jeunes filles. Ils sont fort bien gardés par l'esprit de troupe, par l'œil critique du semblable, et aussi par la rudesse et le franc-parler de la camaraderie, bonne carapace qui sépare la fille du garçon sans prestige.

L'amour, de même que la création de l'artiste, naît du secret, du retrait de l'être, en somme d'une concentration qui est une rupture, un éloignement de la vie en faveur de la vie. La camaraderie de ces garçons et de ces filles a supprimé les barrages et le secret. Je me demande comment se formeraient aujourd'hui ces sentiments qui jadis bouleversaient les cœurs et « brisaient une vie », comme l'on disait. Inutile, sans doute, de cultiver les occasions de drame. Mais cette jeunesse sent peut-être inconsciemment certain appauvrissement du cœur. J'ai cru voir un drame dans ses rires et sa turbulence. Je voudrais la rassurer : elle s'épargne ainsi quelques méprises sur soi-même et sur les autres.

Vingt ans, c'est l'âge difficile. Les plaisirs et les occupations de l'extrême jeunesse sont usés, et la vie n'a pas encore repétrie une âme sensible. L'âge de l'attente. L'homme devra répondre à cette attente démesurée.

Certaines font l'économie du stage de repliement et des songes. Il est vrai, la jeune fille est apte bien plus tôt à l'amour et à la vie.

Faut-il souhaiter pour elle une existence commode et lui épargner la mélancolie en suivant de plus près la nature,

malgré la déperdition spirituelle qui vient de tout confort? Cela dépend d'un point de vue qui ne semble pas encore élucidé : est-elle destinée à la vie terrestre? S'il s'agit de l'esprit, on n'est jamais trop mortifié.

Nous aurons vu l'émancipation complète de la femme et de la jeune fille. Longtemps elles ont passé de la dépendance du père à celle du mari. Les voici libres. Et même, les raisons qui jadis obligeaient une jeune fille à se marier n'existent plus. L'homme est inutile, il n'a plus d'argent, la femme peut prendre un métier, l'État se chargera de l'enfant.

Ces jeunes filles libres, si intimes avec les jeunes gens, à quoi rêvent-elles? Et peuvent-elles encore rêver quand tout est permis?

Elles ont un rêve : elles veulent se marier, et tout simplement pour aimer un homme. « Mieux vaut se marier que brûler », disait saint Paul. Elles se marient pour brûler.

Ces rendez-vous, ces lettres et tous les gestes des amoureux, n'est-ce pas l'amour? Non. Aimer un homme, c'est partager sa vie. Voilà ce que nous déclare la jeune fille.

Cet amour veut la durée et suppose la famille.

« La famille est le point de départ de toutes les institutions », disait Balzac. Mais il ne concevait cette famille que bien assise sur ses propres fondements : la religion, l'autorité du père, l'héritage et le droit d'aînesse. Aussi, il prophétisa la ruine prochaine de la famille et de la société.

Le chef de famille a perdu, à travers les âges, ses principales attributions; le voici tout démuni et en général hagard. La femme est libérée, et l'État dévore les patrimoines.

Pourtant l'essentiel s'est conservé et la famille demeure.

En ce siècle, le père de famille a subi la dernière disgrâce : il ne reconnaît plus ses enfants, et a renoncé, je crois, à les élever.

C'est très sage.

L'enfant est imperméable. Pour élever un enfant, il faudrait le comprendre, et comment le comprendre quand on n'est plus un enfant. Il vous échappe dans ses dépérissements et ses nouvelles naissances. On court après un fantôme.

Rien n'a pénétré en moi des bons avis de mes éducateurs,

car je ne les entendais pas. Je ne me souviens que de leurs barbaries.

Je n'ai guère parlé à mes enfants avant qu'ils aient eu vingt ans. L'éducation que je leur ai donnée a tenu en quelques mots, un signe à des moments choisis. Je crois qu'ils n'ont pas été gâtés d'aucune manière. Un homme n'a pas grand' chose à dire, même à ses enfants. Au moins, ces quelques mots, qu'ils soient entendus !

La famille n'est pas une cellule sociale, ni une fabrique d'héritages. Elle n'est que sentiments. Elle se maintient par sa nécessité, ses propres liens uniques. Elle est indispensable. Sans elle, beaucoup n'auraient pas eu d'âme.

Elle est le nœud de la mort et de la vie. Là sont les grandes amours.

La machine de guerre dressée par nos voisins m'effraye moins pour le sort de l'humanité que leur volonté si efficace d'accroître la population dans des pays déjà trop remplis. Que veut cette Chine ?

Lorsque l'État pénètre dans la famille pour marier plus tôt les jeunes, activer les naissances, trier les bien portants, remanier les cerveaux, on sent bien qu'il fait violence à une liberté essentielle, à un mystère.

Il y a peu de différence entre le cœur d'une mère et le cœur d'une amoureuse. Le cœur est dans la dépendance du sang, des nerfs et de tout l'esprit. Des mères et des amoureuses sont atroces. Ce n'est pas la faute de l'amour.

J'ai songé à peindre dans un roman une famille que je voyais dévastée par une femme nerveuse et gâtée, qui était trop aimée par son mari et qui aimait trop son fils. Regardant mieux, j'ai vu qu'ils étaient tous très heureux. Ils le furent jusqu'à l'extrémité du malheur.

La famille est un sujet qui tente les écrivains, mais il est insaisissable comme la vie.

J'ai l'idée d'une pièce, dont je ne vois d'ailleurs que la première scène. Je me demande comment les dramaturges peuvent terminer leurs histoires. La vie ne finit rien.

Ma pièce s'appelle *Aurore*. La première scène se passe

dans le sous-sol d'une pâtisserie faiblement éclairé par la lueur d'une sorte de vitrage d'aquarium. Sur une banquette de velours fané, un homme grisonnant, d'aspect jeune, est assis auprès d'une jeune fille. Il lui parle tendrement, ardemment, à mi-voix. C'est le père de la jeune fille. Elle n'habite pas chez lui. Il a connu tous les ravages et les amertumes de l'amour. Mais, dans ce moment, il les oublie. Il instruit et réconforte sa fille, il guide son cœur, il lui dit que l'amour c'est le seul bonheur qui soit au monde.

J'ai vu parfois, dans cet antre, un monsieur grisonnant, d'aspect jeune, parler d'une voix tendre et basse à une jeune fille qui n'était pas sa fille.

Les jeunes filles ont souvent de l'inclination pour l'homme mûr. La sagesse, la douceur leur plaisent dans l'amour. Il y a une méprise affreuse dans ces relations. J'ai grand'peur des propos de l'homme grisonnant quand il parle à voix basse.

Est-ce que ces Fausts regrettent leur jeunesse? Voudraient-ils pour plaire à une Marguerite recourir à la magie, renier leur savoir et, par la grâce d'un déguisement, retomber dans l'innocence?

L'âge est sévère. Je ne lui reproche pas de vous enlever la jeunesse, mais de vous priver même de regrets.

Cette vie qui toujours se dissout et se recompose autrement, cette surprise de chaque instant, quelle jeunesse jusqu'à la mort!

Enfant, j'avais de l'attrait pour les filles et une prédilection pour le jeu de cache-cache. Par couples élus on se tenait serrés dans la nuit d'un placard, ou enfoncés dans le foin d'une grange. Les conseils dont j'étais sans doute pourvu ne pesaient guère auprès de ma flamme et des facilités que me procuraient ces jeudis. Pourtant, il ne se passait rien; je ne tentais même pas l'ébauche d'un péché. La flamme restait contenue dans un songe. Je n'étais pas intimidé, je ne luttais pas contre moi-même, ni contre personne. Simplement, un monde intérieur ne communiquait pas avec le dehors. Le mur qui séparait ces deux univers n'était pas un vestige de l'éducation de mes ancêtres (ils m'ont plutôt

légué leurs feux) ; celle que j'ai reçue a marqué bien plus tard. Ce mur persiste chez la jeune fille, et souvent chez la femme. C'est un mur semblable, qui a tenu enfermé une partie de mon être, lorsque si longtemps j'ai eu des dispositions pour écrire sans la moindre velléité de les traduire en actes.

La mer clapote dans la fente d'un rocher et fait choir sur la plage une longue vague lassée de la houle ; je connais depuis longtemps son bruit, son souffle sur l'herbe jaune qui plie et sur le chardon robuste. Quand je passe devant certaines villas, je crois voir leurs habitants de jadis inscrits derrière une vitre. Que sont-ils devenus depuis trente ans ? Personne ne peut le savoir. Vivants ou morts, tout ce qu'ils ont ressenti, chagrins, joies, frayeurs, événements heureux ou terribles, n'existe plus pour eux. Tout s'est dissipé ou transfiguré, très vite. Ce qui a vraiment compté dans leur vie est imperceptible.

Notre vie n'est pas formée de toutes nos émotions ni de tous les événements de tous les jours, mais de ceux qui ont marqué et que nous avons retenus. Sans le vouloir l'homme compose une vie à sa façon, et en cela il est un artiste bon ou mauvais. D'instinct le bon artiste écarte ce qui n'est pas dans le sujet.

Mon père a toujours pensé à la mort, il en a eu l'angoisse jusqu'au dernier jour où elle est venue doucement pour lui. Il ne m'a pas légué cette hantise. Tant de vivants même proches sont pour nous des morts, tant de morts sont présents, tant de choses sont vivantes ou ne sont rien, selon notre attention et notre cœur, que je n'ai jamais su très bien où finissaient la vie et la terre.

L'homme est un être singulier et que personne n'a jamais vu. De l'extérieur, on l'aperçoit par incohérentes échappées et quelques facettes ; en nous-mêmes, nous sommes égarés. L'homme n'est pas de ce monde. Rien de terrestre n'a marqué sur lui. Soudain, il découvre que le sol n'est pas sûr, que des villes peuvent disparaître, que des civilisations vont s'évanouir, et il est étonné ! Où donc a-t-il vécu jusqu'ici ? quelle âme étrange lui ont fait ses auteurs ! Il ne pense que

sous la perspective de l'avenir et de la durée, il ignore la mort, il croit au bonheur, à la justice, il est confiant, économe, parfois joyeux, tous ses instincts sont contre nature.

On ne juge pas la vie en pesant les plaisirs et les douleurs trop fugaces pour tenir dans la balance. La vie échappe à toute mesure. Elle offre aux hommes *l'extase*, qui est impondérable. La vie de beaucoup d'êtres est toute mêlée d'extase, mais ils n'y prennent pas garde parce que l'occasion de ces ravissements est trop humble : herboriser, peindre, observer les oiseaux, bêcher la terre, nager...

La pudeur des femmes, ou plutôt leur premier mouvement de retrait, de refus devant les entreprises de l'homme, vient du plus profond de la nature. Chez les bêtes, sauf deux ou trois exceptions, la femelle fuit devant le mâle ou semble indifférente. L'instinct de reproduction n'est pas très ferme. On dirait que la vie a hésité à partir des plantes.

La plage de Pontaillac était réservée autrefois à quelques familles de négociants bordelais. Leurs villas en bonnes pierres ont résisté aux embruns, mais les anciens propriétaires sont déchus. Le barrage rompu, la foule a envahi cette conche distinguée. Aujourd'hui c'est une société toute nouvelle, grouillante et bigarrée, qui se baigne, crie et danse, et qui n'exclut personne. Un aristocrate, s'il en est encore en France, s'en réjouira. Un aristocrate reconnaît la noblesse là où elle se trouve et se méfie des castes.

Mais la fraternité ne gagne rien au nivellement. Cette foule est chargée d'envie, et l'atmosphère est plus âpre qu'aux temps où la tribu des Chartrons régnait modestement. Les maux que l'on croit abolir en renversant l'ordre ancien se déplacent et, dans un terrain neuf, s'accentuent.

Le Français supporte mal un avantage ou des particularités chez autrui. Cette intolérance qu'il traduit par la passion de l'égalité trouvera toujours à s'exercer.

Depuis quarante ans, je ne vois pas de progrès dans l'humanité qui m'environne. On a détruit les fortunes lentement acquises, à peu près supprimé l'héritage, répandu l'instruc-

tion et l'amour de la justice ; et la richesse renaît, plus insolente en partant de plus bas, la misère est plus inhumaine, chez tous l'envie fait rage.

Tant que le Français attendra d'une révolution ou des lois le règne de l'égalité et de la justice, et le contentement de ses désirs, il sera déçu et hargneux. Les dictateurs qui aujourd'hui nous toisent ont bien compris cette impuissance de la société. Aussi, ils sonnent le tocsin à toute heure pour détourner leur peuple de ces choses, et rêvent peut-être de les faire périr afin que personne n'y pense plus.

Même sur cette plage, je veux croire à l'avenir. Je sais que les couturiers qui vont habiller ces demoiselles si peu vêtues, et la suite infinie de leurs remplaçants, inventeront des costumes dont je n'ai pas l'idée, mais leurs trouvailles vont osciller entre la crinoline et la nudité ; et des écrivains sans nombre, après moi, décriront d'autres demoiselles et les peines qu'elles auront, avec d'autres mots qui effaceront les miens, mais le champ n'est pas très étendu entre le guindé et le charabia. N'avons-nous pas touché les extrêmes ?

Le sentiment d'avoir atteint toute limite, connu ou deviné les combinaisons possibles de la vie en société, les nouveautés que la science peut produire sans changer la condition de l'homme, jusqu'au moment où elle fera un homme plus étranger à nous que la mort, cette impression d'épuisement même de la curiosité, je doute que dans le passé on l'ait ressentie comme nous.

Jamais non plus il ne fut donné à la jeunesse sentiment plus assuré que le monde est à refaire et que là est sa tâche. Nous transmettons une pensée où rien n'a marqué l'espérance inaltérable.

L'amour se manifeste pleinement dans le mariage, mais il n'est pas indispensable. En soi, le lien conjugal est toujours puissant ; il est aisé d'en faire la satire. Dans la maison familiale, à l'abri des témoins, les êtres en liberté se déploient ; le plus pacifique, le plus discipliné succombe. La femme, centre des habitudes, et qui administre le gîte si nécessaire à l'homme, détient tous les avantages. Elle peut régner en

inspirant la terreur ou la pitié, ses pouvoirs sont immenses, ceux de l'homme affaiblis ; et, dans l'avenir, je crains qu'il ne retombe au rang de ces mâles étiolés, appelés mâles nains, que la femelle chez certains poissons transporte avec elle dans un repli de son corps. Il conservera, je l'espère, les attributs qui souvent le distinguent chez les bêtes : la belle parure, le don du chant, les danses curieuses. En général, la femelle est moins voyante que le mâle, mais plus grande et plus vigoureuse ; elle est vouée à l'utile et peut-être à l'essentiel.

Ces cas de dévastations féminines sont rares. Presque toujours les époux s'accordent fort bien. Sont-ils unis par une communauté d'intérêts, comme disait François de Curel ? Ce n'est pas assez dire, quoique le mot puisse s'entendre dans un sens large, proche de la vérité.

De ce sentiment que crée souvent l'union de deux êtres, on peut dire avec la Rosalinde de Shakespeare : « Le fond en est inconnu comme la baie du Portugal. » Le point d'harmonie n'est pas obtenu par ces particularités du caractère qui constituent nos goûts et nos passions et qui semblent les artisans mêmes de l'amour ; il est situé plus haut, et c'est là un mystère ; il est fait d'un certain dépouillement de soi et de la notion d'un prochain suprême dont rien ne vous distingue plus.

Peu importe si l'union est issue de la passion ou de simples convenances entre les personnes, et, en somme, du hasard ; elle ne vaudra que par cette communion progressive et chaude où deux êtres finissent par se reconnaître comme semblables.

Les particularités du caractère qui font nos goûts et nos passions, forment, avec les événements, notre vie même, et sont bien réels. Mais, l'être qui s'élève par moments au-dessus de sa propre vie sent qu'il peut se dépouiller des traits qui sont les conditions de son passage sur terre, et même des formes de sa pensée. Au bout de pareils abandons, il n'est pas affaibli, mais plus fort et plus vrai, et il atteint au sommet de lui-même lorsque rien ne le distingue plus d'une autre âme. Effort bien facilité pour qui a eu la révélation chrétienne, car la foi est un raccourci de la pensée.

J'avais cru que la liberté accordée aux jeunes filles et l'expérience assez étendue qui leur est maintenant permise allait enfin assurer une longue paix au foyer. Ce n'est pas sûr. On reverra la jeune femme mariée depuis quelques années, qui reproche à son mari ses plaisirs de jeune homme et sa froideur à la maison. Elle cherchera ailleurs ce qui manque au ménage.

Cette fringale suppose tant de candeur, et le repentir est si prompt que l'on devrait absoudre ces enfantillages ; mais, sur ce chapitre, la vie est sévère et la bonne volonté des hommes vite surpassée.

Si les gens souhaitaient le bonheur, surtout s'ils savaient apprécier ce qu'ils possèdent, la tâche des professeurs de morale serait aisée. Leur enseignement est beaucoup trop subtil pour l'humanité ardente. Peu de gens, et sur le tard seulement, comprennent que l'essentiel de la vie est dans sa direction.

Même chez ceux-là, un fin discernement de la vie morale peut s'émousser, comme le goût se perd dans l'art et dans les moindres choses. Alors, toute une communauté décline.

Celui qui n'a jamais aimé ou qui n'a connu que de faibles attachements ne sent pas son infortune. Il plaindrait volontiers les amoureux et leur idée fixe. De sang-froid, on comprend mal qu'un homme ou une femme puisse inspirer l'amour. Souvent les amoureux semblent s'apercevoir de cette erreur et la dissimulent.

Les connaisseurs du séduisant moyen âge ignorent pourquoi la femme, jusque-là étouffée sous la primauté de l'homme, fut tout à coup si prestigieuse. Sur ce point, on s'en tiendra sagement à la mutation brusque des biologistes. Cependant, on notera l'existence d'un vague fond celte ; chez les Druides, la femme était parfois une fée. On remarquera aussi un détail tout matériel : le château fort est issu de la ferme. Avec le château apparaît la châtelaine occupée à des travaux délicats, visible par intermittence et toujours à son avantage, en bonne place dans les cérémonies et les joutes.

Pourtant, la vieille rancune de l'homme contre l'épouse méprisée se poursuit dans le roman bourgeois.

Mais presque tout ce qui compte en France a été dédié à la femme. Dans sa compagnie, le Français est devenu psychologue et il a pris soin du langage ; il a connu de nouvelles expressions de la grandeur et s'est élevé au-dessus des formes barbares du courage et de l'héroïsme.

Notre siècle a été funeste à la femme, et l'on a vu en quelques décades la Parisienne anéantie. L'homme ne pouvait pas changer. Sur lui, plus rien n'a de prise. Mais la femme était vulnérable ; l'ennui avait protégé son âme. Aujourd'hui elle a trop d'occupations et de distractions, trop de prétextes pour courir n'importe où dans sa petite voiture. Elle ne sait plus lire et renonce même au simulacre.

Il y a des malades, des isolées, des postières de province, quelques institutrices peut-être qui sauveront l'espèce. La femme qui a formé l'écrivain français ne peut disparaître.

La conscience de soi, la personne considérée comme une valeur en elle-même, le prix de la souffrance et des sentiments, les vrais ressorts du drame, le style, et le chemin vers ailleurs qui passe par soi, tout le réalisme intime qui s'est constitué dans la littérature française depuis le XIIe siècle, et qui était si nouveau, si différent de l'esprit des sociétés d'hommes où ne comptaient que l'énergie et le dévouement civique, nous le devons à une certaine idée de la femme et de la réalité éternelle de l'amour.

Près de Royan, au bord de l'estuaire de la Gironde, il y a un village nommé Talmont, qui n'a presque plus d'habitants. A vrai dire, ce n'est pas un village, mais une ancienne ville fortifiée, minuscule capitale faite pour le loisir : une charrette ne passerait pas dans le couloir étroit des rues. En guise de trottoirs, une rangée de roses trémières élève des hampes vertes avec de petits bouquets devant les murs crépis de blanc. Beaucoup de maisons ont croulé, mais les restes de leurs murs font la clôture d'un jardin et un prunier occupe l'emplacement de l'ancienne cuisine. Tout est silence, illumination de murs blancs et de hautes fleurs rosées, dans la petite cité à demi abandonnée. A l'extrême limite du rivage, comme un bastion d'ivoire ciselé, l'église romane domine la falaise de roches blanches et les eaux sombres du fleuve élargi qui

verse dans l'océan son flot calme et bourbeux ; comme un fruit qui mûrit, dans les beaux jours, il se couvre d'un vernis glauque et de fines teintes d'iris pâle.

Pareils à du sable, les blés mûrs font des taches blondes dans la campagne saintongeaise, et les champs de vignes ont un vert brillant. Un taillis de chênes, des chaumes rappellent par un ton grave la pauvreté du sol mêlée à tant de cultures riantes sous la lumière ambrée. La moisson faite, dans la campagne un peu desséchée, quand les fleurs des carottes sauvages ajoutent au sol crayeux leur poudre blanche éparpillée, les petites rivières glacées glissent dans l'ombre vitreuse du feuillage qui les cache parmi les prés toujours verts.

JACQUES CHARDONNE

LE RÉTABLISSEMENT FINANCIER DE LA FRANCE

Sous la menace extérieure qui, depuis l'occupation de Prague en mars 1939, est devenue évidente, la France a consacré le plus clair de ses forces à un effort de redressement militaire qui fait aujourd'hui l'admiration du monde entier. Mais ce n'est pas tout que d'acclamer, le 14 juillet, le magnifique défilé de la force nationale. Encore faut-il savoir comment notre pays a pu obtenir un résultat aussi tangible, alors qu'il y a dix-huit mois tout semblait désespéré.

Une partie de l'opinion ne voit dans les mesures économiques, et surtout dans les mesures fiscales du Gouvernement, qu'une occasion de facile critique. Imposer à un pays de nouvelles taxes et des rehaussements de tarifs, ce n'est certes pas se préparer à la popularité. Mais il serait vraiment incroyable que le pays se laissât égarer au point de penser que les sacrifices qui lui sont demandés sont disproportionnés au résultat à atteindre, alors que celui-ci était d'abord d'éviter la banqueroute imminente, puis de faire tout ce qui dépend de nous pour écarter une guerre que l'affaiblissement français seul a pu rendre concevable. On a calculé qu'un conflit armé coûterait à la France un milliard par jour. Il vaut certes mieux payer la dixième partie de cette somme si cela permet au surplus d'éviter un effroyable conflit.

Le scepticisme trop facile d'une partie de l'opinion vient sans doute de ce que, dans un récent passé, les mesures annoncées comme salvatrices, à grand renfort de publicité, se sont

révélées rapidement ruineuses. De dévaluation en dévaluation, d'inventaire en bilan, de pseudo-faillite en pseudo-catastrophe, on s'était habitué à considérer avec méfiance tout programme de redressement, à n'en voir que la charge et à refuser d'en imaginer le bienfait.

Il est bien certain que la tentative de redressement des finances françaises, qui a été amorcée il y a dix mois, était audacieuse, étant donné le degré de désordre auquel on était arrivé chez nous. Les craintes justifiées que l'on pouvait avoir se seraient trouvées elles-mêmes singulièrement accrues si l'on avait prévu que les circonstances extérieures deviendraient si vite tellement angoissantes qu'elles pourraient, à elles seules, ébranler une situation solide, sans parler de compromettre une convalescence encore précaire. Ce sont ces considérations qu'il faut avoir présentes à l'esprit pour juger sainement de l'état actuel des finances et de la monnaie françaises.

*
* *

Le premier semestre de l'année 1939 a été marqué par les besoins exceptionnels et croissants du Trésor. Ceux-ci provenaient des exigences présentées par les Services de la Défense nationale, résolus à redonner à notre pays la sécurité qu'il avait perdue, auxquelles s'ajoutait la nécessité de faire face à un lourd arriéré de dépenses pour liquider un passé d'erreurs monumentales.

Indépendamment des crédits ouverts par le budget ordinaire au titre des Ministères de la Guerre, de la Marine et de l'Air, qui s'élèvent à 12,6 milliards, le budget extraordinaire de 1939 avait ouvert 25,5 milliards de crédits exceptionnels, au « compte des investissements en capital », destinés quasi-uniquement à la Défense nationale. Ces prévisions ne suffirent pas et bientôt de nouveaux décrets donnèrent des autorisations de dépenses supplémentaires. A la date du 15 juillet 1939, les crédits nouveaux ouverts au titre du budget ordinaire s'élèvent à 2 milliards et ceux ouverts au titre du « compte des investissements en capital », à 12 milliards. Il n'est pas

sans intérêt de remarquer que les crédits nouveaux ouverts pour la Défense nationale se répartissent à concurrence de 9 p. 100 pour la Marine, 22 p. 100 pour la Guerre et 69 pour 100 pour l'Air. Ce dernier coefficient mesure le retard effarant qui a été la conséquence de la désorganisation profonde, pendant ces dernières années, du Ministère de l'Air[1].

D'autre part, le budget ordinaire de 1939 se présentait en déséquilibre, malgré l'effort fiscal demandé au pays par les décrets-lois. Et l'on pouvait craindre que ce déficit allât se creusant de mois en mois. En fait, le Trésor a dû payer, du 1er janvier au 31 mai 1939, 6,2 milliards de plus qu'il n'a encaissé. Sur cette somme, 3,4 milliards sont afférents aux dépenses de liquidation de l'exercice 1938 non réglées l'année passée. On a une idée de la lamentable aventure dans laquelle sombraient nos finances, en constatant que l'Exposition a été en déficit de 1 300 millions, dont 1 220 à la charge du budget de l'État (l'Exposition coloniale n'avait coûté que 178 millions. Le socialisme est un luxe onéreux...) Le déficit réel du budget de 1939 pendant cinq mois s'est élevé à 2,8 milliards. La situation est donc, actuellement, en voie d'amélioration sérieuse, grâce surtout à l'accroissement des recettes fiscales.

Au 30 juin 1939, les impôts indirects et les taxes d'enregistrement ont produit 21,8 milliards, en excédent de 3 800 millions sur les rendements du premier semestre de 1938, et en moins-value seulement de 134 millions sur les évaluations budgétaires. Les impôts directs, dont le recouvrement vient seulement de commencer, ont déjà produit 1 355 millions de plus que pendant la période correspondante de l'année précédente. Si l'effort imposé au pays a été pénible, et même cruel,

1. La Chambre aéronautique américaine a publié les statistiques suivantes des exportations des principaux pays fabricants d'avions en 1938 (en millions de dollars).

U. S. A.	68
Allemagne	27
Grande-Bretagne	26
Italie	8,8
France	3,7

On se rappelle que l'industrie aéronautique française fut jadis en tête de celles du monde entier. La suppression quasi totale de ses exportations traduit la déchéance industrielle dans laquelle elle était tombée, surtout si l'on sait qu'à la même époque leur disparition ne tenait pas, loin de là, à l'importance des commandes que la France se passait à elle-même.

du moins les effets cherchés ont été obtenus. Les emprunts du Trésor n'ont été nécessités qu'à concurrence de 2,8 milliards par le déficit de 1939, s'ils ont tenu, pour 3,4, aux queues de dépenses de 1938 et pour le reste aux ouvertures de crédit exceptionnelles de la Défense nationale, qui se sont élevées à 40 milliards environ.

Tels sont les chiffres essentiels représentant les besoins de l'État. Encore faut-il ajouter les difficultés entraînées par un ébranlement quasi quotidien de la confiance dans les rapports internationaux. En mars, la tension diplomatique fut telle qu'elle détermina, sans qu'on pût s'en étonner, un resserrement du marché monétaire avec l'accompagnement de ses diverses manifestations : thésaurisation, retraits des banques, retraits des Caisses d'épargne, etc.

L'État français s'était interdit, par une déclaration du 12 novembre 1938, d'emprunter sur le marché des capitaux pendant un délai de six mois. Ce remède était, en effet, le plus opportun qui se pût trouver pour ménager un marché gémissant sous le poids d'emprunts répétés et dont il fallait laisser ranimer les forces. Mais on pouvait se demander si cet engagement suivrait le sort de tant d'autres pris par d'aventureux ministres des Finances, qui ne manquèrent pas de les violer avant que l'encre du *Journal officiel* fût sèche. Il est proprement remarquable que tant de travers inattendus n'aient pas obligé le Gouvernement à revenir sur sa décision et l'on peut dire que ce respect a été un des éléments dominants du redressement financier auquel nous avons assisté.

L'État laissa, en effet, la place aux forces productives du pays qui avaient besoin de reconstituer leurs capitaux et qui, depuis des années, ne le pouvaient plus en raison de la concurrence inlassable que leur faisait l'État sur un marché par ailleurs déprimé.

Le tableau des émissions d'obligations est un des plus sûrs baromètres permettant de déceler l'activité future de l'industrie nationale. La moyenne mensuelle des obligations émises est tombée, en 1936, à 48 millions de francs, chiffre proprement dérisoire et grave, moins encore par l'atonie qu'il décelait que par la paralysie qu'il préparait. Le chiffre moyen de 1937 n'était encore que de 193 millions ; le chiffre moyen

de 1938, de 150 millions. En janvier 1939, il était de 338 millions et il n'a cessé de s'accroître pour atteindre, en juin 1939, 531 millions.

Le progrès accompli est, on le voit, immense. En même temps, le taux moyen de l'argent emprunté baissait. Au milieu de 1938, alors que les émissions privées étaient pourtant bien faibles, le taux moyen atteignait 7,20 p. 100. Le taux moyen des émissions en juin 1939 est de 5,49 p. 100. C'est le plus faible qui ait été noté depuis le début de l'année. Il est également inférieur au taux moyen mensuel de toutes les années 1933 à 1938.

Le Trésor qui avait écarté l'emprunt à long terme a, bien entendu et avec le même soin, écarté tout emprunt à la Banque de France. Depuis la dernière réévaluation de l'encaisse-or, faite le 12 novembre 1938, le montant des avances de la Banque à l'État est strictement inchangé. Au dernier bilan de la Banque, le compte courant du Trésor dépassait 3 milliards. On sait qu'il était tombé à 40 millions en février 1938 et à 26 millions en mars 1938. A cette triste époque, l'État ne se procurait de ressources en fin de mois que par l'inflation la plus éhontée ; les conventions succédaient alors aux conventions suivant un rythme accéléré, puisqu'il était celui de la décomposition financière de l'État. Depuis près de huit mois, les rapports entre la Banque et le Trésor sont, au contraire, restés absolument normaux.

Pour ses besoins, l'État a donc exclusivement utilisé les francs existants. La confiance qu'il a su inspirer par l'ensemble de sa gestion a été telle qu'au lieu d'être obligé d'attirer les disponibilités par des taux plus rémunérateurs, il a pu, sans les décourager, diminuer régulièrement l'intérêt de ses emprunts.

En novembre 1938, les bons de la Défense nationale à deux ans étaient émis à 4,5 p. 100 ; leur taux a été en trois mois ramené à 3,25 p. 100. En même temps, les bons ordinaires étaient ramenés de 3 à 1,50 p. 100, en attendant leur suppression.

L'État, d'autre part, a largement bénéficié du concours que lui a apporté le fonds d'égalisation des changes. Il serait bien intéressant de faire une rapide étude rétrospective des

divers fonds qui ont été créés depuis 1936 pour soutenir successivement les rentes et le franc. Des ministres des Finances, plus ingénieux qu'il ne convenait aux sérieuses fonctions qu'ils assumaient, avaient découvert les mille et une manières d'utiliser, en le débitant au détail, le stock d'or de la Banque. Quel que fût le déguisement sous lequel on utilisait l'or, celui-ci se volatilisait, les rentes tombaient et le franc baissait. Aujourd'hui, au contraire, les rapatriements de francs ont été tellement importants que le fonds d'égalisation des changes n'a eu qu'à acheter de l'or au fur et à mesure qu'on lui en offrait. Son avoir, au lieu de se dissiper en vaines opérations fugitives, est aujourd'hui pléthorique : en octobre 1938, il n'était doté que de 54 tonnes d'or. En janvier 1939, il en avait 376, et en mars 1939 tout près de 500, après en avoir cédé 55 au fonds de soutien des rentes pour se procurer des francs. Il détient ainsi, à lui seul, pour 18,8 milliards de francs en or. Notre monnaie est bien protégée !

Au total, le stock d'or français est redevenu supérieur au stock britannique. C'est au point que l'on se préoccupe chez nous du soutien à accorder à la Grande-Bretagne, soit que la France conserve des livres sans les transformer en or, soit que la France ouvre un crédit à la Grande-Bretagne. On conviendra qu'il y a là un singulier renversement de la conjoncture. Ainsi le rêve le plus doré que puisse faire un ministre des Finances succède aux pires cauchemars qui troublaient le sommeil de ses prédécesseurs.

La livre, dont on s'était habitué à considérer la hausse comme une nécessité de la nature, faute de vouloir y stigmatiser l'incapacité des hommes, a cessé son mouvement. Plus exactement même, la livre a fléchi, et on aurait pu la faire baisser beaucoup plus si, malheureusement, les mouvements de change n'étaient irréversibles, la remontée d'une monnaie ne faisant qu'ajouter des calamités nouvelles à celles qu'a entraînées sa baisse. Les reports sur la livre et le dollar ont pratiquement disparu : le taux sur la livre est tombé en trois mois de 4 francs à 0 fr. 15, pour faire place même souvent à un déport.

Au total, il est rentré dans la circulation française une somme certainement supérieure à 20 milliards de francs. Et

cependant les journaux ont reproduit, il y a quelques semaines, les extravagantes déclarations de malheureux démagogues qui continuent à réclamer, au nom de la C. G. T., le contrôle des changes ! Vous avez bien lu : le contrôle des changes... En été 1939 !...

Les mêmes hommes qui ont détruit la monnaie et le crédit public, qui ont infligé des secousses financières telles à notre pays qu'il a failli être la proie de l'étranger, continuent donc à réclamer avec une incroyable futilité verbale les remèdes qui, complètement inopérants lorsqu'ils les proposaient, font figure aujourd'hui de véritables revenants. A moins qu'ils n'espèrent du contrôle des changes, jadis recommandé pour empêcher les capitaux de sortir, qu'aujourd'hui il les empêche de rentrer...

Jusqu'à la fin de mai 1939, c'est-à-dire pendant le temps où le Trésor n'intervenait pas sur le marché de l'épargne, il a aménagé sa dette à court terme et a emprunté, à court terme également. Les emprunts émis ont dépassé les emprunts remboursés de 12,7 milliards.

A partir de mai, l'État a poursuivi sa tâche, mais en l'élargissant. La dette à court terme s'étant beaucoup accrue, il convenait de la résorber. Ce fut l'objet du premier emprunt placé par l'actuel Gouvernement, qui est le 5 p. 100 1939, émis à 98. Le succès en fut éclatant, bien qu'aucune garantie de change n'ait été donnée aux souscripteurs. Il faut cependant remarquer que lorsqu'un pareil précédent a été créé, il est beaucoup plus difficile de ne pas le suivre qu'il l'eût été de ne pas l'instituer.

De judicieux aménagements viennent d'être faits tout récemment pour coordonner les différents organes emprunteurs sur le marché à court terme. La Caisse d'Amortissement, qui est chargée de l'émission des bons de la Défense nationale, a décidé de supprimer l'émission des bons à deux ans et de n'émettre que des bons à trois ans. Tout récemment, elle vient d'ailleurs, devant le succès de ce dernier type, émis d'abord à 4 p. 100, de ramener son taux à 3 1/2 p. 100. En même temps, le 1er juillet, la Caisse Autonome de la Défense nationale a créé des bons d'Armement à deux ans d'échéance. Ainsi s'opère un classement qui est en lui-même une amélioration évidente :

l'État allonge la durée de ses propres emprunts à court terme et libère sur le marché de l'argent la place que va prendre la Caisse d'Armement, drainant, elle, les disponibilités qui ne peuvent rester qu'à court terme.

On sera édifié si l'on compare l'ensemble de ces opérations avec celles d'il y a deux ans. En 1937, le Gouvernement socialiste, pour placer son emprunt, inventa de le libeller en or. Pour 98 francs reçus il y a deux ans, le Trésor doit payer aujourd'hui un intérêt annuel de 7 fr. 70. De plus, personne n'ignore que l'emprunt à garantie de change était destiné à des dépenses d'armement lesquelles n'ont pas été faites malgré les engagements solennellement pris. Ainsi l'État empruntait à des taux ruineux, pour laisser la France désarmée devant des agresseurs sans scrupule. Aujourd'hui, les taux ont baissé de moitié et l'intégralité des fonds empruntés sert au but de salut public pour lequel ils sont recueillis. Il faut être aveugle pour ne pas juger.

*
* *

Cet admirable redressement de la situation financière française justifie de façon frappante ce que nous n'avons cessé d'écrire ici, c'est-à-dire que le problème financier français a toujours été tellement simple que c'est à peine s'il se posait. Il a fallu une incapacité pyramidale pour arriver à détruire le franc et la prospérité française.

Ce n'est pas par un miracle d'ordre technique que le franc vient de reconquérir sa solidité présente ; il faut y voir l'aboutissement d'une politique financière simplement correcte et intelligente, au service d'une politique économique cessant d'avoir pour objectif la ruine des forces productives du pays. Évidemment, l'afflux de l'or provient avant tout d'une balance des capitaux nettement positive. Mais il ne faut pas oublier que si les mouvements de capitaux amplifient de façon considérable les mouvements normaux résultant de la situation des échanges internationaux, ils restent avec ces derniers dans une étroite dépendance.

Lorsqu'un pays se trouve devenir régulièrement créditeur du reste du monde, les disponibilités monétaires viennent

s'investir dans une devise qui donne des preuves de fermeté et renforcent ainsi un mouvement qui n'était qu'amorcé. Qu'un pays vienne, au contraire, à s'endetter, et les disponibilités fuient un système monétaire sur lequel planent de graves inquiétudes.

L'examen de la balance commerciale française montre qu'en 1938 les exportations s'élevèrent à 30,6 milliards et les importations à 46 milliards. Les exportations invisibles (revenus des capitaux placés à l'étranger, tourisme, revenus des compagnies de navigation, etc.), auraient donc dû combler un écart de 15,5 milliards dans l'année, ce qui était hors de question. On pouvait craindre qu'une pareille et déplorable situation ne fût devenue de règle en France, car l'année 1937 avait laissé un déficit commercial de 18,4 milliards.

La situation est à ce point de vue en très notable amélioration pendant le premier semestre de 1939. En six mois, le déficit commercial de 1938 avait été de 9,3 milliards. Il est, pour le premier semestre de 1939, ramené à 6,7 milliards, c'est-à-dire qu'il est en diminution de 2,6 milliards. Il ne faut pas oublier que la balance commerciale de la France doit normalement être débitrice, puisque la France, pays riche, reçoit du reste du monde des revenus et des paiements de services, qu'elle emploie précisément à acheter plus à l'étranger qu'elle n'est obligée de lui vendre. Un excédent d'importations de l'ordre de 8 à 10 milliards par an est donc parfaitement normal. La balance générale des comptes français, avec un solde débiteur de la balance commerciale, sera, au surplus, d'autant plus facile à équilibrer que les touristes étrangers viendront plus nombreux chez nous. C'est précisément le cas cette année, alors qu'il y a deux ans, les visiteurs étaient peu enclins à venir admirer des grèves. Ainsi tout se tient, et l'ordre reconquis collabore à sa manière à la stabilité monétaire.

La réduction du déficit de la balance commerciale n'est d'ailleurs pas un bien en soi, car elle peut être obtenue par bien des façons, qu'il faut se garder de confondre. C'est ainsi que le déficit de la balance commerciale italienne, qui était considérable en 1937, a été, comme le nôtre, notablement réduit en 1938. Les mouvements des importations

et des exportations se résument de la façon suivante :

Commerce extérieur de l'Italie.
(en millions de lire.)

	Importations	Exportations	Solde
1937	13 642	10 433	— 3 209
1938	11 123	10 379	— 744

Il suffit de regarder ce tableau pour constater que les exportations italiennes n'ont pas augmenté et ont même légèrement baissé de 1937 à 1938. Toute l'amélioration du solde déficitaire tient à une réduction massive des importations. Ainsi, ce qu'on aurait pu croire à priori être une amélioration de la situation italienne n'est, au contraire, qu'une preuve de son incapacité quasi totale à payer ses achats à l'étranger, ce qui l'oblige à les réduire brutalement.

L'évolution du commerce extérieur français entre 1938 et 1939 se résume, quant à lui, de la façon suivante :

Commerce extérieur français.
(en millions de francs.)

	Importations	Exportations	Solde
1er semestre 1938	23 264	13 963	— 9 301
1er semestre 1939	24 765	18 039	— 6 726
Juin 1938	3 825	2 303	— 1 522
Juin 1939	4 072	3 207	— 865

L'amélioration de la balance commerciale française tient donc exclusivement à l'accroissement considérable des exportations, alors que les importations sont elles-mêmes en léger accroissement. Le mouvement d'ensemble du premier semestre est encore plus net pendant le dernier mois. On constate, en effet, que les exportations sont en accroissement de 39 p. 100 tandis que les importations s'accroissent seulement de 5 p. 100. Le résultat est une diminution de près de moitié du solde déficitaire de juin 1939 par rapport à celui de juin 1938.

Il serait difficile de trouver un contraste plus net, et plus favorable pour nous, que celui existant entre l'évolution de

la balance commerciale italienne et l'évolution de la balance commerciale française, bien que le résultat final puisse être, apparemment, mais faussement, considéré comme identique.

L'approximative stabilité des importations est d'autant plus notable que notre pays a malheureusement dû acheter et payer fort cher des avions américains. Mais en même temps il a pu réduire fortement ses achats de combustible, grâce à la reprise du travail dans les mines. Rien n'illustre mieux la solidarité des problèmes économiques que cet exemple : la France ravagée de 1938 ne faisait ni avions, ni charbon ; la France renaissante de 1939, achetant moins de houille, peut acquérir les avions qu'elle ne fabrique pas encore.

Quant à l'amélioration des exportations françaises, elle ne fait elle-même que traduire le redressement de la production dans notre pays.

Pendant de longs mois, toutes les forces françaises semblaient être condamnées à l'inaction, lorsque, plus malheureusement encore, le seul emploi qu'elles trouvassent était de lutter les unes contre les autres. C'était le temps de la grande humiliation nationale dont a parlé l'actuel président du Conseil.

Quelques chiffres montreront où la France était tombée et où, dans sa renaissance, elle est déjà arrivée :

Indice de la production en France.
(base 100 en 1928.)

1938 (moyenne)	1939					
	JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN
83	90	92	95	95	97	100

Une indication du même ordre est donnée par la statistique des wagons chargés et par les recettes des chemins de fer.

Au 15 juillet 1939, le nombre de wagons chargés depuis le début de l'année est de..... 8.553.000
contre, en 1938..... 8.407.000

On remarque que l'excédent obtenu pendant vingt-huit semaines est de 146.000 unités alors que pour la seule der-

nière semaine considérée l'excédent est de 11.280, ce qui indique une accélération régulière dans le rythme d'activité. D'une façon analogue, on voit que les recettes des chemins de fer, au 15 juillet 1939, étaient en accroissement de 11,7 p. 100 par rapport aux vingt-huit premières semaines de 1938 et que pour la dernière semaine considérée seule, l'accroissement est de 19,2 p. 100.

Les mouvements du chômage sont devenus beaucoup moins significatifs, le chiffre actuel de 340.000 chômeurs étant toutefois inférieur à celui de 1938 et à celui de 1936 pour atteindre à peu près celui de 1937.

Plus importante à coup sûr est l'évolution du chômage partiel permettant d'établir le temps moyen de travail des divers ouvriers. Un tableau comparatif entre mai 1938 et mai 1939 permet des constatations indiscutables :

	Mai 1938 %	Mai 1939 %
Travaillant 48 heures et plus	0,05	2,04
Travaillant au moins 40 heures et moins de 48 heures	80,15	89,33
Travaillant au moins 32 heures et moins de 40 heures	16,28	7,55
Travaillant moins de 32 heures	3,52	1,08

Cet ensemble de constatations trouve à son tour une nouvelle expression dans le mouvement des caisses d'épargne, qui est un des indices les plus sensibles de la confiance du pays dans ses prochaines destinées financières.

Excédent de *retraits* dans les caisses d'épargne ordinaires du 1er janvier au 31 décembre 1936.	— 2 764	millions.
Excédent de *dépôts* du 1er janvier au 31 décembre 1937	+ 169	—
Excédent de *retraits* du 1er janvier au 31 décembre 1938	— 125	—
Excédent de *dépôts* du 1er janvier au 15 *juillet* 1939 (six mois et demi)	+ 1 112	—

Si l'on tient à avoir une explication purement technique, et par cela même insuffisante, de la hausse des rentes françaises, on la trouvera dans ce fait qu'un milliard de francs est venu, en six mois, se placer dans les types de rentes existants, tandis que l'année précédente les caisses d'épargne étaient par force vendeuses de leur portefeuille.

En face de ce tableau, pour lequel il a suffi de laisser parler les chiffres dans leur objectivité la plus nue, il n'est pas inutile de dresser sommairement celui de l'activité financière d'outre-Rhin, qui fait avec le premier le contraste le plus absolu.

Tout d'abord, l'Allemagne pratique la fermeture hermétique de ses bureaux de documentation, comme elle pratique celle de ses frontières. En particulier, le budget allemand n'est plus publié ! Ce silence lui-même est un aveu de poids, qu'il nous plaît de comparer avec l'abondance, la précision et la rapidité des renseignements que, depuis quelques mois, le Gouvernement français communique au public.

Les bilans de la Reichsbank inspirent une juste défiance si l'on remarque notamment que l'or autrichien et l'or tchèque, que l'Allemagne s'est approprié avec la désinvolture que l'on sait, n'y ont pas figuré ; les écritures publiées se réfèrent donc à des « portions de vérité », et toutes sortes d'opérations restent dans l'ombre.

La charge fiscale de l'Allemagne est littéralement écrasante. Le tableau suivant donne l'augmentation proportionnelle du chiffre d'affaires, des bénéfices et des impôts pour une série de sociétés industrielles ne travaillant pas directement aux fabrications militaires :

Statistiques des industries allemandes.

	CHIFFRE D'AFFAIRES	BÉNÉFICES TOTAUX	IMPOTS PAYÉS
1933	100	100	100
1936	181	251	412
1937	244	413	655
1938	192	157	620

On constate d'abord que pour la première fois, en 1938, le chiffre d'affaires est en sensible régression, ce qui entraîne une chute des bénéfices beaucoup plus forte encore. Cependant les impôts restent sensiblement stationnaires, ce qui fait qu'une Société moyenne ayant vu son chiffre d'affaires moins

que doublé depuis 1933 a vu ses impôts plus que sextuplés.

Pour financer une situation aussi précaire, l'État allemand a émis, depuis de longues années, des traites de travail qui constituent une inflation déguisée. Plus récemment, il a créé des bons d'impôts (Steuergutscheine), avec lesquels il paie 40 p. 100 des fournitures qui lui sont faites, les bons en question étant acceptés par lui en paiement des impôts au bout de sept mois. L'émission des bons est faite au pair. Ils se sont pourtant immédiatement dévalorisés et se négocient actuellement à 92.

Ces belles méthodes n'ont pas empêché l'inflation ouverte de se déclencher en Allemagne. La circulation des billets de banque était de 8 milliards en juin 1939 contre 6 milliards un an avant, c'est-à-dire qu'elle a augmenté de 35 p. 100 en douze mois. Au surplus, le mark, après avoir cessé en pratique d'être une monnaie, a cessé même légalement d'en conserver l'apparence depuis que la Reichsbank, par une des plus étranges lois monétaires qu'aient connue les temps modernes, a été mise le 15 juin 1939 sous la coupe exclusive du Führer qui est seul chargé d'évaluer le montant des avances et des prêts que la Banque peut accorder [1]. Personne n'oserait demander à la Providence elle-même de faire preuve d'une telle inconditionnelle sagesse ; mais en Allemagne nazie, il ne faut plus s'étonner de rien...

*
* *

Le redressement des finances françaises est aussi éclatant qu'incontestable. Mais il convient d'en préciser la portée. Avant tout, nous devons être persuadés que si la France avait continué à être gouvernée comme elle l'a été de 1936 à 1938, nous aurions aujourd'hui la livre à 5 ou 600 francs, et un stock d'or inexistant. De plus, étant donné que la démolition de notre système financier a eu lieu alors que l'activité commerciale universelle était à son apogée, et qu'aucune complication internationale sérieuse n'était intervenue, on imagine ce que

1. Les journaux allemands se sont plu à souligner que désormais la Reichsbank n'était plus la Banque d'Empire mais la Banque « de » l'Empire. L'universalité de la bêtise humaine, quelle que soit l'étiquette politique dont elle s'affuble est un curieux phénomène...

cela eût été quand il s'est agi de faire un effort violent pour assurer la défense financière et militaire de notre pays. Le franc a perdu 58 p. 100 de sa valeur alors que la vie financière de l'État était normale, et il n'a rien perdu quand l'État a dû acquitter le prix de deux mobilisations et trouver 50 milliards pour la défense du pays. Cela juge l'incapacité des chefs dont la France a été trop longtemps affligée, et plus encore la nocivité des doctrines qui les ont hypnotisés.

Ceci dit, nous avons toujours pensé que la stabilité du franc et l'équilibre du budget n'étaient pas des fins en elles-mêmes et qui pussent avoir de quoi nous satisfaire. S'il est indispensable de disposer d'instruments sains en matière financière, ce doit être pour s'en servir. On ne jugera donc la valeur du redressement opéré que par l'usage qui en sera fait. A ce sujet les mesures prises le 29 juillet par le Gouvernement ne sauraient être assez louées et mises en valeur.

A vrai dire, nous trouvons oiseuses et le plus souvent regrettables les innombrables discussions qu'on entretient dans l'opinion sur des questions fiscales ou monétaires, sans mettre celles-ci à leur vraie place, c'est-à-dire au second plan. Sans doute bien des reproches peuvent être faits à l'œuvre gouvernementale hâtivement préparée. Mais il faut savoir sacrifier le détail à l'essentiel. C'est sur le but à atteindre qu'il convient de mettre l'accent, but immédiat quand il s'agit de se donner les moyens de faire quelque chose, but lointain quand il s'agit de définir vers quoi on tend. L'assainissement de nos finances doit être désormais le point de départ d'une politique intelligente qui prépare l'avenir meilleur auquel aspire notre pays.

Il existe en France un problème social fondamental, celui de la natalité, et particulièrement de la natalité paysanne, autour duquel tourne tout le reste. La preuve est faite que les partis dits socialistes n'ont que mépris pour les problèmes sociaux. Il y a dans l'adjonction d'un suffixe, non pas seulement un correctif, mais une véritable métamorphose par laquelle tous les problèmes sont pris, ou plus exactement sont exploités, par leur aspect politique. Il convient que d'autres partis, et ils n'y ont pas manqué, s'attachent à tout le social dont les prophètes marxistes s'étaient fait un domaine réservé.

Parler d'améliorer l'avenir des classes laborieuses quand on détruisait leur prospérité présente, c'était une imposture à peine déguisée. Aujourd'hui, au contraire, la France est en mesure d'envisager des solutions, onéreuses certes, mais qu'elle ne doit cependant pas différer dès l'instant où elle en a les moyens. Le code de la famille promulgué il y a quinze jours est une œuvre considérable, insuffisante sans doute comme toute chose à ses débuts, mais qui marque une orientation décisive dans nos préoccupations. La généralisation des allocations familiales, l'amélioration des primes à la naissance et du système de la mère au foyer, la création du prêt au mariage, voilà enfin des réalisations concrètes, trop longtemps attendues. Et qu'elles soient payées au moyen de quelques accroissements d'impôts sur les contribuables sans enfant, ou de l'augmentation du prix des boissons alcooliques, ce n'est pas une mesure immorale. On est heureux de penser en tout cas que notre pays, au lieu d'être obnubilé par la chute de sa monnaie, ou le déficit croissant de son budget, pourra enfin penser à l'organisation efficace de son avenir vivant.

Pour un esprit qui arriverait à se désintoxiquer du verbalisme politique qui nous a fait tant de mal, ce devrait être un objet de profond étonnement de constater que le Gouvernement de notre pays n'a été capable de se ressaisir que sous le coup d'une menace étrangère immédiate, et en somme pour préparer des instruments de guerre. Il n'est pas jusqu'à ce problème de la natalité qui, après avoir été prêché pendant des années par une admirable poignée de Français prévoyants, n'a été vraiment pris au sérieux que le jour où il semble qu'on ait surtout pensé avoir besoin d'enfants parce qu'on entrevoyait leur mort sur les champs de bataille...

Alors que l'unanimité se fait pour l'œuvre nécessaire de la défense militaire de la nation, serait-il compréhensible qu'elle ne se fasse pas lorsqu'il s'agira d'organiser sa défense sociale et pacifique par un meilleur développement de la richesse et du bien-être dont on ne fait aujourd'hui que jeter les premiers jalons?

L'expérience la plus récente prouve que les problèmes financiers qui paraissaient insolubles en 1937 se sont ordonnés et tranchés presque d'eux-mêmes en 1939. Alors que, en toute

logique, ils sont devenus beaucoup plus compliqués par suite des circonstances dramatiques au milieu desquelles vit présentement l'Europe, ce sont précisément ces convulsions extérieures qui ont rendu possible un mouvement de redressement national français qui fait aujourd'hui l'étonnement du monde.

La France avait momentanément perdu la direction de son destin. Elle a, depuis, reconquis sa dignité et la force matérielle qui la fait respecter. Nos finances sont saines, notre monnaie inattaquable. Ne marchandons pas notre reconnaissance aux artisans de ce miracle. Mais surtout ne nous endormons pas sur ces premiers succès et profitons de chaque éclaircie pour travailler infatigablement à tout ce qui peut améliorer la vie morale et matérielle de la communauté française.

ED. GISCARD D'ESTAING

GILLES[1]

XII

Gilles vit que le sentier montait et il s'en réjouit ; il retrouvait ses jambes de fantassin qui avaient résisté aux épreuves de la Marne. Toutefois, ses souliers fins n'étaient pas faits pour cette terre âpre où partout le roc affleurait.

Il regardait de tous côtés avec un grand étonnement..., non, il ne regardait que d'un côté ; car, à sa gauche, le relèvement de la falaise lui masquait la campagne ; mais à droite c'était la mer. Quand il y a la mer, c'est d'un coup toute la mer. Son étonnement était grand, parce qu'en dépit des derniers mois passés à Paris, c'était la première fois qu'il se sentait vraiment hors la guerre. Cette nature-là semblait exclure la guerre dans une ignorance, une indifférence totales. Ce n'était pas une nature pacifique, pourtant. Cette terre et cette mer menaient leur guerre, leur guerre éternelle. Mais enfin, cette guerre ignorait l'autre guerre, la guerre de la chimie et de la métallurgie, la guerre des idéologies et des bureaucraties.

Gilles regardait, sous la falaise qu'il escaladait, une mer glauque, qui offrait au regard des taches claires où elle se laissait pénétrer dans sa bonté jubilante. La mer a des accès de bonté volupteuse, elle entr'ouvre son sein. Plonge, plonge mon âme. Enivre-toi de ces signes.

L'âme de mon enfance avait couru le long de ces falaises ;

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juillet et 1er août 1939.

elle avait prodigué ce verbe infini qui jaillit de l'homme devant les éléments purs. De nouveau, à peine sollicitée, elle se mettait à murmurer, à scander ; elle retrouvait son abondance ivre de mots et de cris.

Il s'arrêta ; ainsi il avait possédé cette richesse et il l'avait perdue. L'homme des villes est consterné quand il se retourne à mi-chemin de son frénétique calvaire. Il retrouvait cette richesse, mais il sentait qu'il ne s'y reprendrait pas ; il tenait à Paris. Pourtant Paris redevenait lointain en un moment. Paris et la guerre. Deux choses si différentes qui se laissaient pêle-mêle rejeter au loin, pour un instant.

Il arriva en haut de la montée, et il vit sous ses pieds, dans une faille de la falaise, dans un vallon, la maison de Carentan. Une longue chaumière basse, absolument isolée. Le bonhomme était revenu là directement du Canada et il avait appelé Gilles. Cela aussi, cette solitude, c'était fascinant. Les forces de la solitude se conjoignent aux puissances de la nature. Ces puissances dont l'homme s'éloigne, on pourrait craindre qu'elles ne s'épuisent, s'il n'était quelques ermites, quelques veilleurs qui les maintiennent en haleine, qui les raniment.

Il était là, le vieux, dans sa chaumière encombrée de dieux. Gilles dévala le sentier et n'y tenant plus, se mit à hurler. Nouvel étonnement : sa voix. Sa voix, beaucoup plus basse, beaucoup plus mâle qu'à Paris où elle s'aiguisait, se flûtait en petits rires et ricanements. Ici, il retrouvait sa voix du front.

A son cri, une femme parut sur le pas de la porte. La servante, la servante-maîtresse. Gilles ne sourit pas. Il aimait, il approuvait toute la conduite de cet homme, aujourd'hui bien plus qu'autrefois quand son adolescence s'exerçait à railler. Il est vrai qu'il faut bien se faire les ongles sur tout, même sur le meilleur ; il faut éprouver le meilleur. Nous autres jeunes hommes, nous devons nous méfier de tout, nous qui sommes prêts à aimer tout. Mais il revenait maintenant, avec son expérience. Lui, Gilles, revenait d'une autre solitude, celle des défilés infernaux, celle des zones interdites, atroces, où toutes les figures vacillent, se déforment de la façon la plus mystérieuse et la plus louche, et non pas seulement

celles des hommes et des vivants, mais celles des morts et des dieux. Il avait connu la tentation des défilés infernaux, appelé le néant, poussé le cri criminel par excellence. Il est bien que l'Église, profonde héritière des antiques religions, stigmatise comme le plus grand péché, le péché contre l'esprit, l'appel au néant, parce que vain, absolument vain. La vie lui arracherait-elle encore ce cri contre elle-même, la vie qu'il prétendait adorer?

Il revenait comme l'enfant prodigue vers le vieux père, demeuré au logis. Mais Carentan était aussi un ancien enfant prodigue. Pourtant lui qui savait tant de choses savait-il ce que Gilles savait?

Gilles s'était arrêté assez loin de la maison et s'attardait, passionnément curieux de l'entrevue. Le vieux parut à son tour sur la porte. Comme il était haut, et la servante aussi! Cette haute race, sa race. En était-il sûr? Que savait-il de sa race? Bah! Gilles s'approcha. Il voyait maintenant le vieux. Oui, c'était bien le vieux, le vieux Carentan, le fascinant vieux Carentan, le mystérieux et familier génie de toute sa vie, l'homme qui l'avait fait. Gilles savoura de ne plus ressentir cette peur farouche qui s'était emparée de lui dans les dernières années avant la guerre contre la terrible mainmise de son tuteur. Maintenant, le cordon ombilical était rompu. Il savait qu'il existait largement en dehors du vieux.

Plus près, la réalité de la chair du vieux qui ne l'avait pas engendré l'émut aux entrailles. Il se rua vers les bras tendus, avec les touffes de poils roux qui sortaient des manches du vieux jersey. Il pleura et le vieux pleura. La grande servante pleura. Bain de larmes, lustration par les larmes. Nos ancêtres pleuraient beaucoup. Oh! saintes larmes, que votre source sacrée ne se tarisse jamais.

Le vieux parla; il entendit la voix du vieux. Cet accent normand si traînant, si lent; cet accent que le vieux savait prendre et quitter. Cette nonchalance tour à tour feinte et éprouvée, qui permet la ruse, l'ironie, la défense et qui prépare les contractions sourdes de la volonté, les dures attaques.

— Tu es vivant, mon fils. Ils ne t'ont pas démoli dans leur guerre. Je suis heureux. C'est la grande joie de mon existence.

Le vieux l'entourait, l'étouffait dans ses gros membres et

lui soufflait dans la figure, de son souffle puissant et puant. Quelle puanteur saine de tabac, d'alcool, de solitude, de méditation ! Les grands marais sauvages ont un peu cette haleine-là.

Le vieux ne finissait pas de l'accoler, de le colleter, de l'étreindre. Il le pétrissait aux épaules, aux hanches.

— Oui, oui, c'est ça, c'est ça.

Il continuait de parler de lui, à lui-même, comme pendant l'interminable et inévitable séparation. Gilles voyait qu'absent, il lui parlait sans cesse.

— Mon vieux, mon grand vieux, s'écria-t-il à son tour, fort exalté. Et de ses mains plus frêles, que n'avaient guère durci la pelle et le fusil, il tâtait la dureté du vieux.

— Entrons.

Gilles dit :

— Non. Attends, vieux.

— Tu m'appelles vieux, maintenant.

— C'est le nom que je te donnais là-bas.

Gilles regardait autour de lui, il voulait voir les choses à leur place alentour. La barque en contre-bas dans le chemin creux, le verger en terrasse de l'autre côté du sentier, l'arbre dans le repli. La terre pauvre et la mer riche. La mer riche de taches sombres et claires, la grande tachetée, la grande compagne, la grande femelle divine à qui l'homme rêvant fait dire tout ce qu'il veut.

— Tu la regardes, tu ne l'as pas vue depuis longtemps. Mais tu l'as vue en Grèce, tu t'es battu sur les terres grecques, tu ne t'es privé de rien.

— De rien, ni du reste.

Tout cela allait très lentement. Des mots de loin en loin, pour ponctuer de longs silences bourrés, craquants. C'est bon d'entendre craquer les silences. Ici, on entend craquer les silences, les incommensurables silences. La vie est bourrée de silences, par en dessous : aussitôt que tu t'écartes des villes, tu mets le pied dans ce champ de mines qui éclatent de toutes parts.

Le vieux, prompt observateur, changeant d'expression le reprit soudain à longueur de bras, le regarda un très long moment, le fit virer, s'étonna, fronça les sourcils, grogna, sourit, haussa les épaules, fit :

— Tiens, tiens.

Changeant d'idée, il se tourna vers la servante, le poussa vers elle.

— Embrasse-la. Je l'ai assez fait endêver à cause de toi.

La servante, gigantesque, maigre, avec des viandes considérables par-dessus sa carcasse, chauve, avec des mèches ardentes, clignant de terribles petits yeux bleus, ouvrit une grande bouche édentée et gâtée, dans un rire confus, plein de sûreté intérieure. Elle était magnifique, vêtue de ses vêtements de travail, sans compter la coiffe.

Oh ! races, races. Il y a des races, j'ai une race. C'est bon de serrer sa race contre sa poitrine. Gilles se jeta sur cette viande qui ne sentait point bon, non plus.

— Eh bien ! voilà, voilà, fit encore le vieux. Ce n'est pas plus malin que ça. Du moment que tu es vivant on ne peut pas pleurer aussi longtemps que si tu étais mort, dame. Entre.

— Rentrons.

— Attends.

Le vieux l'arrêtait, tandis que fonçaient, semblait-il, ses joues colorées :

— Les temps sont changés. Des saisons ont passé. Des événements sont arrivés. Ce sont tes événements à toi, pas à moi. Tu n'es plus un enfant. Tu as voyagé, guerroyé. Moi, je suis resté là. Sache que je te respecte et te considère. Et que je t'écouterai.

Gilles fut émerveillé de cette sagesse. Cela lui donna de l'hilarité, de la gaîté.

— Vieux malin, s'écria-t-il.

Le vieux rit aussi.

— Carentan, je n'oublierai pas plus que toi que tu as été un jeune homme.

— Ah ! dame. Mais tu m'appelles : le vieux, Carentan ! Plus de respect.

— Beaucoup plus.

— Ouste, entre.

Il suffit d'un instant à l'intérieur pour que l'impression massive que Gilles avait reçue commençât de se diviser et de s'altérer. Cette altération lui vint par le nez. Il ne l'avait pas fort délicat, mais justement les rares sensations qu'il

recevait par là, le frappaient d'autant plus. Il lui vint l'odeur sure de la province et des conditions médiocres. Aussitôt, le personnage assez emphatique qu'il avait vu en haut du sentier et encore à la porte fit place à un vieux raté et à un vieux garçon abruti dans ses habitudes plus ou moins fâcheuses. Il se raidit pour ne pas montrer ce changement d'humeur, mais qui a jamais pu dissimuler ses changements d'humeur? Gilles le pouvait moins que quiconque. Cependant, le vieux ne pouvait guère s'en apercevoir pour le moment.

Il n'était pas si vieux. Sous son costume de rapin campagnard il montrait encore une stature imposante, et sous sa lourde moustache blanche un visage régulier et assez beau. Il avait de grands yeux bleus un peu dilatés et un peu troubles, un nez droit et fort.

Ils traversèrent la salle à manger, bien banale, et passèrent dans le cabinet de travail où il y avait un monstrueux entassement de livres sur tout un côté. De l'autre, sur le mur nu et grossièrement badigeonné de beige, il y avait « tout le bazar divin » comme aimait à dire Carentan. Il était féru de l'histoire des religions et il avait réuni là autant de figures qu'il avait pu des dieux de tous les temps et de tous les lieux. Il y avait des statues et des statuettes, des gravures, des photos (beaucoup de photos prises par lui-même, avec grand soin, au cours de ses voyages), des pages arrachées à des livres, des dessins faits par lui avec une gaucherie qui tournait assez fantastiquement et humoristiquement à la caricature. Il y avait les dieux primitifs et les dieux évolués, des figures à peine ébauchées, d'autres grimaçantes, d'autres achevées, trop parfaites, presque froides. Tout cela était disposé selon une certaine généalogie compliquée, qu'embrouillaient des flèches et des accolades, peintes à même le mur.

« Voilà de quoi satisfaire Flaubert et Pécuchet », songea Gilles. Il se retourna vers la porte où la grande servante se tenait, une main sur la hanche. Elle devait boire beaucoup et Carentan aussi. Gilles lui-même aimait boire pas mal.

— Tu dois avoir soif. Eugénie, apporte.

— Bien sûr, monsieur, c'est du café qu'il lui faut.

Gilles savait ce qu'était ce « café ». Quel changement avec l'avant-guerre. Alors, Carentan était un homme hautain, un

seigneur et qui tenait ses distances. Voilà ce qu'avait fait la solitude, et aussi le vieillissement. Et peut-être autre chose, le chagrin à propos de lui, à propos de la guerre qu'il méprisait pour des raisons fort peu accessibles aux contemporains.

Le vieux se tenait debout près de sa table où il y avait beaucoup de paperasses, des fioles, une grosse lampe, des pipes, un préjugé romantique de pittoresque, de saleté et de désordre. Il bourrait lentement une pipe qu'il avait choisie selon la circonstance et il le regardait longuement avec toutes sortes de sentiments où Gilles démêlait, parmi beaucoup d'amour et de fierté, un peu d'étonnement et d'inquiétude. « Ah ! c'est mon costume. Il ne comprend pas. »

Gilles sentit soudain qu'il y avait dans toute sa personne un luxe qu'il cessa de supposer sobre.

Le vieux dit lentement :

— Eh bien ! Gilles, tu as fait fortune.

La servante rentra avec un plateau où il y avait beaucoup de bonnes choses.

Gilles répondit tout à trac :

— Peut-être.

Et il regarda Carentan, en se promettant de vaincre par la vigoureuse profession qu'il ferait bientôt de ses passions la légère gêne qui lui venait.

Tous deux laissèrent de côté les propos sérieux pour un moment et Gilles mangea et but, pendant que Carentan allumait sa pipe avec un vieux briquet à amadou. Ils ne s'étaient pas vus depuis plus d'un an.

Gilles fit un récit de ses derniers mois au front, que le vieux écouta avec l'attention maladroite, incurablement inefficace des gens de l'arrière et que n'aiguisaient pas de problématiques souvenirs d'engagé volontaire en 1870, à dix-sept ans. Puis il en vint à son arrivée à Paris.

— Pourquoi ne m'as-tu pas télégraphié ? Je t'aurais envoyé de l'argent.

— C'est arrivé un peu brusquement. Et puis... je me suis débrouillé.

Le fait que le vieux n'insistait pas et que son regard caressait sa jolie tournure l'assura qu'il devinait.

— Alors, te voilà à Paris.

— Ma foi, dit Gilles.

— Tu t'es occupé assez longtemps de cette besogne démocratique.

Carentan était venu à Bordeaux en 1915 où Gilles avait été évacué pour sa première blessure et avait fortement bataillé pour que Gilles passât dans le corps des interprètes, à l'armée anglaise, après lui avoir conseillé de se faire réformer.

« Là, au moins, tu seras avec des gens qui ne sont pas dans la guerre démocratique comme des poissons dans l'eau. »

Mais Gilles avait refusé, il était au plus fort de sa passion mystique et manifestait un attachement chrétien pour l'infanterie française. « Tu as des goûts canailles, protestait Carentan, tu as assez prouvé que tu étais brave. »

Gilles repensait à sa rencontre avec Debrye où Carentan lui aurait pourtant donné raison.

— Que veux-tu, on est plus fidèle à une attitude qu'à des idées. Es-tu si content de me voir habillé en embusqué?

— Tu n'es pas habillé en embusqué, mais en dandy.

Le vieux faisait effort, et Gilles lui rit au nez.

Le vieux versa du calvados et ils burent.

— Enfin, tu n'y retourneras pas.

— Je ne crois pas, murmura Gilles.

— Et comment tout cela va-t-il finir, à ton avis?

— Victorieuse ou vaincue, la France sera noyée.

— Elle l'est.

— Noyée dans ses alliés comme dans ses ennemis.

Ils se regardèrent. Gilles frémit en pensant aux idées du vieux qui méprisait son pays, le jugeait engagé dans une irrémédiable décadence.

— Alors, qu'est-ce que tu fais à Paris?

— Je suis dans un bureau, ricana Gilles.

— Ça, c'est dur.

— La tranchée, tu sais, c'était déjà très casanier.

— Oui, avec leurs gares régulatrices.

— Les canons sont de fameux chiens de berger.

— Les troupeaux sont bien gardés.

Gilles se leva et dit :

— La mer est basse, allons marcher sur la grève.

— J'allais te le proposer. Eugénie, nous reviendrons pour le déjeuner.

Ils se retrouvèrent sur leur grève. C'était le parloir, le promenoir du vieux. Là, en contre-bas de l'âpre roche, selon l'heure de la marée, il arpentait cet immense couloir.

Gilles le regarda marcher, son pas était toujours ferme. Il était voûté, mais seulement du haut des épaules, la poitrine se redressait et la tête aussi. Il marchait dans des espèces de mocassins de cuir qu'il façonnait lui-même, ses grosses mains rousses dans les poches de la vareuse.

Gilles était descendu avec l'idée de faire sa confession, mais soudain une impulsion le fit changer.

— De qui est-ce que je suis le fils?

Carentan s'arrêta et le regarda bien en face.

— Pourquoi me poses-tu cette question? Nous avons parlé de cela avant que tu ne partes pour le régiment. Je t'ai dit que j'avais été tenté de faire une fière expérience avec toi, tu me semblais en valoir la peine : je voulais faire de toi un homme libre. Non pas un homme sans racines, certes, bien au contraire. Mais un homme attaché seulement par l'essentiel, par des liens purs et forts. Je t'ai proposé par l'éducation que je t'ai donnée ces racines, ces liens ; ce que tu en ferais, ça c'était autre chose. Mais je ne voulais pas que tu fusses encombré du détail. Les parents immédiats, cela fait une figuration accidentelle, trompeuse. Tu avais compris, acquiescé ; tu m'avais enchanté. Voilà un petit, m'étais-je dit, qui me renouvellerait le goût à la vie si j'en avais besoin... Alors, maintenant, qu'est-ce qu'il y a?

— Je suis assez fort maintenant pour tout savoir, pour tout comprendre, pour tout dominer. Je suis curieux, friand de tout détail humain. Et puis, il y a des êtres autour de moi qui peuvent avoir envie de savoir.

— Ils n'ont qu'à te connaître toi, c'est toi la seule réalité.

— Oui.

— Vois-tu, mon petit, mettre au monde un enfant, c'est accomplir au premier moment l'acte égoïste par excellence. Au moment où tu fais l'enfant, tu ne penses qu'à toi, et quelquefois à la femme à qui tu le fais. Voilà la vérité. Ensuite, ton égoïsme continue. Cet enfant, tu lui imposes forcément

une éducation, une direction. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre de ces imbéciles, de ces pâles navets du rationalisme, de ces Pilates qui se lavent les mains et qui disent : « Je ne veux rien imposer à mon fils ; plus tard, il choisira. » On ne peut pas faire le vide autour de son enfant, on peut tout au plus faire du mou. Qu'on le veuille ou non, on bourre son esprit d'un tas de choses et on donne de sérieuses pichenettes à son caractère. Alors?... J'ai fait pression sur toi de toutes mes forces, hein? Je suis ton père spirituel. Ne m'en demande pas plus. Il n'y a que ça qui compte. A supposer que je pusse te dire des choses sur ton père et ta mère, ce ne seraient que des données incomplètes, pas vivantes, qui t'embrouilleront... même encore maintenant... et que d'ailleurs tu interpréteras d'après les idées que je t'ai données ou celles que tu es en train de former en réaction contre les miennes. Ta vraie personnalité, qui n'est ni moi ni l'adolescent qui regimbait contre moi, tu ne dois pas encore en être conscient... Du moins, je l'espère. Tu commences à agir, mais tu ne peux pas encore établir la jurisprudence de tes actes. Hein?

Gilles sourit.

— Tu dis que tu as pesé sur moi de toutes tes forces! Tu es l'homme le plus libéral que j'ai encore rencontré. Montre-moi ta grosse patte, c'est la plus délicate de toutes les grosses pattes.

Il la serra dans ses deux mains.

Le vieux renifla dans le vent léger et fit bouffer sa pipe.

— Je suis un fanatique.

— Oui, mais fanatique d'une espèce de libéralisme mâle. Il n'y a rien de plus libéral que la virilité. Les soldats qui se battent bien ont une indulgence magnifique.

— Pas pour les lâches. Je hais les lâches de l'esprit.

— Moi aussi, n'aie pas peur : je trancherai toujours.

— Voilà notre devise : tranche toujours.

— Tu n'es pas mon père, par hasard?

— Mais non, imbécile. Nous ne serions pas si bons amis.

— C'est que je t'aime physiquement.

— Justement.

— Bon. Alors, où en étions-nous?

— Tu as l'air d'avoir des raisons particulières de me poser

des questions. Ne te crois pas obligé de m'exposer ces raisons particulières, ce qui t'entraînerait à me rendre compte de ta vie. Tu es trop vieux ou trop jeune pour te confesser. Il y a surtout des moments où l'on n'a pas envie de s'expliquer même avec soi-même.

Gilles frémit.

— Vieux rusé.

— Mon petit, j'écris en ce moment un livre sur les apports grecs dans la religion chrétienne dont l'intérêt dépasse singulièrement tes petits avatars.

— Ouais.

— Oui, mon petit gars.

— Eh bien ! moi, je veux me confesser.

Le vieux s'arrêta un instant, fronça ses gros sourcils jaunâtres, prit conseil avec l'horizon, et dit :

— Si tu y tiens, je t'écouterai aussi délicatement que possible. Mais d'abord... Eh bien ! je vais te dire la vérité, puisque ça te tracasse, sur ce que tu me demandais.

Le cœur de Gilles sauta.

— Eh bien ! mon gars, le fait est que je ne sais rien, mais rien, comme je te l'ai toujours laissé entendre.

Gilles fut déçu, puis la seconde d'après sentit que sa déception était superficielle.

— Tu m'as été remis par un vieux bonhomme qui est mort, en gardant son secret. Voici la vérité première, et jurée. Ça t'embête ?

— Non, finalement, c'est plus net.

— Plus grand. Je suis content de voir qu'au fond tu es content. Et maintenant, raconte-moi tes anecdotes. A beau mentir qui vient de loin.

Gilles raconta sa rencontre avec Myriam Falkenberg. Il y alla hardiment. Carentan l'écoutait avec une mine amusée. Il voyait le jeune homme céder tour à tour à la séduction du cynisme, puis du remords. Tantôt Gilles se présentait comme un ambitieux aux calculs parfaits, tantôt comme un hypocrite aux cruautés hésitantes et mesquines.

Enfin, Gilles s'arrêta et le regarda d'un air mécontent. Carentan tira sa pipe éteinte de sa bouche, la cogna contre son mocassin, se redressa, plongea la pipe dans sa poche

et se carra. Il regardait autour de lui la terre, le ciel, l'eau.

— Tu as remarqué que les poètes sont quelquefois des imbéciles, fit-il.

— Comment?

— Oui, ils opposent le calme de la nature au désordre des passions. Tout ermite que je suis, je sais très bien que ce coin de terre n'est pas plus tranquille que ton cœur.

Gilles attendit la suite.

— Je n'ai rien à te dire d'autre.

— Vieux farceur, vieux rusé, vieux Normand.

— Mon gaillard, tu ne me demandes pourtant pas des conseils pour mener ta vie.

— Non, mais...

— Mais, quoi?

— J'attendais de toi une réaction. Là-dessus, j'aurais mieux mesuré les miennes.

— Mon petit, je ne te connais pas, je ne la connais pas, et je ne connais pas ton époque. Alors si tu veux que je dise des bêtises...

— Je ne te demande pas si j'ai raison de faire un mariage d'argent.

— Il n'est pas question que tu fasses un mariage d'argent.

— Comment?

— Ni elle, ni toi vous n'êtes des inconscients.

— Si, elle est inconsciente.

— Beaucoup moins que tu ne crois. Son argent est un de ses charmes; une femme qui aime n'est nullement disposée à négliger aucun de ses charmes.

— Si c'est son seul charme?

— Non. Le contraire ressort de tes propos.

— Oui, mais alors si je l'estime, aurai-je la force de sacrifier sa vie à ma vie?

— Mais oui. Et tant mieux pour elle. Elle souffrira, mais elle aura son aventure. A elle de se défendre. Tu n'es pas une nourrice.

— Je crois bien qu'elle n'est pas faite pour un homme comme moi.

— Va lui dire ça, elle ne te croira pas. Qui s'y frotte s'y pique.

— Je suis plus conscient qu'elle : je puis la sauvegarder contre une erreur qui faussera sa vie.

— Est-ce que cette mer s'occupe de sauvegarder cette falaise ?

— Je suis assez chrétien pour ne pouvoir pratiquer facilement ces assimilations de l'homme à la nature.

— Si tu hésites devant cette femme, tu n'hésiteras pas devant la suivante. Il y a beaucoup d'êtres qui doivent souffrir par toi.

— Oui.

— Tu t'amuses en ce moment. Mais qu'elle fasse mine de s'échapper, et tu te rejetteras sur elle.

— C'est vrai.

— Je suis tout à fait d'avis que tu fasses un mariage de ce genre. Cela t'évitera la médiocrité des débuts. Si l'on peut, il faut mettre de la distance entre soi et les hommes. Tu es comme moi, un ascète de l'esprit, mais pas de la vie. Il faut faire la part du loup. Je l'ai faite à ma manière, fais-la à la tienne. J'ai fait d'assez vilains coups dans mon temps pour m'assurer un magot.

— Avec Myriam, cela se présente comme un jeu trop facile.

— Les difficultés viendront, n'aie pas peur. Du reste, tu ne peux plus reculer. Tu as déjà pris goût à l'argent, au luxe. Si tu en étais privé, tu ferais des bêtises.

Gilles frissonna. Et aussitôt le regard aigu de Carentan se fixa sur lui.

— Là n'est pas la question.

— Non, répondit aussitôt et à son propre étonnement Gilles.

— Tu sais où est la question ?

Carentan prit un air sévère. Gilles hésita un peu, mais répondit enfin :

— Elle est juive.

— Voilà.

Gilles sentit plus de gêne en lui, et en même temps de la méfiance et de l'éloignement à l'égard de Carentan.

— Je te vois venir, lança-t-il d'un ton désagréable qui avait été exclu jusque là de leurs propos.

Carentan remarqua cela et s'arrêta. Ils marchèrent quelque

temps en silence, se recueillant avant d'aborder la difficulté qu'ils avaient enfin rencontrée. Carentan commença prudemment :

— Écoute, il vaudrait mieux que nous ne parlions pas de cela. Parce que tu le sais aussi bien que moi, ici, il ne s'agira plus de toi, mais de mes idées, de mes marottes si tu veux. Tu les connais ; alors, à quoi bon ?

Gilles répondit :

— Oui, évidemment. Mais je désire déterminer la part de moi-même qui me reste de toi. Alors, vas-y.

— Bon, allons-y. Eh bien ! voilà. Je ne suis pas antisémite parce que j'ai horreur de la politique. La politique, comme on la comprend depuis un siècle, c'est une ignoble prostitution des hautes disciplines. La politique, ça ne devrait être que des recettes de cuisine, des secrets de métier comme ceux que se passaient par exemple les peintres. Mais on y a fourré cette absurdité prétentieuse : l'idéologie. Appelons idéologie ce qui reste aux hommes de religion et de philosophie, des petits bouts de mystique encroûtés de rationalisme. Passons. L'antisémitisme, c'est donc une de ces ratatouilles primaires, comme tous les ismes. Passons. Reste l'expérience, ce que nous enseigne le contact avec les personnes. Eh bien ! moi je ne peux pas supporter les juifs, parce qu'ils sont par excellence le monde moderne que j'abhorre.

— Mais non, j'ai entrevu récemment que c'était un peuple conservateur, qui vivait sur des réflexes arriérés.

Gilles pensait à Ruth.

— Mais oui. Ce n'est pas à moi que tu vas apprendre ça. Leur religion est restée à un état assez archaïque. Elle n'est pas aussi rationalisée que le christianisme, le bouddhisme, l'islamisme. C'est encore une religion de tribu. Seulement plus les gens sont primitifs, plus éperdument sautent-ils dans le monde moderne. Ils sont sans défense. Un paysan qui passe par Normale peut se livrer entièrement au rationalisme le plus bas, tandis qu'un bourgeois trouve des défenses dans son éducation religieuse, ses préjugés. Les juifs sautent de la synagogue à la Sorbonne. Pour moi, qui suis un provincial, un bourgeois de campagne, qui par l'instinct et par l'étude, me rattache à un univers complexe et ancien, le juif,

c'est horrible comme un polytechnicien ou un normalien.

— Péguy, c'est tout le contraire.

— Péguy, c'est la fulgurante exception. Il voyait les juifs dans leur passé, comme une des grandes antiquités. Toi, ce n'est pas une antiquité que tu vas épouser.

Gilles s'assombrissait.

— C'est horriblement juste, ce que tu dis là sur le côté moderne des juifs. Myriam, c'est une « scientifique ».

— Oui, sans doute, je la vois d'ici. Elle est toute en abstraction.

— Oui. Enfin, faute de mieux.

— Bien sûr, elle est sûrement femme par en dessous. Par malheur, tu ne l'aimeras pas assez pour dégager la femme pure.

— Non, ma froideur la rend encore plus incurablement intellectuelle.

— Si tu étais son amant, elle n'irait plus au laboratoire, sans doute... Mais cela n'y changerait pas grand'chose. La plus féminine des femmes reste toujours un merveilleux véhicule des préjugés de son éducation. La plus frivole des juives vous jette à la figure la Bourse et la Sorbonne. C'est comme les Américaines... Tout cela, c'est le monde moderne terriblement réduit à lui-même.

— Alors?

— Eh bien! épouse, ça t'apprendra. Je te l'ai dit : tu ne peux plus interrompre cette expérience. Voilà une occasion prompte et profonde de connaître ton rapport réel avec le monde moderne. Vas-y dare-dare... Après tout, tu n'es peut-être pas du tout mon fils, ni mon frère ni mon ami; tu t'en accommoderas peut-être très bien.

— C'est fort possible.

Ils remontaient lentement vers la maison et Gilles craignait de nouveau l'odeur de renfermé.

— Il faut absolument que je m'arrange avec mon époque, s'écria-t-il.

— Il y a le présent et il y a l'avenir. Il n'est pas dit que Myriam Falkenberg représente l'avenir.

Ils étaient las et parlèrent d'autre chose.

Le déjeuner fut copieux, trop copieux. D'abord cela alla

fort bien. Gilles reparla de la guerre, Carentan parla du Canada. Ils avaient beaucoup vu et beaucoup vécu. Les gens qui ont agi ne peuvent pas se chamailler beaucoup.

— Tu me vois en propagandiste ! Tu sais ce que je leur ai dit à ces braves Canadiens : il y a encore des Français, des êtres de chair et de sang, et d'âme, qui ne sont pas faits uniquement de livres et de journaux. C'est au nom de ces Français là que je viens vous appeler... A part ça, c'est drôle de voir des Français, sur qui n'est pas passé 1789, ni le XVIIIe, ni même somme toute le XVIIe, ni même la Renaissance et la Réforme, c'est du Français tout cru, tout vif.

— Oui, mais ils sont américanisés.

— Oh ! bien sûr, ils commencent... Je leur ai parlé des paysans d'ici, massacrés au front par centaines de mille. La démocratie, elle fait bien tuer le paysan. Je leur ai dit : « Vous descendez de ces paysans-là, vous ne pouvez pas laisser arracher la souche. » C'était simple. Pas question de la guerre du droit. C'était ce qui pouvait les toucher le plus.

— Enfin, tu es un très habile propagandiste.

— Ils n'ont pas fait exprès de m'envoyer là-bas.

La servante allait et venait, Gilles s'agaçait un peu. A travers ces boutades, il se rappelait toute cette magnifique, savante, variée critique du monde moderne qu'il avait entendue à cette table. Mais aussi quel exil, quel refus total du monde présent. Lui, Gilles, voulait entrer dans ce monde, le tâter. Après cela, il verrait. Et puis, cet anti-intellectuel était terriblement intellectuel.

Il était très décontenancé par l'acquiescement de Carentan à son projet de mariage. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Le vieux n'était-il que coquetterie ? Ne songeait-il qu'à prendre le contre-pied de l'attitude normale d'un aîné ? Ou bien y avait-il une secrète condamnation, un mépris qui se manifestait par le vide ? La flèche du Parthe, c'était cette dissertation sur la question juive.

Gilles buvait et une violence de cynisme s'emparait de lui. Il en avait assez de cette dérobade de tout le monde. Myriam, Ruth, Carentan tous le renfonçaient avec une douce malice dans son hypocrisie.

Le vieux avait envie de parler religions. Il parlait de

son livre en préparation — qu'il ne finirait sans doute jamais — de sa correspondance avec un grand savant anglais. Était-il un raté? Qu'était-ce qu'un raté? Carentan n'était-il pas un dernier exemplaire d'une lignée ancienne et hautement noble, celle de l'honnête homme, qui vit sa pensée et qui ne la réduit pas toute en bouquins. Sa vie était prière, oraison. Les grands moines muets furent-ils inféconds? Gilles croyait à la puissance mystique de la solitude. Ne voulait-il pas lui-même courir ce grand risque?

— Pourquoi écrire un livre? demanda-t-il.

— Pour me prouver que je ne deviens pas gaga sans le savoir entre ma pipe, ma servante, mon alcool, mes bouquins, mes magots.

Il avait réponse à tout, il était grand.

— Je sais bien que tu doutes de moi, mon petit, ajouta-t-il en allongeant les jambes.

Les larmes vinrent aux yeux de Gilles.

— Mon vieux père chéri. Et toi, est-ce que tu ne doutes pas de moi?

— Foutre non. Je n'ai pas voulu engendrer un petit saint.

— Mais je vais me salir terriblement.

— Tu te laveras après.

— N'y a-t-il pas des gestes irréparables?

— C'est la question des pots. Tu verras bien quel est le pot de fer et quel est le pot de terre, de toi et du monde?

Gilles rêva un instant, tandis qu'ils allumaient leur pipe en prenant le café dans la bibliothèque. La servante était partie en fermant la porte, en leur jetant un long regard d'orgueil : elle était fière de servir.

Gilles avança :

— Sais-tu? Le péché, c'est une chose à laquelle je ne comprenais rien. Eh bien! maintenant, je commence à sentir cette chose.

— Mon petit, ce n'est pas une idée. Il n'y a pas d'idées dans les religions. Il n'y a que des faits d'expérience.

— Idée chrétienne.

— Bah! le christianisme, c'est un ramassis de toutes les religions, il y a là-dedans du plus primitif et du plus évolué. C'est indestructible à cause de cela. Sous les mots grecs, juifs,

il y a l'expérience des races, l'expérience la plus ancienne de l'humanité. Le péché, c'est une expérience inévitable. Le péché, c'est l'histoire d'Œdipe. C'est... Prends garde, mon petit, nous voilà dans mon bouquin, je ne m'en vais tout de même pas te le réciter.

— J'ai lu des notes de toi là-dessus, autrefois : le péché, la souillure. Mais moi je vais commettre un crime en pleine conscience.

— Bah ! D'abord, tu crois qu'Œdipe était si inconscient. Tuer un homme, coucher avec une veuve mère de famille : ce sont des choses qui, rapides ou lentes, font un peu de phosphorescence. Quant à toi, les raisons que tu donnes, ce ne sont peut-être pas les vraies.

— Que veux-tu dire ?

— Rien du tout, absolument rien. Mon petit, ne crois pas que j'aie d'arrière-pensées. Je ne peux te dire que des balivernes, des oracles ; je ne sais absolument pas qui tu es devenu depuis la guerre. Il faudrait que tu vives plusieurs jours ici pour que j'entrevoie quelque chose, que je te surprenne.

— J'aimerais bien.

— Non, tu meurs d'envie de repartir. Tu repars ce soir ?

— Oui, murmura Gilles en faisant effort.

Il aurait pu rester deux jours, mais déjà il regrettait Paris, la drogue de Paris.

Le vieux pleura, simplement. Gilles ne pleura plus, mais s'écria frénétiquement :

— Je suis entré dans la vie de cette fille, comme la nuit un voleur et un assassin dans une maison, comme un lâche.

— Lâche devant elle, mais brave devant les dieux.

Gilles marcha de long en large avec agitation.

— Je ne veux pas la tuer dans l'ombre, je veux...

— Éclairer sa lanterne.

Le vieux regarda Gilles avec des yeux dilatés.

— Je veux lui dire que j'en veux à son argent — du reste je le lui ai dit — et que je n'ai aucune envie de coucher avec elle — ça, je ne lui ai pas dit.

— Et alors ?

— Et alors... si elle veut encore, je la prendrai.

— Bien sûr.

Le vieux regardait Gilles, en hochant la tête.

— C'est très laid, les scrupules. C'est ce qui défigure le criminel.

— Oh ! je sais.

— Gilles, je t'aime moins depuis cinq minutes. Je n'aime pas le sadisme.

Le reste de la journée fut assez pénible.

XIII

Quelques jours plus tard, comme Gilles arrivait avenue de Messine, il vit passer dans l'antichambre une silhouette de jeune femme qui disparut sous la lourde portière de la bibliothèque.

Gilles interrogea du regard la femme de chambre, toujours prête à le servir. Elle sourit imperceptiblement.

— C'est la secrétaire de monsieur.

Cela décida Gilles à faire ce dont il avait envie depuis longtemps.

— Demandez à monsieur s'il veut bien me recevoir.

— Mais mademoiselle attend monsieur Gilles.

— Ça ne fait rien, je ne resterai qu'un instant.

— Je ne crois pas que monsieur reçoive monsieur.

— On verra bien.

La femme de chambre revint au bout d'un moment assez long.

— Monsieur veut bien recevoir monsieur. Ça n'a pas été sans mal.

Gilles s'élança vers la portière, espérant revoir la jolie secrétaire, mais M. Falkenberg était seul.

Il trouva M. Falkenberg très changé, très vieilli. Une pensée fixe habitait ses yeux. Ayant à peine regardé l'intrus, sans sourire, il fit d'une voix lente, terriblement sourde :

— Que me voulez-vous ?

Gilles prononça les paroles dont il avait envie, qui pouvaient le plus révolter l'autre.

— Je veux savoir ce que vous pensez de moi.

M. Falkenberg eut, en effet, un sursaut violent.

— Ah ! par exemple... Je vous prie de me laisser.

— Vous voyez bien que votre fille veut m'épouser. Allez-vous la confier à n'importe qui ?

M. Falkenberg, bien qu'il se crût déjà hors du monde, pouvait être encore étonné par un tel procédé. Il regarda Gilles avec dégoût.

— Ma fille fera toutes les sottises qu'elle voudra. Ce n'est pas moi qui l'en empêcherai. Je n'ai jamais rien empêché.

Complète impuissance, en effet, de cet homme d'action qui n'avait rien pu sur sa femme, sur sa propre vie intime, sur la destinée de ses fils. A quoi bon avoir brassé des hommes dans les affaires pendant quarante ans ?

Gilles continua posément :

— Ah ! vous pensez que votre fille fera une sottise en m'épousant ?

La figure douloureuse du vieux monsieur se contracta horriblement.

— Ma fille ne m'a jamais aimé.

— Et vous, l'avez-vous aimée ?

La figure douloureuse se figea une seconde, puis se contracta de nouveau.

— Je vous prie de me fiche la paix.

— Enfin, vous avez une grande connaissance des hommes. Je vous demande ce que vous pensez de moi.

— Je ne vous connais pas et je ne veux pas vous connaître.

— Mais, à première vue ?

— Les êtres de votre espèce me déplaisent souverainement.

— Mais quelle est mon espèce ?

— Je n'aime que les hommes qui travaillent.

— Eh bien ! me voilà au Ministère des Affaires étrangères où je réussis assez bien. M. Berthelot me protège, il s'intéresse à certains écrits de moi qui lui ont été communiqués et il est prêt à me faire entrer dans la carrière.

M. Falkenberg hocha la tête, agacé d'avoir à modifier son jugement.

— Myriam ne m'a pas dit que Berthelot...

— Comment aurait-elle pu ?... Mais il ne s'agit pas de ça. Que pensez-vous de moi comme homme ?

— Vous le savez très bien.

— Vous pensez que j'épouse votre fille sans l'aimer.

M. Falkenberg eut un geste de rage. Quelle inconvenance !

— Vous ne croyez pas qu'on puisse aimer votre fille ?

— Laissez-moi, allez-vous en.

Gilles était lancé.

— Si je ne l'aime pas d'amour, j'ai pour elle l'estime la plus profonde. Je voudrais savoir entre les mains de qui elle est tombée, selon vous ?

Gilles admirait à quel point son ton pouvait être insupportable. Comme M. Falkenberg se levait, au paroxysme de la gêne et de la fureur, il dit encore :

— Monsieur, enfin, vous êtes payé pour le savoir, la solitude est une chose atroce. Vous ne voyez donc pas que votre fille est terriblement seule et que moi aussi je suis seul. Et vous aussi. Pourquoi ne pas briser la glace ?

M. Falkenberg, abasourdi, retomba dans son fauteuil. Le point psychologique était atteint. Mais ce fut à ce moment que Gilles s'en alla, découragé.

XIV

M. Falkenberg était dans sa bibliothèque. Son regard se promenait partout autour de lui, mais ne trouvait que des objets morts. Ses livres n'étaient que des objets morts. Des livres d'histoire.

Ce que rapportent la plupart des historiens de la vie des hommes n'est qu'un résidu ; ils parlent de l'action politique, mais l'action politique n'est qu'un résidu. Il y a par exemple le ciel, les couleurs, les odeurs, les femmes, les enfants, les vieillards, Dieu terriblement présent partout : la politique et l'histoire ne tiennent pas compte de tout cela. M. Falkenberg cherchait dans les livres cela seul qu'il avait connu, une action abstraite.

Il avait agi. Pourquoi avait-il agi ? Non pas pour gagner de l'argent, mais pour toucher ce signe de la réussite qu'est l'argent. Il n'aurait jamais cru avoir bien agi s'il n'avait pas touché ce signe mille et mille fois répété, cela lui avait donné

une certitude. Ces signes lui avaient paru indubitables ; ils étaient reconnus par tous. Il ne s'était guère soucié du socialisme. Pourtant, il avait des opinions de gauche, mais radicales tout au plus. Il était libéral ; pour un Juif, être libéral a une signification tout à fait charnelle. Il avait admiré Jaurès comme un grand poète, du genre de Victor Hugo, lu dans sa jeunesse. En dépit de leurs prêtres, il avait de l'indulgence pour les catholiques ; il admettait les généraux en uniformes, mais non pas en civil, réduits à leurs préjugés. Il aimait la France pour les raisons qui la lui faisaient aussi mépriser un peu : pays commode, trop commode. Au début de la guerre, il avait tremblé pour elle, mais n'avait pas douté d'elle, ce qui aurait été douter du rapport établi avec elle par sa famille, établie anciennement en Alsace.

Il regardait ces livres qui avaient été des jouets pour boucher les heures creuses de la vieillesse. La vieillesse d'un homme d'affaires est creuse. Il y a un moment où l'on ne peut plus gagner de l'argent. On a fait et refait ses preuves : c'est toujours la même chose. Et puis, ses fils avaient été tués. Il croyait que ses fils l'auraient continué, en gagnant de l'argent. Pour les bourgeois leurs enfants sont des garde-fous. Les enfants justifient les affaires. Il aurait admis que l'un d'eux fît de la politique, comme un prolongement aristocratique des affaires. Mais une politique raisonnable. Ce jeune cousin, Léon Blum, n'aurait pas dû entrer dans le parti socialiste. Très intelligent, ce Léon, mais imprudent. Il y a une limite à l'action des Juifs : ils doivent savoir où placer leur succès, leur orgueil.

M. Falkenberg avait fait catholiques ses enfants au temps de l'Affaire ; ce qui ne l'avait pas empêché d'être dreyfusard. Tout cela était loin. Ses fils avaient été tués : la France l'avait pris au mot. Il ne lui en voulait pas, mais à la vie. Les Juifs comprennent mieux la vie que les autres, d'une façon plus positive. Par malheur, les autres sont beaucoup plus nombreux que les Juifs, et la vie participe de la folie de cette majorité. La vie est folle, exécrable. Les hommes s'entre-tuent. Cette guerre, cette bagarre insensée. Évidemment l'Allemagne, Guillaume II, les plus insensés. Mais Poincaré, Clemenceau ? Non, tout cela était insensé. Tout cela était loin, mort.

Il regardait les parois de sa bibliothèque aussi froides que les parois de son tombeau. Il était déjà dans son tombeau. Il en avait assez de se retourner dans son tombeau avec la gêne, le tourment de la conscience. Il fallait enfin faire ce qu'il fallait pour fermer les yeux, ne plus penser. M. Falkenberg croyait au néant. Il croyait au néant comme il avait cru à l'argent. Pour lui, l'univers c'était une Bourse, flanquée d'une nursery ; autour, il y avait le néant. Sa fille ? Elle allait se livrer à ce garçon, à ce coureur de dot. Voilà à qui il irait, son argent, l'argent de ses fils. Ce garçon était assez intelligent, mais absurde. Que ferait-il ? Rien. Il refusait dès l'origine de gagner de l'argent, de faire ses preuves. Que ferait-il ? Écrire. Écrire quoi ? Il n'avait aucune confiance en lui-même. Quand on lui posait certaines questions, il restait bouche bée, semblant ne pas comprendre, satisfait de ne pas comprendre. Cette inertie des chrétiens. M. Falkenberg n'avait point remarqué que cette inertie gagnait ses fils.

Voilà ce que deviendrait son argent. Autant le jeter à la Seine. A quoi bon ? Cette dernière et énorme ironie, de son argent aux mains de ce paltoquet, caractérisait bien la vie. Il aurait pu un peu déshériter sa fille. Non, ça ne se fait pas. Et même c'était mieux comme ça. Ce garçon la tromperait. M. Falkenberg n'aimait pas la chair de sa fille qui, pour lui, était la chair de sa femme, cette chair qui n'avait jamais frémi.

M. Falkenberg prit son revolver. Pour lui, ce n'était qu'un revolver, exactement qu'un revolver. C'était comme une clé, qui ouvrait la porte d'un endroit très précis : le néant. Qu'est-ce que le néant ? M. Falkenberg ne se le demanda pas plus ce jour-là que les autres jours. Il y avait des questions que M. Falkenberg ne s'était jamais posées. Il était grand-officier de la Légion d'honneur, sorti second de Polytechnique.

Comme il allait se servir de la clé, quelqu'un entra sans avoir frappé. Il fronça cruellement les sourcils. Était-ce un domestique ? Sa fille ? Non, c'était sa secrétaire.

Sa secrétaire était sa maîtresse. Elle l'aimait. Pour elle, il était tout : le travail, l'argent, l'intelligence, la Légion d'honneur, la sagesse, la bonté, et aussi la folie. Depuis quelque temps, il était la folie, mais une folie qui tirait ses droits

d'une ancienne sagesse ; il voulait se tuer. Elle le savait, elle ne le voulait pas. Elle ne voulait pas mourir elle-même, sa vie était liée à sa vie. Et puis, elle trouvait que la vie de M. Falkenberg était un chef-d'œuvre. On lui avait enseigné le respect des chefs-d'œuvre.

Elle vit le revolver. Elle se précipita.

— Non, non. Je sais que vous ne m'aimez pas. Mais moi, je vous aime tant. Je sais bien, cela ne peut pas vous suffire. Je ne peux pas remplacer vos fils. Attendez que votre fille soit mariée. Je sais bien que ce que je vous dis est bête, ce mariage vous déplaît. Vos fils ne voudraient pas que vous fassiez cela.

— Tais-toi. Je vais les retrouver. Laisse-moi. Va-t-en.

Les retrouver où ? Dans le néant ?

— Comme vous êtes méchant ! Non, vous êtes bon. Vous avez tant souffert. Cela ne vous fait rien que je vous aime ? Vous êtes mon amant, vous m'avez fait connaître l'amour. Je veux encore que vous m'aimiez.

La secrétaire venait de trouver le mot le plus sincère, qui aurait pu être le mot le plus efficace. Elle adorait que M. Falkenberg lui fît l'amour. Elle était encore plus fière de la virilité du vieillard que de son intelligence. A ce point qu'elle oubliait alors totalement son argent, sa réputation, son macaron.

Mais ce mot, au contraire, arracha à M. Falkenberg un hurlement. Il voulait le néant, il croyait au néant.

Le lendemain, quand Myriam entra dans la bibliothèque, elle trouva son père assis dans la mort et elle eut très peur. Elle eut peur pour lui, elle le trouva terriblement seul et abandonné. Il l'était avant, il l'était définitivement. Trop tard. La mort enseigne l'irrémédiable aux jeunes gens qui en savent moins sur la vie que les enfants. Mais cet enseignement-là ne se fait guère sentir sur le moment. Les jeunes gens ont d'autres chiens à fouetter que de comprendre la vie, il faut d'abord qu'ils la fassent.

Pourquoi cette pitié intense qui s'empare des vivants devant les morts ? Il n'ont point pitié que d'eux-mêmes ; il y a chez les plus égoïstes, chez les plus passionnément égoïstes, une seconde où la lumière venue d'ailleurs pâlit le lumignon personnel. Myriam entrevit la terrible fatalité de solitude que son père

lui transmettait ; mais elle ne songea pas qu'il la lui transmettait de l'éducation que lui-même avait reçue et qu'il lui avait fait donner.

Le mort lui avait aussi transmis son courage obstiné : elle songea à s'accrocher plus fort à Gilles. Elle était seule au monde, si ce n'était Gilles. Et, bien plus qu'auparavant, elle se mit à l'aimer avec l'angoisse, la terreur de le perdre. Elle songea aussi avec une joie sauvage qu'elle était maîtresse de ses mouvements, d'une belle fortune, et que tout cela, sa liberté et sa fortune (ce qui ne faisait qu'un) était pour lui, avec son intelligence, son cœur, son corps. Elle était un bloc offert à son marteau.

La première pensée de Gilles, quand le coup de téléphone fort calme de Myriam l'atteignit, fut de se demander s'il avait un bon alibi ; il sentait peser sur lui la maxime *Hic fecit cui prodest.* Il avait été de garde dans son bureau au quai d'Orsay. Il se réjouit presque autant de cette chance que de la plus énorme chance qui lui échoyait. Il était maintenant si sûr de la fortune et il détenait de si grands moyens qu'il lui fallut en abuser sur-le-champ et, avant de se rendre chez Myriam, il passa chez l'Autrichienne.

En quittant celle-ci, qu'il laissa enchantée et anéantie par un suave cyclone, il remarqua que sa vie de parvenu commençait à se réduire à des habitudes, les bars, les filles, un luxe vestimentaire qui en se raffinant se limitait ; il lui sembla qu'il ne faisait plus que rendre des politesses à une idée. S'il avait du tempérament, les satisfactions très simples qu'il en tirait ne demandaient pas une fortune comme celle que lui offrait maintenant Myriam. Dans l'ascenseur, il reconnut qu'il ne jouissait même plus de son cynisme, cela se réduisait à un point mathématique dans l'espace. Il lui revint à l'esprit le mot d'un professeur entendu autrefois à une heure d'ennui : « La géométrie, contrairement à ce que croient les ignorants, messieurs, donne les plus profondes voluptés, les plus profondes. » Voire.

Il entra et il trouva ce qu'il attendait, le visage sec de Myriam. Elle aussi était cynique, elle jouissait profondément de la mort de son père. Il la regarda longuement avec admiration, ce qui était une façon de s'admirer lui-même. Mais

ensuite ses sentiments changèrent, il ne pensa plus qu'à M. Falkenberg. Cet homme l'avait toujours intéressé ; il avait fait une découverte à propos de lui qu'il ne devait pas oublier et qui, par la suite, le défendit toujours contre la suffisance des gens d'esprit — d'ailleurs l'expérience de la guerre l'y prédisposait déjà — c'est qu'on peut être fort par le caractère sans l'être par l'esprit. Il aurait pu l'empêcher de mourir. Le moindre mouvement d'amour peut avoir des effets incalculables ; les humains sont si malléables. Il l'aurait empêché de mourir. Il aurait pu apprendre beaucoup de M. Falkenberg et lui apprendre beaucoup. Grâce à lui, cette âme se serait épanouie tardivement. Il aurait oublié ses fils, il aurait trouvé un fils.

Il se secoua. Dans son for intérieur il était en train de jouer la comédie que d'autres étalent dans les enterrements avec des gants noirs, en disant : « Je l'ai beaucoup connu. C'était un homme qui... » Comédie somme toute sincère, car les vivants, en regrettant les morts, en regrettant de n'avoir pas aidé les ex-vivants à vivre, regrettent ainsi de n'avoir pas vécu eux-mêmes davantage, d'une façon plus intense, en se donnant plus. Ah ! il faut donner de la profondeur à chaque minute, à chaque seconde ; sans quoi, tout est raté pour l'éternité.

— Voulez-vous le voir ? demanda Myriam avec effort.

Elle était persuadée que Gilles éviterait cette impudence, car elle était assez consciente de leur double état d'âme, bien que la violence renouvelée de sa passion pour Gilles lui évitât de s'y attarder.

Il répondit, en effet :

— Non. Je sais comment les hommes sont quand ils sont morts. Ils prennent un aspect qui ne peut être que trompeur pour nous : la mort est un masque. Je sais que la mort est un masque. J'ai trop vu au front la facilité avec laquelle les hommes prennent ce masque. Je me rappelle un de mes hommes, surtout : mort, il avait l'air si calme, si sage, si profond — lui qui était l'instant d'avant si uniquement et complaisamment occupé par une histoire de gamelle volée.

Brusquement, il la regarda avec une vive curiosité :

— Vous croyez au néant après la mort. Oui, naturellement ?

Myriam était toujours extrêmement intéressée par les mouvements de pensée de Gilles, elle le fut comme d'habitude ; pas plus, car une telle question ne rencontre, dans l'âme de nos contemporains, aucun écho.

Elle fit la réponse la plus plate, la pire réponse, une réponse qui ménageait la chèvre et le chou.

— Je crois qu'il doit y avoir quelque chose, pas ce qu'on dit.

Gilles la regarda avec un effroi soudain, il entrevit que son intelligence, pour laquelle il avait plus de considération réelle qu'il ne lui permettait de croire, était terriblement limitée. Comme elle était loin de lui ! A quel monde sinistre de science appliquée appartenait-elle ? Comme elle ressemblait au mort, au polytechnicien. Il songea à Carentan, à ses dieux qui avaient en vain aimé les hommes, livré leurs corps pour leur salut : Dyonisos, Attys, Osiris, Jésus.

— Et vous ? demanda-t-elle, surprise de l'ironie dans laquelle il transmuait discrètement son mépris passionné.

— Moi ?

Comme il allait trancher : « Je crois » et puis ensuite, hélas ! esquiver l'incroyable, extravagante et si hardiment précise réponse chrétienne pour obliquer vers un panthéisme d'autant plus douteux que facile, on frappa à la porte.

C'était le médecin des morts. Gilles eut un vif mouvement de curiosité. Comment allait réagir le médecin ? N'allait-il pas le soupçonner, soupçonner Myriam ? N'allait-il pas lire sur leurs figures un acquiescement par trop brutal à cette mort ? Du moins, il entreverrait qu'ils y avaient collaboré par leur féroce indifférence. Gilles lui offrit un visage presque provocant ; il souhaita un incident, une complication, l'amorce d'un scandale. Mais il savait aussi que tout cela ne pouvait pas aller très loin. Le médecin des morts était un homme mort. Aucun des sentiments qui auraient pu le rendre un peu dangereux ne semblait l'habiter : l'envie, la rancune, la méfiance, la haine. Il semblait absolument ignorer l'existence d'un monde tragique.

Gilles prit les devants.

— Voilà... Mademoiselle est la fille unique du défunt... Et moi...

Il s'arrêta une seconde et sentit que Myriam le regardait avec inquiétude.

— Et moi, je suis son fiancé.

Il rougit et regarda Myriam. Tous deux étaient consternés par l'entrée intempestive de ce mot charmant.

— Bien... Mademoiselle..., Monsieur..., murmura le médecin.

— Voilà, il s'agit d'un suicide.

— Ah !

— M. Falkenberg ne s'était jamais remis de la mort de ses deux fils à la guerre.

Le médecin regarda Gilles avec un rien de surprise : ce motif lui donnait l'idée du luxe, en ce temps de tuerie. Gilles sentit un flot d'explications monter à ses lèvres. C'était dangereux, il aurait sûrement des mots regrettables. Il coupa :

— Venez... Du reste le médecin de la famille va être là dans un instant, le docteur Duruel.

C'était un nom célèbre qui écrasait les velléités de méfiance du petit médecin sous la notoriété de son confrère. Ils entrèrent. M. Falkenberg était encore dans son fauteuil, revolver au poing. Myriam avait décidé de ne point le déranger. Le médecin s'étonna enfin devant un spectacle aussi rare : peu de commandeurs de la Légion d'honneur se suicident. M. Falkenberg était déjà fort avancé dans les métamorphoses de la mort. Des verts, des gris fouillaient le blanc. A son gilet, il n'y avait pas de sang.

Le médecin commença à s'étonner, à se désorienter devant l'absence d'une famille.

— La famille ? Vous êtes seule, mademoiselle ?

Les visages impassibles de Myriam et de Gilles le désorientaient aussi.

— Ah ! La famille. M. Falkenberg a un frère qui est mobilisé et dont la famille est à Biarritz. Pour les autres... Mais le docteur Duruel va arriver.

— J'aimerais mieux faire les constatations avec lui.

Ils restèrent un moment, tous trois immobiles. Les morts ne disent absolument rien, si ce n'est, semble-t-il, leur parfaite indifférence pour les vivants.

Le médecin commença à poser des questions, pour la forme,

sur l'heure et les circonstances du suicide. Ce fut Myriam qui répondit. Gilles sortit de la pièce.

Quand le docteur Duruel arriva, tout se passa avec une grande facilité.

XV

Quelques jours après l'enterrement de M. Falkenberg, Ruth Rosenblatt téléphona à Myriam que l'ami qu'elle lui avait tant vanté était en permission à Paris ; il fallait aussitôt le faire voir à Gilles. Myriam l'invita donc à dîner.

Gilles apprit que ce Clérences était le fils naturel de l'homme politique du même nom, député de nuance indécise, vaguement centre gauche, mais affairiste déterminé, et d'une dame fort connue à Paris, assurait Ruth, madame Florimond, qui avait eu un tas d'aventures et recevait un tas de gens dans son salon.

Clérences plut à Gilles : il était joli garçon et élégant dans son uniforme d'officier-interprète à l'armée anglaise. La croix de guerre prouvait que le passage qu'il avait fait dans l'infanterie avait été sérieux. Il était en même temps intelligent et semblait au fait de beaucoup de choses. Clérences, qui pouvait faire les mêmes constatations à propos de Gilles, parut aussi satisfait. Les deux hommes s'entendirent aussitôt dans une tonalité de demi-cynisme qui rappelait un peu à Gilles son commerce avec Bénédict, mais à un autre niveau. Clérences, en entrant, avait inspecté d'un coup d'œil rapide, discret et définitif l'aspect des lieux et de Myriam et il avait donné d'un autre coup d'œil à Gilles une souriante approbation. Il avait un corps bien développé par le sport et un visage trop fin, aux lignes un peu fuyantes. L'impression douteuse qu'aurait pu laisser ce visage était corrigé sans cesse par la fermeté voulue du geste et du ton. Pendant tout le dîner, il parla de l'ambition comme d'une chose qui allait de soi et qui mettait lui, et sans doute Gilles, au-dessus de la plupart des contingences humaines. Après la guerre, il comptait faire de la politique.

— Vous aussi, je suppose? demanda-t-il à Gilles.

— Peut-être, répondit Gilles d'un air entendu qui laissa

Myriam bouche bée, puis la fit sourire avec une indulgence amusée.

Elle commençait à voir que Gilles avec les autres n'était pas du tout le même que seul avec elle. Il était donc capable d'entraînement, lui qui avec elle semblait si buté sur ses méfiances.

Clérences surprit le sourire de Myriam et se retournant vers Gilles, il ajouta :

— Évidemment, d'autres choses sont tentantes dans la vie plus que la puissance. Il y a les voyages, la musique. Peut-être passerai-je quelques années en Asie, avant de me lancer dans la politique.

Gilles goûtait beaucoup l'assurance chez les autres ; il en souriait à peine. Il admirait chez ce Clérences qu'il fût riche — du moins semblait-il l'être — et qu'il fût actif en même temps. Il se félicitait d'épouser Myriam qui le mettait sur un pied à peu près pareil, au départ dans la vie.

Clérences, qui avait ébloui tout le monde, parlant de ses splendeurs de jeune homme fortuné avant la guerre, des façons aristocratiques de l'armée anglaise, des relations politiques de son père et de sa mère, proposa après le dîner d'emmener ses nouveaux amis chez celle-ci.

— Ma mère est une drôle de personne qui collectionne les célébrités. Elle aime aussi beaucoup les gens jeunes qui sont bien de leur personne : elle sera ravie de vous avoir tous les deux.

— Mais je suis en grand deuil, dit Myriam.

— Bah ! nous sommes au-dessus de ces choses, répliqua Clérences. Et d'ailleurs, c'est la guerre. Et puis, ma mère reçoit tous les jours et sans aucune cérémonie.

Ils arrivèrent dans une impasse d'Auteuil et entrèrent dans un petit hôtel fort étroit. Il y avait plusieurs voitures à la porte et le vestibule était encombré de chapeaux d'hommes.

— Il y a toujours plus d'hommes que de femmes, c'est l'ennui, lança Clérences à Gilles, en savourant la soudaine timidité de celui-ci.

On entra dans un salon où il y avait plusieurs vieux messieurs fort décorés, un général et deux ou trois dames assez

peu élégantes, mais pleines d'autorité et qui dévisagèrent Myriam d'un air dédaigneux.

Madame Florimond était une petite boulotte de quarante ans. Dans son visage couperosé et fripé, surmonté d'une batailleuse chevelure rousse, il y avait des yeux d'un cynisme et d'une curiosité si ostensibles, qu'ils en paraissaient naïfs. Elle avait une étrange robe démodée et provocante d'intellectuelle de province où une paire de seins très blancs et fort bien conservés étaient mis en évidence. Elle sembla les offrir aussitôt à Gilles qui en parut tout surpris, ce qui fit sourire Clérences.

Au milieu d'autres sourires goguenards, madame Florimond prit à part Gilles. Elle lui posa les questions les plus indiscrètes sur lui, sur sa fiancée, sur ses projets d'avenir. Gilles répondit avec une liberté qui contrastait avec ses rougeurs ; il étonna presque son interlocutrice. Elle le dévorait des yeux et jetait de temps à autre des regards sur Myriam qui restait isolée et fort en peine, essayant de bavarder avec Ruth pour se donner une contenance.

Mais un homme important fit son entrée et madame Florimond planta là Gilles qui s'aperçut alors de la présence de Berthelot dans un coin. Il alla vers lui. La façon dont son chef l'accueillit dégela aussitôt plusieurs visages jusque-là hermétiquement clos devant Gilles.

Dès le lendemain, vers midi, madame Florimond téléphona à Myriam et la pria de venir la voir le même jour, un peu avant l'heure où l'on arrivait chez elle. Myriam, étonnée et flattée, accourut. Elle ne savait pas que l'intérêt que lui portait la dame était le contre-coup d'un incident qui s'était produit le matin, dans la chambre d'hôtel où Gilles vivait encore.

Alors qu'il sortait de son bain, il n'avait pas été peu étonné de voir madame Florimond entrer tranquillement chez lui. Il était à peu près nu et avait esquissé un mouvement de retraite, mais la dame avait éclaté de rire et s'était écrié :

— Au contraire, en s'asseyant délibérément sur son lit.

— C'est que je suis très en retard pour le Ministère.

— Bah !

Au grand jour, il la regardait avec un certain effroi, car la

couperose du visage était plus évidente et pour le matin elle portait une robe du même style que celle de la veille au soir, encore plus décolletée et lâche.

— Vous n'êtes pas matinal, Gilles, fit-elle en lui jetant ce regard insistant qui l'avait déjà gêné, car il portait une lubricité aussi bien morale que physique.

Il était fort choqué qu'elle l'appelât par son prénom.

— Moi, je me suis déjà promenée une heure dans le Bois. Je ne dors jamais, j'ai tout le temps pensé à vous.

— Je vous demande pardon, mais il faut que je m'habille.

— Eh bien ! oui, mais pour s'habiller il faut d'abord se déshabiller. Vous pouvez très bien retirer cette robe de chambre devant moi.

Gilles n'en fit rien. Il alluma une cigarette, après lui en avoir offert.

— Non, je ne fume jamais, cela retire du goût aux meilleures choses. Etes-vous sensuel ?

— Pas trop.

— Je n'en crois rien. Vous ne savez pas encore. La guerre a retardé les hommes, mais elle les a faits plus hommes, aussi. La guerre, le sport, j'adore notre époque.

Gilles hocha la tête.

— Savez-vous, Gilles, reprit-elle d'un air extrêmement intime, que je vais beaucoup m'occuper de vous. Berthelot est de mon avis : vous êtes appelé aux plus grands succès, dans divers domaines.

— Ah !

— Mais oui, vous entrez dans la vie dans des conditions merveilleuses. Le romanesque de votre origine. Je suis persuadée que vous êtes de très bonne naissance. Comme mon fils Clérences. Il n'y a qu'à voir vos attaches, donnez-moi vos poignets. Vous savez que j'ai un autre fils au front, Cyrille Galant, drôle de garçon très différent de Clérences, qui vous intéressera aussi beaucoup.

Gilles ne lui avait rien dit de sa naissance. Sans doute des bruits couraient ; on s'occupait donc de lui. Ahurissant.

— Vous avez fait une belle guerre. Et tout de suite vous mettez la main sur cette petite qui est un trésor, à tous les points de vue. Enfin, Berthelot vous fera faire une carrière

inouïe, il a tout de suite goûté votre esprit. Il m'a dit : « Ce garçon saura se faire un style de vie. »

Gilles était navré. D'un seul coup, son humeur naturelle devenait aux yeux des autres une attitude qui, dorénavant, s'imposerait à lui du dehors. L'impossibilité de n'y être pas fidèle lui ferait une vie fastidieuse.

Madame Florimond fut obligée de voir son mécontentement.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Je crois que vous vous faites beaucoup d'illusions sur moi.

Il dit cela d'un ton sec. Elle fut déconcertée, elle s'attendait à des transports de gratitude. Elle reprit d'une voix un peu dolente, mais d'autant plus convenable pour ce qu'elle en venait à dire :

— Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous êtes. Jamais un homme n'a autant de chances réunies. Vous ne savez donc pas comme vous plaisez aux femmes?

Elle était tout d'un coup plus rouge, sa voix se brisait et tout ce qu'il y avait en elle de trop mordant semblait l'abandonner. Elle avait repris avec du reproche et presque de l'angoisse dans la voix :

— Écoutez, Gilles, je ne suis pas aussi aveuglée que j'en ai l'air. Je vois tout d'un coup que quelque chose vous déplaît dans ce que je vous dis. Quel drôle de garçon vous faites. Vous vous butez depuis un moment. Ne regardez pas ma figure, elle est vieille et, du reste, elle n'a jamais été jolie. Mais si j'ai été aimée, c'est pour autre chose.

Il tourna le dos et s'en alla dans la salle de bains, en disant :

— J'admire la franchise de vos paroles, mais...

Il avait mis le loquet à la porte.

Sans doute madame Florimond était devenue son ennemie, car, à six heures du soir, dans son petit salon, elle disait à Myriam :

— Ma chère, ce garçon ne vous aime pas. Il ne sait pas vous apprécier. Sous ses airs fins, c'est une brute, un débauché, incapable de sentir ce qui est délicat, aussi bien au physique qu'au moral.

Le fait que Gilles n'aimait pas Myriam était devant elle depuis quelque temps, mais elle avait attendu de

l'accepter franchement ; elle l'acceptait depuis la veille au soir. A regarder Gilles vivre, remuer, respirer au milieu de plusieurs personnes, elle n'avait pu résister davantage à la certitude. Cela ne changeait rien à ses dispositions. Elle voulait encore épouser Gilles, et plus que jamais ; elle ne voulait plus que cela. Elle voulait l'épouser pour qu'il reste auprès d'elle, pour qu'elle puisse jouir encore de sa présence et pour agir sur lui, avec son argent, sa vigilance. Son désir physique pour Gilles, qu'elle s'avouait maintenant parce qu'elle avait été brusquement tourmentée de jalousie dans le salon de madame Florimond, mettait en elle une profonde défaillance, un attendrissement qu'elle avait somme toute jusqu'ici ignorés. Certes, elle prétendait encore n'avoir point pitié d'elle-même, par habitude d'orgueil et de dureté, mais seulement de Gilles ; elle avait appris à le connaître. D'abord, elle n'avait vu en lui que la force ; c'était l'homme. Il était ombrageux, difficile, ne pardonnant pas plus à lui-même qu'aux autres son insatisfaction. Mais ensuite elle avait vu qu'il se blessait autant qu'il blessait. Et il était terriblement seul. Était-ce parce qu'il était orphelin ? Il aurait été, en tout cas, irrémédiablement seul. Cette solitude, elle ne pouvait en connaître toutes les causes, en pénétrer l'intime nécessité ; il lui paraissait d'autant plus pitoyable. Elle frissonnait atrocement quand elle le savait à la rue, perdu. Elle avait deviné maintenant qu'elle était la vie du jeune homme. Quelle chaleur les autres femmes pouvaient-elles lui donner ? Une minute, il s'extasiait sur leur beauté ; mais la minute d'après ? En tout cas, il avait ces minutes ; elle ne voulait pas l'en priver. Gilles aimait la beauté ; il était prisonnier de la beauté. Il aurait bien voulu l'aimer. Mais elle n'était pas assez belle. En tout cas, il ne pouvait à cause d'elle oublier un seul instant tant de beautés qui l'appelaient de toutes parts, il ne le pouvait en dépit de sa gentillesse, de sa tendresse, en dépit de l'élan qui l'avait jeté vers elle. Car il y avait eu cet élan, elle ne l'oublierait jamais.

Cet élan pouvait-il revenir ? Qui sait ? L'espoir restait intact et remplissait encore tout son cœur.

— Non, il ne m'aime pas, mais je l'aime, répondit-elle donc à madame Florimond.

— Ainsi vous le savez, et pourtant...

— Il a besoin de moi.

— Mais vous avez besoin de vivre.

— Je vis beaucoup plus depuis que je le connais.

— C'est entendu. Mais ça c'est le passé ou le présent... De là à engager votre avenir.

— On divorce facilement.

— Oui, mais... Pourquoi vous attacher à lui davantage? Vous vous diminuerez.

— Je fais ce que je veux.

Madame Florimond en voulait à Gilles, elle avait été humiliée par lui, humiliée dans sa chair. Dans son imagination, la chair fraîche de Myriam, humiliée aussi, se confondait avec la sienne. A travers Myriam elle voulait une revanche.

— Vous êtes très jolie, vous ne méritez que des hommages. Vous pouvez être adorée.

Elle rêvait qu'elle était Myriam ; elle avait eu une jeunesse pauvre, difficile ; elle se représentait tout ce qu'elle aurait pu faire alors, si elle avait eu l'argent de Myriam. Elle voulait communiquer tout son rêve bouillonnant à celle-ci.

Comme elle voyait ses efforts infructueux, elle s'exaspéra.

— Enfin, c'est une honte, vous avez un corps ravissant.

Madame Florimond jetait sur Myriam des regards indiscrets. Elle devinait des seins délicats et elle les voyait refusés comme les siens. Ce qui la jetait dans un trouble qui étonnait Myriam.

— Vous allez accepter que ce corps-là soit méprisé, négligé?

— Comment?

Myriam ne comprenait pas ; elle attendait des miracles de l'intimité conjugale ; la défaillance délicieuse et amère qu'elle s'avouait maintenant et qui ne la quittait plus lui rendait impossible de ne pas présager une défaillance pareille chez Gilles quand elle serait dans ses bras. Elle regarda madame Florimond avec des yeux incompréhensifs. Madame Florimond sentit son impuissance, pour le moment.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

(A suivre)

LA QUESTION CROATE

A PEINE a-t-on traversé la Save, aux abords de Zagreb, pour parcourir la campagne croate où, le long de la route, les pâtres vous tendent, au bout d'un bâton, des sachets pleins de fraises des bois, qu'une assez grande maison attire votre attention. L'attirerait-elle, car son aspect est fort banal, si l'on ne vous la faisait pas remarquer? C'est l'ancien bâtiment des douanes de la *province illyrienne* que Napoléon, ressuscitant une dénomination géographique qui remonte à l'antiquité, constitua en 1809, après la paix de Schœnbrunn.

Le royaume qu'il projetait de fonder et qui allait bientôt comprendre la Carniole, la Carinthie, l'Istrie, la majeure partie de la Croatie, la Dalmatie et Raguse, plus un des territoires des confins militaires, ne survécut pas à la chute de l'empire. Mais, au cours de leur rapide passage, les Français avaient apporté ici le Code civil, les idées nouvelles, la liberté. Il devait en rester plus que des traces dans les esprits quand l'Autriche récupéra les terres qui lui avaient été enlevées. Si le mot d'Illyrie, mais dépourvu de son sens précédent, ne se maintint que quelque temps dans le langage politique de la monarchie, avant d'en disparaître tout à fait en 1849, dans l'intervalle il avait donné son nom à un mouvement extrêmement intéressant et puissant, l'illyrisme, dont l'apôtre fut Ludevit Gaj, publiciste et poète croate, l'auteur du chant : *Non, la Croatie n'est pas morte*, publié en 1833, et le chef de la nation dans ses luttes contre les Hongrois.

Dans sa préface à l'*Anthologie des Conteurs croates modernes* M. Jean Dayre, directeur de l'Institut français de Zagreb, a fort bien défini l'illyrisme : « Alors l'érudition faite passion par le patriotisme, écrit-il, va reconstituer, recréer avec la langue la conscience nationale, donner à tous, de l'une comme de l'autre, le sentiment profond, fervent et en faire le patrimoine commun de tous les Croates. Le livre, la presse et le théâtre seront les instruments. Tout exigeait des soins : élection d'un dialecte appelé à se hausser à la gloire de langue commune, adoption d'une orthographe qui exprimât, sans le trahir, un trésor de mots qu'il fallait purifier de trop d'apports étrangers et enrichir encore, soit en puisant dans le passé, soit en créant, pour exprimer les besoins nouveaux. Besognes en apparence modestement philologiques, mais qui sont le support de bien des renouvellements littéraires, pléiade ou félibrige, et pour lesquels des jeunes gens surent concevoir de l'enthousiasme... Mais les préoccupations patriotiques ne se séparent point des soucis littéraires : la lutte est trop pressante chaque jour pour que l'écrivain puisse rêver une littérature qui n'agît point, qui ne servît pas l'idée nationale. Au reste les inspirations reçues de l'Allemagne ne pouvaient que pousser plus fort dans cette voie. La poésie — qui domine de loin la prose comme importance et comme valeur — est toute romantique et patriotique : elle enseigne et exalte, elle glorifie les vertus nationales, elle célèbre le passé glorieux, fait entrevoir un avenir qui en soit digne et qu'elle a l'ambition de préparer. »

L'idéal d'un Ludevit Gaj et de ses disciples était de grouper d'abord sur un plan, que nous appellerions aujourd'hui culturel, les diverses branches des Slaves du Sud, puis de réunir les Croates, Serbes et Slovènes en une seule nation. Mais le mouvement ne visait pas qu'à ce but lointain ; il répondait aussi à une nécessité urgente.

Au lendemain de la disparition de la *province illyrienne*, les Croates eurent, en effet, à lutter avec une énergie qui atteindra son point culminant vers 1830, contre l'abusive prétention des Hongrois de vouloir les forcer à parler leur langue.

Depuis longtemps, sans doute, les destinées des deux peuples étaient liées. Les Croates pourtant n'avaient point cessé de

revendiquer le droit — lequel leur était reconnu — de se gouverner eux-mêmes sous la conduite de leur ban. A la fin du XVIe siècle, quand Thomas Erdödy renonça à cette dignité, ils avaient demandé au roi, en ces termes sans ambages, que son successeur « fût un des fils du pays, car il pouvait être sûr qu'ils n'obéiraient jamais à un chef étranger et que jamais ils ne le suivraient en guerre, dussent-ils périr tous avec leur patrie ; ils ne reculeront devant rien plutôt que de permettre aucune atteinte à leur libertés. »

Des atteintes y furent cependant portées plus tard par Marie-Thérèse et surtout par Joseph II, qui accentua encore les tendances germanisantes et centralisatrices de sa mère. Le Parlement croate, après s'être opposé à ces mesures, commit, en 1790, la grave faute de paraître, en somme, les approuver en acceptant que la Croatie-Slavonie fût placée sous l'autorité du Gouvernement hongrois. L'ancien allié, avec qui les Croates avaient lutté contre l'absolutisme autrichien, devait, au début du XIXe siècle, se montrer plus despotique que leur commun adversaire en exigeant qu'à la langue latine, d'un usage courant dans la vie publique, fût susbtituée la langue magyare. La bataille fut ardente autour de cette question et l'illyrisme y consacra ses forces neuves. Les relations, jusqu'alors cordiales entre les deux voisins, se modifièrent radicalement sur-le-champ.

En 1848, les Croates refusèrent de soutenir l'insurrection hongroise et le ban Jelacich, dont Ludevit Gaj avait arraché à l'empereur la nomination, combattit les Magyars aux côtés des Autrichiens et les aida à étouffer la révolte. Le service fut mal récompensé, puisque les Croates se virent ensuite soumis au même régime de germanisation et de centralisation que leur ennemi de la veille. La tradition inaugurée par Marie-Thérèse, et reprise par ses successeurs, n'allait plus tarder néanmoins à se révéler incompatible avec les grands changements qui s'étaient opérés en Europe depuis la Révolution française. Vingt ans plus tard, elle fit place à un système plus libéral.

La transformation, en 1867, de l'empire en un État dualiste et qui ouvrit cette ère nouvelle, ne permit pas à la Croatie, demeurée dans le cadre de la Hongrie, d'en tirer autant

d'avantages que les autres peuples slaves rattachés à l'Autriche. Le compromis de 1868, revisé en 1873, assura à la Croatie-Slavonie l'usage de sa langue, mais ne lui accorda, au lieu de son autonomie séculaire, qu'une autonomie restreinte dont les patriotes, à qui fut refusée encore la réannexion de la Dalmatie à leur territoire, ne se déclarèrent jamais satisfaits. La situation subsista intacte jusqu'à l'écroulement de la Double Monarchie, en 1918.

Le fossé que creusa entre les deux nations le Gouvernement de Budapest en donnant libre cours à ses instincts dominateurs, avant la révolution de 1848, ne put être comblé depuis. C'est en vain que les Magyars obtinrent de l'empereur Ferdinand l'interdiction d'employer le mot *illyrien*. Ils tuèrent le terme, mais non l'idée qu'il contenait.

L'illyrisme, quand il disparaît, a déjà accompli une belle tâche. Successivement ont été créés, à Zagreb, le *Journal Croate* en 1835, un théâtre national, la fameuse *Matica Illirsa* (société de littérature populaire) en 1842, le musée national croate en 1846, puis diverses sociétés qui ne firent que se multiplier. A partir de 1848, le serbo-croate remplace le latin comme langue d'enseignement.

Le mouvement a marqué les esprits et, ainsi qu'on l'a justement dit, « a posé les fondations définitives de tout l'édifice national ». Alors qu'on le croit mort à Budapest, il est ici largement dépassé. En 1860, l'évêque J. J. Strossmayer conçoit le projet d'une académie des sciences et des beaux-arts destinée non seulement à développer les efforts culturels des Slaves du Sud, mais à préparer aussi leur unification politique. Les sommes importantes mises généreusement par le prélat à la disposition de la future institution s'accroissent du produit considérable d'une collecte faite dans tout le pays. L'académie s'ouvre quelques années plus tard. Elle portera le nom d'« Académie yougoslave des Sciences et des Beaux-Arts ». Le yougoslavisme a succédé à l'illyrisme. Le fond demeure le même.

Zagreb, devenue après l'accord de 1868 la métropole politique, administrative, économique et culturelle de la Croatie-Slavonie et sa vraie capitale, a le droit de se prétendre le plus vieux centre de civilisation de la Yougo-

slavie. C'est ici enfin qu'est né le rêve que la victoire des Alliés, à laquelle les Serbes collaborèrent glorieusement, permit de réaliser. Belgrade l'a-t-il toujours compris? Les Croates vous répondraient catégoriquement non. L'État englobant tous les Slaves méridionaux qu'ils avaient prévu, n'est pas celui où ils vivent depuis vingt ans.

Ce peuple envisageait un tout autre avenir quand, le 29 octobre 1918, il déclarait rompus les derniers liens qui l'unissaient aux Hongrois et proclamait, au milieu du plus fol enthousiasme, l'État libre des Croates, Serbes et Slovènes.

Peut-être a-t-on déjà pressenti que, pour parler du problème croate, tel qu'il se pose à l'intérieur de la Yougoslavie actuelle, il ne suffit pas de se limiter à rappeler, comme on le fait généralement, que les Serbes sont orthodoxes, emploient l'alphabet cyrillique et sont tournés vers l'Orient, tandis que les Croates sont des catholiques romains, usent de l'alphabet latin et regardent vers l'Occident. Il est certain que ces différences, surtout en ce qui concerne la religion, ont leur importance et ne sauraient être passées sous silence. Mais n'abuse-t-on pas trop de ces termes d'Occident et d'Orient, que la plupart de ceux qui s'en servent seraient souvent embarrassés de définir clairement?

D'abord, l'Orient a cessé d'être ici un pôle d'attraction. Avant la guerre, la Russie était considérée comme la grande protectrice par les peuples slaves de la péninsule, qu'il ne gênait jamais au reste de trahir sa cause quand l'intérêt les y poussait. Depuis la chute des tsars, le panslavisme est mort. La longue domination turque a certes exercé une influence encore visible sur les mœurs, les habitudes et l'esprit des habitants de ces pays. Prétendre qu'ils s'en targuent serait une extravagance. Ils en rougissent au contraire et, devant l'étranger, ils s'en excusent. D'ailleurs qui, dans l'Europe entière, ne se veut pas occidental et ne s'y applique tant bien que mal? Tout le monde n'a plus les yeux fixés que vers un seul côté de l'horizon. Le voyageur passe ainsi continuellement — et le phénomène se vérifie bien avant d'atteindre les Balkans — d'Occidents plus ou moins orientalisés à des Orients plus ou moins occidentalisés. Ce qui distingue le mieux entre eux les peuples du continent, c'est leur degré de culture ou plutôt

ce qu'on pourrait appeler leur âge de civilisation. Cela est d'un ordre plus général et n'a parfois rien à voir avec ces notions déjà un peu périmées d'Occident et d'Orient, comme on le constate par exemple pour l'antagonisme qui, dans le cadre d'un même État, séparait hier Tchèques et Slovaques de même race slave, ou sépare aujourd'hui Autrichiens et Allemands de même race germanique.

La querelle croate-serbe relève à l'origine d'une cause identique. Les Croates, dès 1918, possédaient assez de maturité d'esprit et de sens politique pour comprendre que l'État commun, dans lequel ils voulaient jouir d'une large autonomie, ne serait viable que s'il adoptait la forme fédérative. Les Serbes, moins évolués et plus méfiants — et non sans raison, car l'agitation croate avait dégénéré presque en guerre civile avant même la conclusion de la paix — ne se prouvèrent capables de concevoir ledit État que sous la forme unitaire, la seule apte, d'après eux, à fondre en un seul bloc les populations disparates de la Vieille Serbie et des territoires enlevés à la Double Monarchie, et à rendre ainsi plus puissant le nouveau royaume. La solution sans audace que, conformément à ses vœux, Belgrade donna au problème, ne se révéla point la bonne à la lumière des événements, puisque ces prévisions quelque peu simplistes ne se réalisèrent pas.

La promulgation de la Constitution de Vidovdan exaspéra au plus haut point les Croates, qui voyaient leurs libertés se restreindre au lieu de s'étendre, et leur belle capitale de Zagreb ravalée au rang d'une ville de province. Il est dangereux de provoquer l'hostilité d'un peuple qui, sous un précédent régime d'oppression, a déjà acquis l'expérience et, l'on pourrait presque dire, le goût de l'opposition. Les Serbes furent instantanément haïs autant que l'avaient été les Hongrois. L'affaire croate allait désormais peser lourdement sur toute la politique de Belgrade et avoir dans le domaine international de sérieuses répercussions.

◆ ◆

Les Croates sont quatre millions environ. A les entendre, bien que la Yougoslavie compte quatorze millions d'habitants, ils seraient égaux en nombre aux véritables Serbes.

L'assertion semble exagérée et n'est guère vérifiable, le plus difficile, dans les pays de l'Est de l'Europe, étant toujours de parvenir à voir clair dans ces statistiques des nationalités que chacun embrouille à plaisir. Le mieux, pour ne pas compliquer les choses, lesquelles le sont assez par ailleurs, est donc de s'en tenir au fait sûr, qui est le chiffre des Croates.

Tous les Croates sont quasi unanimement groupés derrière M. Matchek, qu'il n'est plus permis d'appeler le président du parti paysan croate puisque ce parti n'existe plus, s'il n'en reste pas moins le chef reconnu du mouvement qui n'est qu'officiellement dissous.

Le parti paysan croate fut fondé par Stepan Raditch, en 1903. La date est à retenir, parce que c'est dans les dix premières années du xxe siècle qu'on assiste à l'intérieur des vieux empires à un nouveau réveil des peuples aspirant soit à plus de liberté, soit à mieux protéger leur conscience nationale, soit à recouvrer leur pleine indépendance, revendications d'ordre moral souvent liées à des revendications d'ordre social. La première révolution russe est de 1905. Déjà remuent ou s'organisent les Polonais de Russie, d'Autriche et même d'Allemagne, les Tchèques de Bohême, les Roumains de Transylvanie, les Ruthènes de la Galicie orientale. Les Finlandais reconquièrent leur ancienne autonomie. Pétersbourg doit noyer dans le sang les révoltes estoniennes et lettones. Et les nations des Balkans, animées du même esprit de libération, sont à la veille de reprendre aux Turcs les territoires habités par leurs frères de race.

L'initiative de Raditch s'insère en cette période troublée qui prélude à la Grande Guerre et laisse entrevoir les transformations du monde européen qui en découleront. Le programme du chef croate est singulièrement hardi et sera jugé subversif par l'évêque de Zagreb, qui ne balance pas à ordonner à son clergé de le combattre. Raditch veut améliorer la vie matérielle du paysan jusqu'à la rendre égale à celle du bourgeois et de l'intellectuel. Pour arriver à ses fins, il saura, sous la Double Monarchie, se plier habilement aux circonstances et paraître souvent varier d'opinion. C'est qu'il se soucie moins des moyens que du but. En 1918, lui et son parti se proclament tout à coup républicains. Alors commencent ses démê-

lés avec le Gouvernement de Belgrade, qui le fait arrêter en 1919, le libère en février 1920, le remet le surlendemain en prison. Il n'en sortira qu'à la fin de l'année, à la veille des élections pour l'Assemblée constituante.

Le 8 février 1920, il fait adopter par ses partisans, au cours d'une grande réunion tenue à Zagreb, une motion réclamant la création d'une République paysanne croate dans le cadre des frontières reconnues au royaume. Il déclare en même temps renoncer aux voies révolutionnaires. N'est-ce pas plutôt à l'émeute qu'il devrait dire, car l'acte qu'il est sur le point d'accomplir est de pure essence révolutionnaire? Les cinquante députés du parti, au lieu d'aller siéger à Belgrade, s'assemblent à Zagreb, ressuscitant en somme, sans en prendre le nom, l'ancienne Diète des temps austro-hongrois et s'attribuant le caractère d'une représentation nationale croate.

Aux élections suivantes, en 1923, les paysans croates gagnent vingt sièges. Leur chef reçoit alors des radicaux et des libéraux serbes des offres de collaboration parlementaire. Toujours attaché à l'idée d'une autonomie totale il ne se refuse pas à engager les pourparlers, mais son attitude les fait échouer. En 1924, Raditch fait adhérer son parti à l'Internationale ouvrière et paysanne. La décision, qui ne va pas sans soulever des objections jusque dans les rangs de ses partisans, n'est qu'une de ces opérations tactiques dont il est coutumier et qui demeurent conformes à sa position, laquelle se résume à prendre toujours le contre-pied de la politique officielle du royaume. Et la méthode ne sera pas abandonnée après lui !

Le Gouvernement, qui a senti le flottement que cette adhésion a suscité dans les masses, agit énergiquement. Raditch et plusieurs de ces collaborateurs sont arrêtés sous l'inculpation de haute trahison et d'attentat contre la sûreté de l'État. Le parti n'en remporte pas moins un énorme succès aux élections de 1925. Il perd deux sièges, mais gagne des voix. C'est à ce moment que se produit un sensationnel coup de théâtre.

Du fond de sa prison, le leader croate, qui n'a jamais hésité à paraître changer d'opinion, se contredit une fois de plus

avec cette indifférence calculée, très caractéristique de sa manière et que ses adversaires auront beau jeu de présenter comme la marque d'une incohérence de pensée. La note qu'il a dictée dans sa cellule à son neveu, Paul Raditch, et qui sera lue, le 27 mars 1925, à la tribune de la Skoupchtina, y causera un légitime effarement. Tout ce qu'il a si durement combattu : la couronne, le régime, la Constitution de Vidovdan sont approuvés sous sa plume sans restriction. L'ancien républicain de 1918, l'internationaliste de la veille quitte son cachot pour être amicalement reçu par le roi Alexandre. L'homme qui, deux ans plus tôt, après avoir écouté les propositions des radicaux serbes, leur tournait si cavalièrement le dos, ne voit plus aujourd'hui d'inconvénients à former avec eux un gouvernement dans lequel entrent plusieurs de ses amis. Il n'étonnera personne que, aux élections de 1927, le parti paysan croate perdît huit nouveaux sièges.

Quelles ont été les causes de ce brusque revirement de Raditch qu'on ne saurait soupçonner d'avoir été poussé par une ambition vulgaire? Avait-il obtenu du souverain d'indirectes promesses qui ne furent pas tenues ou qu'il avait mal interprétées? Céda-t-il à sa propre impulsion et, soucieux de n'écarter aucun moyen d'aboutir, espéra-t-il, en participant aux affaires, qu'une solution amiable ou provisoire serait apportée à un problème qui s'éternisait? Mille autres suppositions pourraient encore être faites. Stepan Raditch devait emporter son secret dans la tombe. Il est évident que le leader, progressivement, s'impatiente ; son ton se modifie et se hausse avant de devenir plus que provocant. Le drame sauvage qui éclate le 28 juin 1928, en pleine Skoupchtina, va mettre fin à sa carrière. Le député Ratchitch tue à coups de revolver ses collègues Paul Raditch et Basaritchek et atteint grièvement Stepan Raditch, qui succombera à ses blessures. Tous les représentants croates se retirent du Parlement et, depuis ce jour, aucun n'y a plus siégé. De ce crime ont circulé et circulent encore bien des versions. Les historiens ne découvriront pas sans peine quelle est la vraie. En tout cas, les conséquences immédiates du forfait furent nombreuses.

La vie du pays est bientôt totalement bouleversée. Le 6 janvier 1929, le roi Alexandre, animé de l'ardent désir de sauver

sa patrie, fait un coup d'État, instaure la dictature et l'assume. La Constitution est suspendue ; tous les partis politiques sont dissous ; le territoire est partagé en neuf *banovines*, qui ne correspondent plus aux anciennes divisions historiques et tendent à les effacer. Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes change lui-même de nom et prend celui de Yougoslavie. L'intention est trop claire pour qu'il soit besoin de la commenter longuement. Le Serbe, le Croate, le Slovène, le Monténégrin, le Bosniaque, l'Herzégovin et d'autres sont invités à oublier leurs multiples origines et à se transformer tous sur-le-champ en une unique sorte de citoyen yougoslave.

L'idée était ingénieuse et même juste au fond. Mais est-elle de celles qui s'imposent en un jour et par la force ? Pour être durable et salutaire, la réforme eût exigé du temps, étant beaucoup moins un point de départ que le terme d'un lent travail d'assimilation qui aurait réclamé la libre collaboration de l'unanimité de la population. Or, il ne pouvait échapper aux Croates que la nouvelle idéologie yougoslave, prêchée par les Serbes, était avant tout d'inspiration serbe et que la pointe en était dirigée contre eux. Ils la retrouvaient dans la dernière définition de l'État qui contenait le mot qu'ils haïssent le plus : « Un pays *unitaire*, décentralisé et un peuple égal en droit, indivisible au point de vue national. » Dans un de ses discours du trône, le roi, faisant allusion aux dissensions des dix récentes années, devait déclarer : « Nous réussîmes à vaincre tous les ennemis extérieurs, mais nous ne réussîmes pas à nous vaincre nous-mêmes. » La formule ne fut pas appliquée et ne pouvait l'être. Le système ne cherchait pas à obtenir que chacun se vainquît soi-même dans l'intérêt général ; il visait essentiellement à vaincre l'opposition croate, seule capable de faire courir des dangers à la conception unitaire serbe de l'État, par un moyen encore inédit et qui se découvrit aussi inefficace que les précédents.

◆ ◆

Les Croates ont gardé le plus atroce souvenir du temps de la dictature, qui dut avoir, par ailleurs, comme toutes les œuvres humaines, ses bons et ses mauvais effets.

L'opposition d'abord matée, contrainte de se taire et de se terrer, relève peu à peu la tête et ne se reconnaît pas le moins du monde terrassée. Les manœuvres, les incidents, les distributions clandestines de tracts, les attentats se multiplient tandis que leur répondent de violentes attaques de presse, des mesures de police, des perquisitions, des arrestations, des procès dont certains se terminent par des condamnations à mort, comme dans l'affaire de Maribor, où plusieurs jeunes officiers avouèrent avoir été en relations avec des étrangers pour fomenter une rebellion militaire en Slovénie.

Le petit groupe des terroristes croates émigrés, que dirige Ante Palevic, pactise avec les gouvernements des États voisins ennemis de la Yougoslavie, qui accordent à ses adeptes la plus regrettable hospitalité, leur livrent des machines infernales et mettent à leur disposition des camps où ils s'exercent au tir sans trop se cacher et préparent tranquillement des assassinats politiques.

La presque totalité de la population croate demeure entièrement étrangère à ces mesures criminelles et continue, sans le dire, de se tenir groupée derrière le successeur de Raditch, M. Matchek, qui ne désarme pas.

« La Yougoslavie est un homme qui a une maladie incurable, qui mourra certainement vite. Cette mort libérera la Croatie », dira, en 1932, le leader au représentant du *Manchester Guardian*.

Le propos provoque une compréhensible colère dans la presse, qui, avant la fin de la même année, aura à s'occuper du programme dit « ponctuation » de Zagreb, élaboré par M. Matchek, en plein accord avec les Slovènes du Dr Korochets et les Musulmans partisans du Dr Spaho, et sur lequel il s'expliquera relativement au passage du « retour à 1918 » en ces termes, dans une nouvelle interview accordée au journal *Freie Stimmen* : « Cette année-là, Croates et Serbes du territoire de l'ancien empire austro-hongrois, nous avons conquis notre liberté par l'écroulement de cette monarchie. Il faut revenir à cette liberté complète qui nous a été ensuite reprise par les Serbes. Ce n'est que sur cette base qu'on peut arriver à une nouvelle organisation de l'État. »

Invité, à la suite de ces diverses déclarations, à se fixer en Bosnie, puis inculpé, en vertu de la loi pour la protection de la sécurité publique et de l'ordre dans l'État, M. Matchek devait, au cours de son procès qui se déroula en août 1933, préciser mieux sa pensée, laquelle n'a plus guère varié depuis.

Après avoir exposé qu'il ne s'agissait pas dans son esprit du retour à la situation qui existait au moment de l'écroulement de l'Autriche-Hongrie, il affirma que ses désirs ne pouvaient pas être réalisés sur la base de la Constitution actuelle. « Moins il y aura d'affaires communes avec les Serbes, énonça-t-il, plus les Croates seront contents. » C'était un coup droit porté à l'œuvre d'unification entreprise par la dictature. Il tint ensuite à s'élever contre la séparation qualifiée par lui de « catastrophe », et à exprimer enfin l'espoir « que, tôt ou tard, arriverait le temps où nous pourrions régler définitivement nos questions intérieures sans l'intervention étrangère. » Cette partie de son plaidoyer fit bénéficier des circonstances atténuantes M. Matchek, qui fut condamné à trois ans de prison.

Si l'on veut définir en peu de mots l'attitude de la dictature vis-à-vis de la question croate, il est permis de dire qu'elle ne l'aborda pas, la tourna et, en somme, la nia par principe, au nom de l'idéologie nouvelle, au cri de : « Tous frères ! Tous Yougoslaves ! » Le jour où, en mars 1934, M. Ouzounovitch, alors président du Conseil, le poussa au Sénat, il l'avait fait précéder de cette démonstration un peu simpliste : « Si la nation est une, le problème croate ne se pose pas. »

Cependant, le petit groupe des terroristes croates se préparait à commettre l'abominable assassinat de Marseille, qu'un Français n'évoque pas sans gêne ni sans honte. Le 9 octobre 1934 tombait sur notre sol le roi Alexandre, qui avait été pendant la Grande Guerre un allié héroïque et fidèle. La douleur du peuple yougoslave fut poignante. Les Croates participèrent, à l'égal des autres citoyens, au deuil national.

◆ ◆

Le premier acte de la régence fut de gracier M. Matchek, qui, le 5 mai 1935, prenait part aux élections générales comme chef de liste de l'opposition unie. L'accord avec les partis

serbes hostiles au Gouvernement avait été dicté en fait par les dispositions de la nouvelle Constitution que le souverain défunt octroya à son peuple, le 3 septembre 1933, et qui n'admet que des listes nationales ayant des candidats dans les neuf *banovines*, à l'exclusion de toute liste locale. Le scrutin donna une forte minorité à la liste de l'opposition, qui recueillit un million soixante-seize mille voix, contre un million sept cent quarante-six mille à la liste gouvernementale, et démontra que les masses croates gardaient toute leur confiance en leur chef. L'opposition unie publia alors deux résolutions émanant respectivement des Croates et des Serbes, et par lesquelles ils décidèrent de s'abstenir de participer aux travaux de l'Assemblée.

Les arguments essentiels des deux documents se retrouvent dans le texte de l'accord des oppositions que, le 8 octobre 1937, sous le Ministère Stoyadinovitch, signèrent MM. Matchek au nom du parti paysan croate, Adam Pribitchevitch au nom du parti démocrate indépendant de Croatie, Asa Stanoyevitch au nom du parti populaire radical serbe, Liouba Dadidovitch au nom du parti démocrate serbe, et Yovanovitch au nom du parti agrarien serbe.

Après s'être élevés contre les Constitutions de 1921 et de 1923, opposées toutes deux aux principes démocratiques tant par leur essence que par la façon dont elles furent promulguées, les chefs des partis de l'opposition envisagent ainsi le programme qu'aurait à remplir un gouvernement conforme à leurs désirs. Il devrait avant tout proclamer une loi fondamentale provisoire valable jusqu'à l'entrée en vigueur de la nouvelle Constitution. Dans ladite loi seraient incluses les dispositions suivantes : « La Yougoslavie est une monarchie héréditaire, constitutionnelle et parlementaire ; en Yougoslavie règne le roi Pierre II, de la dynastie des Karageorgevitch ; jusqu'à la majorité du roi, le pouvoir royal est exercé par la régence ; les libertés civiles et politiques sont sauvegardées et le système du gouvernement parlementaire est garanti ; et l'Assemblée constituante votera la Constitution par la décision d'une majorité telle qu'elle comprenne la majorité des Serbes, la majorité des Croates et la majorité des Slovènes députés à la Constituante. »

Ce dernier passage, le plus important et le plus original du document, devrait être cité intégralement. Il est ensuite demandé l'établissement d'un système électoral équitable et démocratique et l'application des principes du parlementarisme.

Que le projet eût des chances ou non de jamais se réaliser, et qu'il fût souhaitable ou non de le voir jamais se réaliser ne nous intéresse pas ici et l'observation qu'émit à ce moment M. Tsvetkovitch, alors ministre de la Santé publique, semblera à beaucoup pertinente. A ses yeux, cet accord « non seulement ne résout pas la question croate, mais en soulève une autre, bien plus dangereuse : la question serbe ». Trois remarques méritent cependant d'être faites. D'abord M. Matchek s'entête dans son idée que tout doit être repris du point de départ, c'est-à-dire de 1918. Ensuite, en soudant sa cause à la cause d'une partie du peuple serbe, il fait perdre quelque peu au problème croate de son ancien caractère particulariste. Enfin, l'accent mis sur la démocratie le condamne à s'opposer à toute politique totalitaire.

L'accord du 8 octobre 1937 se trouvera complété, au cours de la visite que M. Matchek fera à Belgrade l'année suivante et que l'officieuse *Samouprava* qualifie elle-même « d'événement historique », par le manifeste du 15 août 1938, qui porte les mêmes signatures que le précédent document. Il confirme les réflexions qu'inspirait déjà ce dernier.

« Il y a trois ans, lit-on dans ce texte, est arrivé au pouvoir le Gouvernement de M. Milan Stoyadinovitch. Ce Gouvernement, dans ses premières déclarations, a déclaré qu'il était constitué pour liquider l'absolutisme, instaurer un régime démocratique et pour créer les conditions préalables à un accord avec le peuple croate.

» Aucune de ces promesses n'a été tenue. Les détenteurs du pouvoir se sont justifiés en affirmant que le peuple serbe ne voulait pas l'accord avec le peuple croate. Lorsque, cependant, tous les partis qui représentent le peuple serbe, malgré les obstacles créés par le Gouvernement, ont conclu l'accord du 8 octobre 1937 par lequel les Croates mettent hors de discussion la monarchie et la dynastie, le Gouvernement s'est mis à la tête de tous ceux qui ont pris pour tâche de maintenir

le plus longtemps possible le régime de dictature et de violence du 6 janvier 1929.

» Toutes les petites nations vont avoir à défendre leur existence et leurs libertés. C'est pourquoi nous devons craindre que les événements ne nous surprennent avant qu'aient été réglées les relations entre Serbes et Croates et que l'État ne dispose pas de la force qui lui sera nécessaire... »

Rien de pareil n'était contenu dans l'accord des oppositions, qui remonte à octobre 1937, tandis que le manifeste fut rédigé en août 1938. Entre ces deux dates s'est produit un événement considérable : le Reich a annexé l'Autriche et possède maintenant une frontière commune avec la Yougoslavie. Le Gouvernement germanophile de M. Stoyadinovitch s'est non seulement incliné devant le fait accompli ; il s'en est félicité et en toute logique d'ailleurs, puisque voici longtemps que Belgrade proclame publiquement préférer l'Anschluss à une restauration des Habsbourg, objet de sa plus grande terreur. Il serait plaisant — et cruel — de reproduire aujourd'hui quelques-uns des innombrables articles que la presse yougoslave consacra à cette question, surtout à partir de 1936, époque à laquelle la pression de l'Allemagne commence de s'exercer avec une force irrésistible sur les dirigeants du pays. Ce court extrait des *Novosti*, du 1er mars 1935, suffira à démontrer de quel extraordinaire don de prévision était doté son rédacteur ou ses inspirateurs : « Par le retour des Habsbourg et la création d'une nouvelle Autriche-Hongrie, les États de la Petite Entente se sentiraient avec raison menacés. Pour eux, l'Anschluss est bien moins dangereux. Il toucherait dans une moindre mesure la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie et pas le moins du monde la Roumanie. »

M. Matchek me confiait récemment que l'actuelle orientation de la politique extérieure de Belgrade s'expliquait en grande partie par son incapacité à régler le problème croate.

— Comme Belgrade, me dit-il, a préféré s'entendre avec Rome et Berlin qu'avec Zagreb, elle a préféré l'Anschluss à la restauration des Habsbourg, parce qu'ainsi était interdit aux Croates le recours à une autre solution possible : le retour à une Double Monarchie reconstituée. Au lendemain du 11 mars 1938, quelqu'un, qui croit avoir de l'esprit, s'écriait :

« Avec qui les Croates peuvent-ils nous menacer d'aller, maintenant qu'ils n'ont plus leurs Habsbourg? » Ont-ils gagné au change, en ayant le Reich à leur porte au lieu des Habsbourg? interroge M. Matchek. Les Allemands, eux, si l'on n'y prend pas garde, ne s'arrêteraient pas ici.

Et son doigt se tendait vers le Sud. Au seul son de sa voix, on devinait que le Sud qu'il désignait allait beaucoup plus loin que Belgrade et la Vieille Serbie.

Une radicale évolution s'est produite dans les esprits au cours de ces derniers mois. Pendant longtemps, l'Allemagne a joui en ce pays de beaucoup de sympathies — et la France d'assez peu, bien que, sur le terrain culturel, nous ayons fait à Zagreb de très notables progrès en l'espace de ces vingt dernières années. Il me semble que M. Matchek a fort bien défini la nature des sentiments qu'éprouvaient à notre égard ses concitoyens, dans une déclaration faite en 1935 à l'envoyé du *Temps* :

« Le peuple croate a toujours nourri une vive sympathie pour la nation française, lui avait-il dit. Nous nous sommes associés à son deuil en 1870 et nous avons toujours vu en elle le défenseur historique de la démocratie et de la liberté. Cependant, un très grand nombre de Croates estiment aujourd'hui que la France, par les encouragements qu'elle a prodigués aux efforts centralisateurs du Gouvernement de Belgrade, est la cause indirecte de nos malheurs. La France a raison de vouloir une Yougoslavie unie et forte, mais l'esprit finit toujours par l'emporter sur la matière et le bon droit sur la force. La Yougoslavie ne sera jamais forte tant que les Croates ne pourront pas jouir, dans le cadre de l'État yougoslave, des libertés qui leur sont indispensables et grâce auxquelles ils se déclareront satisfaits de leur sort. »

Le chef croate ne raisonne plus pareillement. Il ne m'a pas caché qu'il se tournait franchement vers les puissances occidentales. Ne serait-ce pas un peu parce que le Gouvernement de Belgrade s'en est détourné depuis quelques années? C'est en tout cas et d'abord parce que lui, ses amis et la population, ont exactement mesuré le danger allemand. Le moment où le Reich a perdu ici les derniers admirateurs qui lui restaient peut être fixé avec précision. Il coïncide avec

le démembrement de la seconde Tchécoslovaquie en mars 1939.

Les accords de Munich n'avaient pas été mal accueillis dans cette partie du royaume. La transformation de l'État unitaire voisin en un nouvel État fédéraliste suscita plus d'espoirs que de craintes chez un peuple toujours à l'affût de l'occasion susceptible de modifier son sort. Les Tchèques n'avaient pas été sans traiter les Slovaques en frères secondaires, à la façon dont, selon les Croates, eux-mêmes sont traités par les Serbes. La situation était analogue, avec cette différence capitale que les Tchèques avaient plus de droits que les Serbes d'adopter cette attitude, étant, sans conteste, beaucoup plus évolués dans l'ensemble que les Slovaques. Mais lorsqu'on vit, en mars 1939, à quoi infailliblement aboutissait l'intervention du Reich chez autrui, tous les yeux se dessillèrent et l'on ne découvrirait plus aujourd'hui une seule personne qui osât avouer ses sentiments de naguère.

La propagande intensive à laquelle se livre Berlin auprès des minorités allemandes de ces régions n'a fait qu'accentuer une méfiance devenue générale. Ces descendants de colons — appelés la plupart dans le pays sous le règne de Marie-Thérèse — ne sont sans doute que soixante-dix mille en Croatie et trente mille en Slovénie, mais l'extraordinaire activité qu'ils déploient est sans rapport avec leur petit nombre. Leur arrogance n'a cessé de croître au fur et à mesure que la puissance du IIIe Reich grandissait. Tous se déclarent nazis et sont entretenus dans cette conviction par le flot extravagant de brochures et de journaux que l'Allemagne répand parmi eux. L'armée du Reich n'y est appelée que « notre armée », le Führer « notre Führer ».

A l'occasion du cinquantième anniversaire de M. Hitler, ces étranges citoyens, officiellement yougoslaves, avaient projeté d'élever en Slovénie une énorme croix gammée au sommet de la montagne. La population s'y est opposée avec énergie et a contraint depuis ces remuants minoritaires à se montrer plus discrets. Les Slovènes commencent même à leur marquer une hostilité qui ne se dissimule pas. Ils vous répètent à tout propos qu'ils connaissent assez les Allemands pour ne les vouloir à aucun prix chez eux.

Au cours des dernières élections qui eurent lieu le 11 décem-

bre 1938, tous les Allemands de la Croatie-Slovénie votèrent, sur l'ordre de Berlin, pour la liste de M. Stoyadinovitch, tandis que la minorité hongroise donnait ses voix à la liste de M. Matchek, faisant ainsi preuve de plus de psychologie que leurs voisins, qui, en adoptant cette position anticroate, s'aliénèrent davantage l'immense majorité du pays.

L'erreur commise apparut encore plus manifeste quand furent connus les résultats de la consultation populaire. La liste de M. Stoyadinovitch obtint un million six cent trente-cinq voix, contre un million trois cent mille à celle de l'opposition unie de M. Matchek, qui, par rapport aux élections de 1935, gagnait près de trois cent mille voix, tandis que le Gouvernement en perdait plus de cent mille.

Le président du Conseil n'avait pourtant rien négligé pour remporter une victoire éclatante. Sans omettre d'exercer sur les fonctionnaires, et sur tous ceux qui ont besoin de l'État, cette pression officielle d'un usage courant dans les Balkans, M. Stoyadinovitch avait pris le soin d'offrir, par une affiche spéciale, un accord « et même plus d'un accord », selon sa propre expression, aux Croates et de faire encore annoncer trois fois à la radio, le jour du scrutin, que l'évêque de Zagreb avait voté pour sa liste. Or, si l'Église catholique se tient en dehors des luttes politiques, nul n'ignore non plus que son attitude à l'égard du parti paysan croate est bienveillante. Le prélat se hâta donc de démentir la nouvelle, mais le poste de Belgrade escamota le démenti.

Dès le 12 décembre 1938, il sautait aux yeux qu'en dépit de la majorité qu'il s'était octroyée, M. Stoyadinovitch avait perdu la partie. Il feignit pendant quelques semaines de ne pas s'en rendre compte et se dépensa en discours, tandis que M. Matchek, renouvelant son geste de 1935, faisait voter par la Sabor de Zagreb une résolution boycottant la Skoupchtina, pour protester contre les injustices, en effet flagrantes, de la loi électorale. Son jeu malhonnêtement compliqué avait permis, par exemple, de proclamer deux fois élu un candidat gouvernemental ayant groupé sur son nom cinquante-huit suffrages dans les deux circonscriptions où ses concurrents du parti paysan croate en avaient respectivement réuni sept mille six cents et huit mille six cents.

La résolution du Sabor du 15 janvier 1939, évoquant « la lutte du peuple croate pendant vingt ans pour la réalisation de ses droits », déclarait faire appel à tous les factieux de l'État ainsi qu'à tous les États étrangers, et notamment aux grandes puissances, pour que la question croate fût résolue conformément au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

L'absence du mot démocratique semble volontaire et peut-être faut-il voir dans ce passage comme un dernier reflet des espoirs nés ici après les accords de Munich, qui seront violés par le Reich deux mois plus tard, jour pour jour.

Les grandes puissances, naturellement, ne bougèrent pas. Leur intervention eût été du reste superflue. Dès la rentrée du Parlement, la majorité se montra divisée et, à l'issue du premier débat, plusieurs ministres se retirèrent du Cabinet. Dans une lettre collective de démission, ils constataient nettement que des divergences existaient au sein du Gouvernement sur la question croate et paraissaient laisser sous-entendre que les promesses faites à ce sujet au corps électoral ne seraient probablement pas tenues.

Le 4 février 1939, M. Milan Stoyadinovitch était contraint d'abandonner le pouvoir et, le lendemain, se constituait le Cabinet Tsvetkovitch. L'affaire croate était à la veille d'entrer dans une nouvelle phase.

◆ ◆

Le président du Conseil yougoslave, dans la déclaration ministérielle lue le 16 février à la Chambre et au Sénat, s'était exprimé sans ambiguïté sur la question croate, qui devait constituer, prononça-t-il, « la ligne nette et ferme » de la politique du Gouvernement. Il avait même ajouté : « Par conséquent, les travaux préliminaires dans cette voie doivent avoir un tel caractère qu'ils laissent résolument de côté toutes les méthodes du passé qui, par diverses manœuvres tactiques, ont éloigné de sa véritable solution le problème intérieur le plus important. »

Est-ce vraiment un premier pas en avant? M. Matchek, un peu sceptique, en doute : « Néanmoins, reconnaît-il, je crois que c'est un demi-tour du bon côté. »

Le premier pas est bientôt fait, le 2 avril 1939, et de façon

fort élégante. M. Tsvetkovitch n'appelle pas le chef croate à Belgrade ; il se rend personnellement auprès de lui à Zagreb. La visite a été précédée de la prise d'une mesure dont le simple énoncé est sévère pour M. Stoyadinovitch : elle annulait les déplacements et renvois de fonctionnaires convaincus d'avoir voté pour la liste de M. Matchek.

Les entretiens qui ont lieu les 3 et 4 avril, et durent en tout sept heures, sont suivis d'un communiqué officiel dans lequel il est dit que les deux négociateurs « ont constaté qu'ils sont d'accord en principe sur le fond des questions examinées ».

De son côté, M. Matchek montre dans ses déclarations le même optimisme.

Les conversations, comme il avait été prévu, reprennent au lendemain de Pâques. M. Tsvetkovitch, après avoir reçu à Belgrade le vice-président du parti paysan croate, M. Kochoutitch, repart une seconde fois pour Zagreb, confère avec M. Matchek, revient une troisième fois et, le 27 avril 1939, un accord est enfin conclu entre les deux hommes politiques.

Il ne s'agit, on le comprend, que d'un accord de base qui doit être agréé par la régence avant qu'on en vienne à l'application, laquelle nécessitera de nouveaux pourparlers. Le contenu en est inconnu, mais on sait déjà, par des indiscrétions de presse, que « les Croates n'auront pas seulement des garanties pour le *self government* de leurs régions, réunies dans une grande banovine ayant à leur tête un ban qui sera muni de pouvoirs considérables, ils auront aussi des représentants, selon une proportion légitime, au Gouvernement et dans toutes les institutions centrales ».

La confiance générale qui régnait depuis la première prise de contact du président du Conseil avec le chef croate, se change vite en une obscure incertitude. Le prince Paul ne se décide pas à approuver l'accord et semble soulever des objections. M. Matchek, désireux d'être fixé, envoie à Belgrade un de ses collaborateurs qui en repart le 3 mai, porteur de contre-propositions. Le chef croate en conclut que la régence n'a pas accepté l'accord et le dit dans une mise au point répliquant à une information officieuse de l'agence *Avala*, destinée à dissiper les rumeurs pessimistes qui circulent un peu partout. L'organe officiel du parti paysan croate, en même temps

qu'il publie cette mise au point, annonce la convocation de la représentation nationale croate ou Sabor.

Le Sabor, qui se réunit le 8 mai à Zagreb, comprend, outre les quarante-sept députés croates élus aux élections du 11 décembre 1938, la cinquantaine de candidats qui, lors de cette même consultation, ont obtenu la majorité dans leurs circonscriptions. L'Assemblée vote une résolution qui maintient intégralement le point de vue croate, sans couper aucunement les ponts.

Cependant les pourparlers traînent. Ils sont interrompus par le départ du prince Paul pour l'Italie, et ne sont pas repris à son retour que sépare de peu un nouveau départ pour l'Allemagne. M. Matchek, de son côté, est allé prendre les eaux à Rogatchka Slatina. A la fin du mois de mai, la situation est au point mort. La presse croate ne le dissimule pas, si les journaux de Belgrade cherchent à expliquer et à excuser le retard sans en indiquer les causes.

Que s'était-il passé? Ce n'était pas en lisant les feuilles qu'on pouvait l'apprendre. Le plus simple me parut de l'aller demander à M. Matchek lui-même qui a le mérite de toujours exprimer fortement son opinion du moment.

◆ ◆

L'atmosphère qu'on respirait à Zagreb, quand j'y arrivai dans la seconde quinzaine de juin, était lourde. La déception provoquée par tous ces atermoiements, avait engendré un état d'esprit assez mauvais.

La première personne à laquelle je rendis visite et qui vit tout à fait à l'écart du mouvement politique, me raconta que, dernièrement, les étudiants de Belgrade, partisans pourtant déclarés de l'accord du 27 avril et de tendance opposée à l'Axe, étaient venus demander à leurs camarades de Zagreb d'adhérer au groupement qu'ils ont fondé dans le but de répandre leurs idées et intitulé : « Défendons notre Patrie ! ». Les Croates leur auraient répondu qu'ils le feraient avec plaisir si ce groupement s'appelait : « Détruisons notre Patrie ! ». L'anecdote est-elle vraie? En tout cas, le gros rire satisfait qui en terminait le récit ne sonnait pas faux.

L'opposition unifiée commençait-elle à se désunir? La partie croate reprochait déjà alors à la partie serbe de n'avoir pas approuvé ni rejeté l'accord du 27 avril et de s'être maintenue dans une attitude singulièrement craintive.

Le lendemain, comme je circulais en ville avec un ami, il me désigna du doigt le bâtiment de la Diète datant de l'époque impériale et fermée depuis vingt ans. « En ce temps-là, remarqua-t-il d'un drôle de ton, nous avions au moins cela ! » On allait aussi me signaler que dans la Double Monarchie, 45 p. 100 des généraux étaient croates, alors que la Croatie représentait à peine un vingtième de la population de l'empire, tandis qu'aujourd'hui, où elle dépasse le quart de celle du pays, l'armée yougoslave ne compte qu'un unique général croate appartenant à l'arme du génie. D'un bout à l'autre de la journée, je devais entendre cent fois de plus, répétés par vingt bouches différentes, les griefs que les Croates ont contre les Serbes. Le nombre de places qu'ils occupent dans l'administration serait dérisoire par rapport à leur importance numérique. On me rappela encore ces chiffres si souvent cités : de 1919 à 1928, les habitants de Croatie, Dalmatie et Slovénie ont versé 8 292 millions d'impôts et ceux de la Vieille Serbie, 1 220 millions seulement. « En somme, conclut quelqu'un avec un sourire jaune, les embellissements de Belgrade ont été payés avec notre argent. Il eût mieux valu le garder chez nous et en faire profiter Zagreb et l'ensemble du territoire anciennement austro-hongrois.

« Les Allemands, me développa un Croate posé, ont marché hier contre nous et pour Stoyadinovitch. Mais qui vous dit que leur astucieuse propagande, qui n'en est plus à une contradiction près, ne cherchera pas à exploiter demain à leur profit la question croate si elle n'est pas réglée? Et qui pourrait jurer que ce travail ne s'amorce pas déjà? »

En bref, il régnait ici une extrême confusion d'esprit, laquelle s'étend peut-être dans le pays, au delà de ces régions. Il ne restait rien de cette impression de détente et d'apaisement qui, à la fin d'avril, avait réjoui les véritables amis des deux principaux peuples de la Yougoslavie.

Et, un beau matin, je partis voir M. Matchek qui réside à Kupinec, à une trentaine de kilomètres de Zagreb, dans une

petite ferme qu'il gère lui-même, car cet avocat est avant tout un paysan qui préfère sa terre au prétoire. C'est un homme d'une soixantaine d'années, de taille moyenne, solide et trapu, de franche tournure campagnarde, à l'œil rond souvent à demi fermé derrière les verres de ses lunettes d'acier, parfois aussi malicieux et rieur. On sent le personnage résolu, quelque peu têtu, incapable de se laisser détourner par rien de la ligne rigide qu'il s'est fixée. Il me reçut en tenue des champs, les pieds dans de grosses chaussures boueuses délacées, la tête coiffée d'un vieux feutre sans couleur, escorté d'un de ses gardes du corps en bras de chemise, portant un pistolet à la ceinture.

Ce grand gaillard au visage dur ne nous quitta qu'au seuil du cabinet d'aspect rustique où le président a placé, au-dessus de son simple bureau de fermier, un portrait de Tolstoï.

— Les causes de l'échec de l'accord? En toute sincérité, me répond-t-il, je ne les connais pas. Je suppose que ce sont des facteurs irresponsables qui ont pesé sur la décision du prince régent. Peut-être des militaires, peut-être la ploutocratie belgradoise qui groupe les plus grands profiteurs de la situation actuelle, peut-être les deux. Quant à moi, je demeure toujours prêt à reprendre les pourparlers à la condition que les revendications des Croates soient intégralement respectées. En dépit des déclarations du président du Conseil qui a dit encore récemment que l'accord était nécessaire, devait se faire et se ferait, j'en suis beaucoup moins convaincu, non que je doute de la bonne volonté de M. Tsvetkovitch qui est certaine, ni de sa loyauté que je ne suspecte pas. Mais je crains qu'il ne se heurte à des forces bien plus fortes que lui, qui l'empêcheraient de réussir. En ce qui me concerne, j'attendrai tant que je le pourrai. Et pourtant les choses se gâtent. Oui, j'attendrai. J'attendrai jusqu'au moment où je pourrai tenter un coup décisif. Comment? Je ne balancerai pas à profiter, si elles se produisent, de circonstances internationales favorables. C'est que les masses sont plus radicales que leurs chefs. Chez elles, l'idée d'un divorce avec la Serbie est tout à fait mûre et elles s'y résoudraient si aucun remède décisif n'était porté à la situation actuelle. Je ne les pousse pas; je les freine. C'est pourquoi il faut trouver sans délai une solu-

tion. La Croatie peut-elle se suffire à elle-même? Economiquement oui. Stratégiquement?

Sa voix interroge, puis s'arrête et le président, sans répondre, fait une moue des lèvres très significative. Il craint les ambitions du Reich, me dit que toutes ses sympathies vont vers les puissances occidentales et conclut ainsi une longue discussion sur la politique de l'Axe :

— L'idée la plus folle a été de détruire l'Autriche-Hongrie qui constituait la plus précieuse barrière contre le *Drang nach Osten*, au lieu d'en faire un grand État fédératif, et de renforcer l'Allemagne vaincue en maintenant sa récente unité, au lieu de la diviser. Mais ne revenons plus sur le passé. Présentement, alors que les petites nations sont menacées directement dans leurs libertés, et ont donc intérêt à annuler les causes qui risquent de les affaiblir — qu'elles en ont même l'impérieux devoir — j'estime que les deux questions qui devraient, chez nous, être réglées au plus vite et qui priment tout, sont d'abord le problème croate et ensuite nos relations avec la Bulgarie, lesquelles exigent que soit conclu entre les deux États un accord solide. Ces deux questions sont liées ensemble puisque une Yougoslavie contente deviendra, outre un exemple, un pôle d'attraction.

M. Matchek aborde un dernier point plus délicat. Le règlement de l'affaire croate aura-t-elle une influence sur la politique extérieure actuelle de la Yougoslavie?

— Je ne crois pas qu'il faille s'attendre de ce côté à des modifications sensationnelles puisque la politique extérieure est entièrement dirigée par le prince Paul. Un bon accord serbo-croate aurait néanmoins des répercussions indirectes et plus ou moins rapides en ce domaine. Il en aurait eu de plus importantes avant l'annexion de l'Autriche par le Reich. Mais le fait même que la politique extérieure yougoslave ait été un moment dominée par la question intérieure croate, suffit à démontrer que la clarification de cette situation ne serait pas sans finir par clarifier également le reste.

De l'ensemble de cette conversation, il ressortait nettement que M. Matchek souhaitait sincèrement aboutir à un accord qui, de toutes les solutions qui peuvent s'offrir à l'imagination, apparaît de beaucoup la meilleure, puisqu'en même temps

qu'elle apporterait aux Croates les satisfactions dont ils n'entendent pas être plus longtemps privés, elle renforcerait grandement la Yougoslavie et, en la rendant plus puissante, la mettrait mieux à l'abri des convoitises de Berlin qui n'ont exercé chez elle que trop de ravages. L'intérêt des deux parties coïncident enfin avec l'intérêt des nations européennes qui ont encore le respect de la liberté des peuples.

Depuis ces derniers jours de juin, la situation a évolué de plus en plus favorablement. Les pourparlers ont été repris et poussés, et le 27 juillet 1939, MM. Tsvetkovitch et Matchek ont eu, près de Karlavats en Croatie, un nouvel entretien qui a été décisif.

Il semble maintenant possible d'affirmer que l'accord est fait. La question territoriale aurait été réglée. Les deux banovines actuelles de la Save et du Littoral n'en formeraient plus qu'une qui jouirait d'une autonomie unique dans le cadre de l'État. La question du partage des compétences entre le pouvoir central et la future banovine croate aurait été également réglée conformément aux intérêts des deux parties. La composition du futur gouvernement qui appliquerait le compromis, aurait enfin été fixée. La constitution d'un large cabinet d'union des partis serait prévu.

Quand paraîtront ces lignes, l'accord aura vraisemblablement été déjà publié et l'heure aura sonné où rien ne séparera plus enfin nos amis serbes et nos amis croates dans une Yougoslavie unie qui sera infiniment plus solide que la Yougoslavie unitaire.

M. Tsvetkovitch et M. Matchek auront été ainsi les deux bons artisans de l'acte le plus important qui ait été accompli en ce pays depuis la Grande Guerre et qui marque un tournant de son histoire.

GEORGES OUDARD

LA CAMPAGNE DE 1692 DANS LES ALPES

Au moment où s'ouvre la campagne de 1692, la France est déjà aux prises depuis six ans avec la ligue scellée à Augsbourg entre la Suède, l'Espagne, l'Empire et le Brandebourg. La guerre a eu comme cause principale la lutte entreprise par Louis XIV contre la religion réformée : la révocation de l'Édit de Nantes, les persécutions contre les protestants de France connues sous le nom de « dragonnades », l'émigration de plusieurs milliers d'entre eux au delà de nos frontières, l'expédition dirigée en 1686 contre la secte des Vaudois ont marqué l'abandon d'une politique traditionnelle depuis Henri IV, de tolérance à l'intérieur et de protection des protestants à l'étranger. Ce « demi-tour » de la politique française a coalisé, contre Louis XIV, la plupart des princes européens saisissant l'occasion de satisfaire des appétits réalistes sous couvert de la défense d'un idéalisme religieux.

En 1688, quand le roi a pris l'offensive sur le Rhin, le corps germanique s'est rallié à la coalition. La même année, celle-ci s'est accrue de la Hollande et de l'Angleterre et a trouvé un chef dans la personne de Guillaume d'Orange. La révolution qui a renversé la dynastie catholique des Stuarts et privé Louis XIV de la précieuse neutralité de Jacques II, a placé sur le trône d'Angleterre ce champion déclaré du protestantisme.

Enfin, après plusieurs années de neutralité équivoque,

Victor-Amédée de Savoie a adhéré en 1690 à la coalition, dans le but de remettre la main sur la place de Pignerol dont l'occupation par les troupes françaises constituait une menace permanente pour Turin.

En résumé, au début de 1692, la France soutient sur terre et sur mer, en Europe et en Amérique, une véritable guerre mondiale. Elle doit entretenir six armées principales qui défendent ses frontières.

DIRECTION GÉNÉRALE DES OPÉRATIONS

C'est le roi Louis XIV qui assume personnellement la lourde tâche de la direction générale des opérations. Louvois a succombé, en 1691, aux travaux et aux émotions résultant de ses responsabilités. Les fonctions diverses qu'assurait cet incomparable ministre de la Défense Nationale ont dû être réparties entre plusieurs « commis » : le marquis de Barbezieux — fils de Louvois — a hérité du titre de secrétaire d'État à la guerre, mais il n'a conservé que l'administration de l'armée ; Le Peletier de Souzy est devenu directeur général des fortifications de terre et de mer ; il a sous ses ordres Vauban, le commissaire général des fortifications ; le marquis de Chamlay, maréchal général des logis des camps et armées du roi, qui avait été, en quelque sorte, le chef d'état-major de Louvois, a gardé auprès de Louis XIV les fonctions qu'il remplissait auprès du grand ministre. Le roi coordonne lui-même l'action de ces trois commis qui, malgré certaines qualités, ne sont que de « la monnaie » de Louvois.

Cette action personnelle du roi va donner une place modeste au théâtre d'opérations des Alpes dans l'immense conflit où les forces françaises sont engagées simultanément sur toutes nos frontières.

La lutte que Louis XIV a entreprise contre le protestantisme a encore accentué le caractère fondamental de la politique française dont la direction maîtresse est traditionnellement orientée vers le nord-est. Cette loi que nous pouvons appeler « un instinct pétrifié », un maléfice du sort, nous la subissons

encore aujourd'hui. En 1692, comme en 1939, l'aiguille aimantée de notre boussole française marquait le nord-est. Le plan général de la campagne appelait la majeure partie de nos forces sur le Rhin et surtout dans les Pays-Bas contre notre adversaire principal, Guillaume d'Orange. Louis XIV ira diriger personnellement le siège de Namur. D'autre part, au printemps de 1692, la défaite de Tourville à la Hougue consacrera l'échec du grand projet qui occupait dans l'esprit de Louis XIV la deuxième place : la tentative d'invasion de l'Angleterre destinée à inquiéter Guillaume d'Orange dans le royaume que lui disputait encore le catholique Jacques II.

Dans les préoccupations du roi le théâtre d'opérations des Alpes tiendra donc seulement le troisième rang, celui de Catalogne étant relégué au quatrième.

Le dogme politique de la primauté de la frontière du nord-est a un corollaire stratégique : il est impossible d'obtenir la décision dans une guerre européenne sur le théâtre d'opérations des Alpes, difficile et peu payant. Faut-il voir là une lointaine réminiscence des déboires qu'ont procurés à l'armée française les fastueuses guerres d'Italie ? En tout cas, c'est un fait, sauf Bonaparte, aucun capitaine n'a emprunté le chemin des Alpes pour vaincre l'Empire. Louis XIV croyait à ce dogme stratégique. Au cours de son règne, il combattit toujours à contre-cœur Victor-Amédée et chercha sans cesse à récupérer les forces que l'hostilité de la Maison de Savoie retenait sur les Alpes. Même pendant les opérations militaires, il ménagea Victor-Amédée et négocia le ralliement ou tout au moins la neutralité de cet ennemi retors qui était le gendre du duc d'Orléans.

De l'ensemble de ces conditions il résultera que, durant toute l'année 1692, le théâtre d'opérations des Alpes demeurera un front passif. Louis XIV le laissera aux ordres du chef temporisateur que Louvois a choisi en connaissance de cause. Son esprit centralisateur lui inspirera parfois de fâcheuses velléités de commander à distance sur un terrain qu'il connaissait mal, mais, finalement, il fera confiance au commandant de l'armée des Alpes. Dans le cadre de la mission défensive que le roi lui a assignée, celui-ci demeurera libre d'utiliser à sa guise les faibles moyens qui lui ont été confiés. La faiblesse de ces

moyens imprimera un caractère général à la campagne : les opérations seront lentes et n'amèneront pas de décision.

Même quand l'adversaire sera dans une situation difficile, à la fin de la campagne, le commandant des forces françaises ne pourra pas livrer bataille et être victorieux. Il aura l'amère déception de voir lui échapper le résultat qu'un chef est en droit d'attendre à la suite d'habiles manœuvres : la destruction des forces ennemies.

LE CHEF

Dans ce rôle ingrat, Nicolas de Catinat, lieutenant-général des armées du roi, était le seul des grands capitaines de Louis XIV que son tempérament militaire prédisposait à réussir.

Sa personnalité était la résultante de son origine et de sa carrière. Ce bourgeois modeste, ce fils de parlementaire, cet ancien magistrat, cet habile diplomate devait être calme, patient, calculateur et avare de ses moyens. Louvois a dit « qu'il ne connaissait pas d'officier plus exact et plus appliqué ». Ses soldats l'appelaient « le Père la Pensée ». Le maréchal de Tessé qui a servi longtemps sous ses ordres a écrit : « M. le maréchal de Catinat, fier l'épée à la main, est *pétri de précaution* et de tous les talents qui tendent à l'épargner. »

Ce chef prudent, qui fait songer au maréchal Joffre, était un combattant téméraire et savait payer de sa personne au feu : blessé au siège de Maëstrich, blessé à Senef, deux fois blessé au siège de Philisbourg, le premier à traverser le fleuve au célèbre passage du Rhin, le cinquième à entrer dans Valenciennes, un cheval tué sous lui à la Staffarde.

Sa fermeté était aussi célèbre que sa bravoure. Une fois sa décision prise, il l'exécutait avec une résolution tenace et une rare vigueur. Les pillards le redoutaient : « On pendait trop à l'armée de Catinat ». Il ne souffrait pas être désobéi ou voir discuter ses projets, s'adressait à ses subordonnés, voire même au roi, sur un ton qu'un général n'oserait plus employer à notre époque.

Pourtant ce beau tempérament de chef présentait des lacunes : « Une certaine lenteur, une hésitation dans les débuts, comme une sorte de scrupule dans le parti à prendre, une

crainte de rien risquer ». Louvois disparu, il sera encore plus circonspect. « Il perdait en lui un appui solide et un stimulant toujours en éveil qui l'excitait et jetait en lui le ferment dont sa nature un peu lente avait besoin ».[1]

Pourquoi donc Louvois, avant de mourir, a-t-il donné l'armée d'Italie à ce chef temporisateur? Il a besoin de ce prudent sur ce théâtre d'opérations où il ne veut rien hasarder. Et ce Parisien connaît bien les Alpes! Il a servi dix ans sur le versant italien. Il est bon alpin. A cinquante-cinq ans, « il monte les montagnes à pied, glissant sur le cul, comme le simple soldat, dans les descentes! Que les gens de Versailles n'aillent pas lui raconter des histoires sur les Alpes! Il donne au roi lui-même une leçon de topographie! « L'on s'imagine parce que cela s'appelle col, que ce n'est qu'un trou à boucher. La plupart des cols sont des entre-deux de montagne qui ne laissent pas d'être fort larges et ouverts ». Il connaît aussi bien l'ennemi que le terrain, Comme gouverneur de Casal, il a appris à se méfier de Victor-Amédée, ce prince machiavélique qui signait en lui écrivant : « Votre meilleur ami. » Les procédés de combat des troupes piémontaises, il les a étudiés à loisir durant la campagne de 1686 contre les Vaudois, quand il opérait en liaison avec elles! Les protestants du Dauphiné, il est instruit de leurs intrigues; il écrit au roi le 26 juillet 1692 : « Je ne suis pas sans inquiétude des nouveaux convertis : ce sont des fols capables d'une action mauvaise et sans raison. » Quant aux Vaudois, la terreur des convois et des postes isolés, il a livré à leurs bandes insaisissables maints combats dans les hautes vallées du Piémont. »

Ainsi Catinat est prêt à remplir sa mission.

LA MISSION

Les instructions de Versailles lui prescrivaient une défensive stricte sans en préciser les modalités. Un seul point apparaît nettement dans les ordres du roi : l'absolue nécessité de conserver Pignerol et Suse. Dans toutes ses lettres, Louis XIV rappellera à Catinat ce terme de sa mission : « Vous devez

1. Cf. *Catinat, l'homme et la vie*, par E. de Broglie. Victor Le coffre, 1902.

songer à Pignerol et à Suse, étant ce qu'il y a de plus capital du côté où vous me servez ».

La mission défensive de Catinat devait lui être facilitée par les résultats obtenus au cours des campagnes de 1690 et de 1691. Les troupes de Victor-Amédée avaient dû évacuer alors la totalité des États de Savoie situés sur le versant occidental des Alpes. Nice s'était rendue en mars 1691, Montmélian avait été enlevé à la fin de la même année. Des corps d'occupation français tenaient le Comté de Nice et la Savoie. Au delà des Alpes, la prise de Suse, en octobre 1690, avait encore consolidé la situation française ; les trois hautes vallées d'Exilles, de Fenestrelle et de Château-Dauphin faisaient alors partie — ne l'oublions pas — du Briançonnais.

LE THÉATRE D'OPÉRATIONS[1]

Le théâtre d'opérations des Alpes offrait donc à Catinat des possibilités défensives supérieures à celles d'aujourd'hui. Comme celui de notre position frontière actuelle, le tracé extérieur de sa position englobait les cols du Petit-Saint-Bernard, du mont Cenis, du mont Genèvre et laissait à l'ennemi le col de Tende. En revanche, important avantage, le rentrant de notre frontière vers Lanslebourg, Modane et Briançon était remplacé par un saillant en pointe sur Pignerol. La dyssimétrie des versants alpins assurait à Catinat des vues rapprochées sur la plaine du Piémont et donnait une large profondeur à sa position, à l'intérieur de laquelle les cheminements des vallées divergeaient entre les puissants massifs qui les commandaient.

Seul point faible, le col de Larche et la vallée de l'Ubaye appartenaient au duc de Savoie. Celui-ci les avait évacués en 1691, mais les troupes françaises ne les occupaient pas non plus. Pour en interdire l'accès, Catinat avait vainement tenté la même année d'enlever Coni. Cette voie d'invasion rejoint la vallée de la Durance, permet d'attaquer Briançon à revers et par Embrun d'atteindre le Gapençais. Et Gap, c'est l'im-

1. Voir la carte pages 856-857.

portant carrefour des voies accédant à Grenoble par le col de Manse, dans le Diois et la vallée de la Drôme par le col de Cabre, en Provence par Sisteron et la vallée de la Durance.

Bref, faute d'un verrou à l'entrée des cols de Larche et de Vars, une brèche subsistait dans le dispositif de Catinat, mais cette brèche pouvait être aveuglée. Des massifs imperméables étranglent cette voie d'invasion et ses nombreuses ramifications : à droite, l'Oisans et ses sommets de 4.000 mètres, à gauche, le chaos des monts de Provence, au fond du tableau, les remparts calcaires de la forteresse du Dévoluy. Par surcroît, le couloir Ubaye-Durance n'offre que peu de moyens de subsistance à une armée nombreuse. L'ennemi après avoir vécu sur le pays quelques semaines, devra faire venir d'Italie d'importants convois de ravitaillement. Or, au XVIIe siècle, il n'était pas question de pénétrantes et de rocades dans les Alpes du Dauphiné. Les voies de communication se réduisaient à deux : la *petite route* de Grenoble qui passait par le col du Lautaret et la vallée de la Romanche, l'ancienne voie romaine du mont Genèvre à Embrun et à Gap devenue la *grande route* de Grenoble qui suivait à peu près le tracé de la route nationale n° 94 actuelle. Une bifurcation à Savines menait en Provence par le col de Pontis et Seyne. Il ne faut pas que ces noms de grande et petite route de Grenoble fassent illusion. Ces chemins n'étaient pas carrossables. Quant à cette voie de Larche, que Vauban appelle « le meilleur chemin de toutes les montagnes », il s'agissait tout au plus d'un bon sentier muletier[1].

Enfin, l'important facteur climatérique jouait en faveur de Catinat. Au XVIIe siècle, une armée venue d'Italie ne pouvait prendre ses quartiers d'hiver dans l'Embrunois et le Gapençais, alors que les neiges interceptaient toute communication avec la plaine du Pô. En 1692, les difficultés actuelles se multipliaient par dix, sans routes, sans chasse-neige et sans skis ! S'il « tenait » durant la belle saison, le patient Catinat pouvait compter que l'arrivée de l'hiver libérerait finalement le territoire national : puissant renfort de la nature à une armée pauvre de moyens !

1. Cf. *La campagne de 1692 dans le Haut-Dauphiné*, par A. de Roches et *Catinat et l'invasion du Dauphiné*, par J. Perreau.

L'ARMÉE DES ALPES

Pour couvrir le Dauphiné, Catinat avait à sa disposition : 77 bataillons d'inégale valeur, 27 escadrons, une artillerie frappée d'immobilité, un système de fortifications dans l'ensemble désuet, un trésor vide, quelques bons collaborateurs.

L'infanterie de l'armée des Alpes était comparable à celle d'un « groupe mobile » de l'armée du Maroc, vers 1925. Elle comprenait un noyau solide de bataillons réguliers autour duquel gravitait toute une harka de forces auxiliaires. Les bataillons réguliers appartenaient à des régiments permanents, français ou irlandais. Les régiments français — Catinat, Sourches, Quercy, la Marine, Navarre, Bourgogne — recrutés par engagements volontaires, combattant dans les Alpes depuis 1690, étaient entièrement composés de soldats de métier, entraînés à la guerre de montagne. Les régiments irlandais — Limerick, Athlone, Clan-Carthy — étaient formés d'émigrés venus en France à la suite de la révolution de 1688. Leur cas souligne le caractère idéologique de la campagne. Catholiques, ils servaient avec passion Louis XIV contre le protestantisme.

A côté de ces brillants soldats de métier français ou étrangers, les miliciens représentaient — dans l'infanterie de Catinat — l'élément national et provincial. Ils constituaient toute une gamme d'unités plus ou moins régulières : régiments « d'anciennes milices » d'Alençon, de Champagne, de Provence et surtout du Dauphiné, compagnies franches du pays briançonnais levées en vertu de franchises particulières, « petites milices » locales de tout acabit, véritables gardes nationaux sédentaires. Ces « goums » et ces « partisans » n'avaient d'autre uniforme que le costume des ouvriers et des paysans des différentes régions du royaume. Les miliciens du Dauphiné, par exemple, étaient vêtus de « bourras », grossière toile grise alors en usage dans cette province. Levées par réquisitions, licenciées chaque année à la prise des quartiers d'hiver et destinées en principe à assurer la sécurité des arrières, les

unités de miliciens n'avaient ni l'entraînement ni la valeur des troupes de ligne. Quelques bataillons tinrent une place honorable dans l'armée des Alpes, mais la plupart firent médiocre contenance au feu : « En vérité, monseigneur, écrit Catinat à Barbezieux, en 1692, il n'y a pas grande confiance à prendre dans ces milices, mais je m'abstiens de dire tout le mal que j'en pense parce que c'est une faiblesse que l'on se donne et qu'il n'est pas bon de divulguer. » Ses lieutenants sont plus sévères encore dans leurs jugements : « J'ai avec moi, écrit M. de Larray en 1690, quelques compagnies de miliciens que je voudrais qui fussent morts, car ces coquins-là, à la première décharge qu'ont faite les ennemis, ont tous mis ventre à terre et à la seconde s'en sont enfuis. Dieu vous garde, monsieur, de vous trouver jamais chargé d'une action avec ces canailles. C'est un peuple que je déteste. »[1]

La cavalerie de Catinat comprenait vingt-sept escadrons : régiments de Varennes et de Grignan, dragons de Bretagne, de Grammont et de Catinat. Ce chiffre important ne doit pas nous étonner, malgré le caractère montagneux du théâtre d'opérations. La cavalerie de Catinat se composait surtout de dragons, sorte d'infanterie légère montée, pour laquelle le combat à pied était la règle et la charge à cheval l'exception. Durant la campagne de 1692, Catinat aura souvent recours à la mobilité de ces unités — les ancêtres de nos dragons portés.

L'artillerie de Catinat n'avait qu'une existence théorique ; non que les pièces fissent défaut — les arsenaux de Grenoble et de Pignerol en contenaient un nombre suffisant — mais ces pièces n'avaient pas d'affûts et l'argent manquait pour louer des attelages à l'entreprise suivant la pratique alors en usage.

L'armée des Alpes s'étayait sur un système fortifié, mais celui-ci était en mauvais état ; la guerre de sièges menée dans les Flandres absorbait l'activité de Vauban. Sur le versant oriental des Alpes, le front fortifié Suse-Pignerol offrait une capacité sérieuse de résistance. Pignerol surtout, était une place forte de premier ordre, dont la ligne de communi-

1. Cf. *Les Milices provinciales sous Louvois et Barbezieux*, par M. Sautai. Chapelot 1909. Voir en particulier dans cet ouvrage l'affaire de Sauze de Cesanne (28 juin 1692).

cation avec Briançon avait été renforcée par un chapelet de redoutes. En arrière de cette première ligne, les places fortes du Dauphiné et de la Provence avaient été fort négligées. Il suffit de feuilleter la correspondance de Vauban pour en être convaincu : Briançon venait d'être détruite par un incendie, ses remparts n'offraient aucune sécurité ; Guillestre, « une méchante muraille adossée partout de maisons de bourgeois », sans fossé, commandée par des montagnes si voisines que l'on y pouvait jeter des pierres à la main ; Château-Queyras, un rocher inaccessible mais à peine couvert par une muraille de deux pieds d'épaisseur sans aucun terrassement derrière, « à l'épreuve du mousquet et non du petit canon » ; Embrun, « une des plus mauvaises places qui se puisse voir », un à-pic vers la Durance, une muraille à moellons bruts, un fossé « très petit d'une profondeur de six à huit pieds à peine », « des bastions mal placés, petits, écrasés, plongés et enfilés de tous côtés » ; l'enceinte de Gap, « un vieux manteau de gueux rapiéceté en mille endroits de toutes sortes de morceaux d'étoffes mal cousus et mal appliqués »[1] ; Grenoble, la grande place de dépôt et d'évacuation de la frontière des Alpes, était à peine à l'abri d'un coup de main. Quant aux places barrant les voies d'accès de la Provence, Sisteron, Seyne, Entrevaux, Ubaye et Pontis, elles se présentaient pour la plupart comme de mauvaises bicoques tout juste bonnes à abriter leurs garnisons de la pluie et du vent.

Ces nombreuses places mangeaient une grande partie des effectifs de l'armée. La défense des plus importantes, Pignerol, Suse et Casal et l'occupation des pays conquis (Savoie et comté de Nice) exigeaient le prélèvement sur l'armée d'opérations de plusieurs bataillons d'infanterie de ligne. Huit régiments de milices répartis dans les redoutes et les villages fortifiés à travers la vallée de Pragelas ne suffisaient pas à assurer les communications de Pignerol contre les Barbets. La défiance qu'inspiraient les miliciens avait conduit à les appuyer dans les postes les plus menacés par des détachements de troupes réglées.

1. Cf. Les lettres de Vauban adressées durant son inspection de la frontière des Alpes, l'hiver qui suivit la campagne de 1692.

L'armée des Alpes ne disposait donc pour les opérations actives que d'environ 20 000 hommes.

Dernier trait dans ce sombre bilan : le trésor de l'armée des Alpes était vide. Aux demandes de Catinat, Barbezieux répond « qu'il faut engager les marchands à se contenter de billets et dire de bonnes raisons aux troupes afin que le défaut de paie ne les fasse pas déserter ! ».

Pour mettre en œuvre ces moyens, l'armée d'Italie disposait, sous les ordres de Catinat, d'officiers généraux qui servaient depuis longtemps dans les Alpes. Le plus élevé en grade, M. de Langalerie, vieux lieutenant-général présomptueux et remuant malgré sa mauvaise santé, sera relégué à Sisteron dès le début de la campagne. Les meilleurs collaborateurs de Catinat seront deux maréchaux du camp : le marquis de Larray et M. de Bachevilliers. Larray exerçait depuis plusieurs années les fonctions de commandant militaire du Dauphiné et possédait sur la région une solide expérience. Bachevilliers commandera la cavalerie de Catinat avec prudence. Il renseignera constamment son général en chef et saura résister aux tentations du démon de la charge qui a valu au cours de notre histoire tant de désastres à la cavalerie française.

Deux autres noms méritent une mention particulière parmi les subordonnés de Catinat : Bouchu et Robert.

Étienne Bouchu, l'intendant de Justice, Police et Finances du Dauphiné, c'est-à-dire le chef de toute l'administration civile de la province, avait été, suivant une excellente coutume de l'ancien régime, nommé intendant de l'armée opérant sur les frontières de sa généralité. C'est à lui qu'incombèrent, au cours de la campagne, les multiples tâches suivantes : recrutement des milices, paiement de la solde, approvisionnement et ravitaillement de l'armée, hospitalisation des blessés, organisation des transports, entretien des voies de communication. Jeune, actif, ferme, Bouchu sera, au quartier général ou en mission, l'auxiliaire le plus précieux du commandant en chef.

L'ingénieur militaire Robert était le « sapeur » de l'armée des Alpes. Vauban en a fait ce portrait : « C'est un bon et brave soldat, très appliqué et fort bon homme de tranchée... Il sert comme un forçat jusqu'à n'avoir que la peau et les os

et se tue à bien faire, n'ayant pour tout bienfait du roi que 50 écus par mois au bout de vingt-cinq ans de service, sans qu'on puisse lui reprocher un sol d'intérêt... »

L'ENNEMI

De tels hommes, ce n'était pas trop pour rétablir en faveur de Catinat l'équilibre rompu par l'inégalité des forces en présence ! Avant le début de la campagne, le commandant de l'armée des Alpes connaissait-il cette inégalité ? Quelle idée se faisait-il alors de l'ennemi ? Y avait-il coïncidence entre son opinion et la réalité, entre l'ennemi visuel et l'ennemi réel ? Autrement dit, était-il bien renseigné ?

Jusqu'à la fin de juillet, ses agents ne lui signalent que la concentration des forces du duc de Savoie dans la région de Turin, le transport de son camp devant Pignerol et des mouvements de troupes espagnoles vers Orbassano. Les postes avancés ont partout des escarmouches avec les Barbets dans la vallée du Guil, à Vars, vers Château-Dauphin, dans la vallée du Cluson et la région de Césanne. Cette engeance à la solde de Victor-Amédée, c'est le rideau derrière lequel se concentre l'armée ennemie. Impossible de tirer de ces incursions aucune conclusion ferme sur la direction éventuelle de l'effort de Victor-Amédée !

Catinat scrute l'avenir, non pas en devin certes, mais en stratège et en calculateur. Il passe en revue toutes les possibilités d'invasion : l'ennemi passera-t-il par le mont Cenis, le mont Genèvre, le col de Tende, ou le col de Larche ? Les historiens de la campagne prétendent qu'il a négligé cette dernière hypothèse. Comment aurait-il pu oublier la voie de Larche-Vars empruntée par François Ier en 1515 ?

Dans les derniers jours de juillet, le gouverneur de Pignerol, M. d'Herleville, lui fait parvenir les renseignements d'agents sûrs : Victor-Amédée projette l'invasion du Dauphiné, dans le but de soulever les protestants du Diois ; il médite le siège d'Embrun, et c'est la voie de Larche-Vars qu'il a choisie !

Comment Catinat a-t-il interprété ces renseignements? La lettre qu'il a adressée au roi le 26 juillet est une véritable synthèse : « Pour moi, sire, je crois que le principal but de ce grand mouvement avec menace d'entrer en France est pour me déranger de la situation dans laquelle je suis auprès de Pignerol ; ce qui n'arrivant pas, je suis persuadé qu'ils feront une entrée dans le pays de Votre Majesté, mais avec peu d'apparence qu'ils y abandonnent autant de monde qu'ils publient. Ce sera une course que l'on ne saurait éviter, mais ils n'y peuvent prendre aucun établissement. Il faut ouvrir la tranchée pour prendre Embrun et le petit canon des ennemis y sera d'un très médiocre effet... Aussi je ne crois pas qu'ils s'y rattachent et qu'ils veuillent perdre du monde pour une chose qu'ils ne peuvent pas imaginer pouvoir garder. Nous pouvons, ce me semble, espérer qu'ils ne passeront pas la Durance. »

Cette lettre prouve que Catinat, pratiquant la dangereuse « méthode des intentions », sous-estimait les possibilités et les moyens de l'adversaire.

L'armée alliée s'était progressivement renforcée depuis le début de 1692 jusqu'au chiffre de 45 000 hommes, dont 10 000 cavaliers. Sa composition présente certains caractères d'actualité. Elle comprenait, outre les forces piémontaises, d'importants contingents germaniques venus de Bavière et de l'Empire, des régiments espagnols tirés du Milanais et un corps d'auxiliaires protestants. Ce corps groupait un millier de Vaudois et 3 000 réfugiés français ; il était à la solde de Guillaume d'Orange et aux ordres d'un protestant, le comte de Schomberg, fils de ce maréchal de France rebelle, tué en Irlande dans les rangs anglais. Victor-Amédée exerçait le commandement en chef. Un jeune conseiller technique, le célèbre prince Eugène de Savoie, assistait ce généralissime de vingt-sept ans.

Il est l'auteur du plan de campagne : une colonne principale franchira les cols de Larche et de Vars, couverte par une flanc-garde qui envahira le Queyras. La jonction des deux colonnes s'opérera à Guillestre. De Guillestre, l'armée alliée portera l'invasion au cœur du Dauphiné afin de soulever les protestants de la province.

Ce plan exigeait un début rapide. Or, la concentration des forces de Victor-Amédée aux abords de Turin fut terminée seulement à la fin de juillet, trois mois avant l'hiver.

LA CAMPAGNE

LA DÉCISION INITIALE DE CATINAT

La lenteur du démarrage des forces alliées permit à Catinat de remanier son dispositif.

Il s'en va camper avec la majeure partie de ses forces, environ 16 000 hommes, sur le plateau de Roche-Cotelle, une position dominant, à peu de distance de Pignerol, la vallée du Cluson. Il concentre toute sa cavalerie dans la vallée de la Durance, à Savines, sous le commandement de Bachevilliers. Il quitte Roche-Cotelle et inspecte les places du Dauphiné. Il vient « avec la dernière diligence » à Embrun, hâte les travaux de fortification de la ville et y laisse le marquis de Larray, son homme de confiance ; à Guillestre, il jette une garnison.

Ce dispositif répondait aux exigences de la mission, s'adaptait au terrain, tenait compte de toutes les possibilités d'un ennemi sur lequel Catinat possédait peu de renseignements. Un quelconque homme de guerre aurait pris un dispositif en cordon et tenu des places. Catinat, lui, a préféré conserver des possibilités de manœuvre, quitte à dégarnir l'Embrunois. A Roche-Cotelle, il est en position centrale, prêt à remplir sa mission : conserver Pignerol et Suse dans tous les cas. Dans la vallée de la Durance, ouverte et fertile, la cavalerie de Bachevilliers pourra vivre et manœuvrer. Si l'hypothèse de l'invasion par Vars se vérifie, les escadrons jalonneront l'avance de l'ennemi, couvriront la grande route de Grenoble et tenteront de le rejeter vers la Provence. Cette concentration de la cavalerie de Bachevilliers à Savines n'est-elle pas la preuve décisive que Catinat a prévu l'invasion ennemie par Vars ? Mais pourquoi n'a-t-il pas fait surveiller ce col par un détachement ? Là encore le facteur idéologique de la guerre

est intervenu : les habitants du pays demandèrent à Catinat de prendre les armes pour défendre ce passage, mais il ne voulut pas leur donner cette permission ; c'étaient des huguenots, « qui auraient bien pu tourner leurs armes contre le roi ».

L'INVASION ET LE COLMATAGE SUR LE FLANC NORD DE LA POCHE

La voie d'invasion Larche-Vars n'étant tenue par aucun détachement français, la première partie du plan de Victor-Amédée se réalise sans difficulté. Ayant fait courir le bruit qu'il se prépare à marcher sur Suse, le duc de Savoie laisse un corps d'observation de 15 000 hommes devant Roche-Cotelle et gagne avec le gros de ses forces la vallée de la Stura. L'avant-garde, aux ordres de Parella, franchit, le 26 juillet, le col de Larche. Ce mouvement est accompagné d'une intense préparation politique : un certain capitaine savoyard, Barnabagaye, opérant dans la vallée du Cluson, fait « passer des billets aux soldats de l'armée des Alpes pour les inciter à déserter ». Suivant les directives de Victor-Amédée, la tête de l'avant-garde est constituée par le régiment religionnaire de Cornuau et une compagnie de cadets réfugiés. Le 27 au soir, Parella investit Guillestre et Bachevilliers, dont la cavalerie surveillait les abords de la ville, avise Catinat qu'il se replie sur Embrun. Le 30, après une courageuse résistance, la garnison de Guillestre se rend, faute de munitions. La ville est alors transformée en base d'opérations : les alliés la remettent en état de défense, y installent une garnison de 8 000 hommes, un hôpital de campagne et des fours à pain. Le pillage méthodique des ressources locales suffira à assurer la subsistance de l'armée pendant trois jours et les besoins de la garnison pendant trois semaines. Les contingents allemands se distinguent au cours de ce pillage en règle et les détachements de réfugiés protestants leurs prêtent une large collaboration.

La concentration des forces alliées s'opère à Guillestre. La colonne principale, constituée par les contingents espagnols et l'artillerie (26 pièces de petit calibre) rejoint le 3 août. Le mouvement de la flanc-garde aux ordres de Schomberg est moins rapide et manque d'aboutir à un désastre. Schomberg pénètre dans le Queyras le 31 juillet par les cols Saint-Martin et Lacroix, met quatre jours pour faire les 25 kilomètres qui le séparent de Ville-Vieille et tente sans succès le 4 août l'assaut de Château-Queyras, défendu par une garnison de 50 hommes. Quel échec humiliant pour une armée de 5 000 hommes ! L'arrivée de Catinat au col Peas sur son flanc ne lui laisse pas le temps de prendre sa revanche. En effet, informé de l'invasion du Queyras, le commandant de l'armée des Alpes s'est porté le 1er août sur le mont Genèvre, avec une quinzaine de bataillons venus de Roche-Cotelle en deux étapes (35 kilomètres par jour). Renseigné sur les mouvements de Schomberg par le gouverneur de Château-Queyras et les habitants du pays, il a saisi l'occasion d'assaillir un corps isolé de l'armée alliée. Dans ce but, se couvrant par des détachements installés aux cols d'Izoard et des Ayes, il a marché lui-même avec 4 000 hommes sur le col Peas, au cours de la nuit du 4 au 5 août. Prévenu par des déserteurs, Schomberg évite le choc, se replie sur Molines et emprunte l'itinéraire cols Saint-Simon et Fromage, vallée de Ceillac, pour rejoindre Guillestre seulement le 8 août. Pendant ce temps, Catinat rallie le mont Genèvre.

Victor-Amédée n'a pas attendu l'arrivée de Schomberg pour se porter sur Embrun. Dès le 2 août, aussitôt couvert sur sa ligne de communication par la base de Guillestre, il donne le signal du mouvement en avant. Dans la soirée du 4 août, Embrun est investie.

Le siège de la ville dure du 5 au 16 août. Son exposé détaillé sortirait du cadre de cette étude. Il ne vaudrait d'ailleurs pas les récits des témoins. Il faut lire le rapport de Larray et la relation du siège par l'ingénieur Robert, car ils jouèrent les deux premiers rôles dans la défense de la place.

Les points suivants sont à signaler :

— les pertes de la garnison ne dépassèrent pas le chiffre d'une centaine d'hommes. Au contraire, de l'aveu même du

prince Eugène, blessé durant le siège, la prise de la ville coûta aux alliés 6 000 hommes, dont 1 200 tués ;

— le temps perdu devant Embrun fut la cause principale de l'échec d'un plan d'invasion basé sur la rapidité d'exécution. Un retard de dix jours, en août, deux mois avant l'hiver, équivalait à une catastrophe ;

— Larray obtint à peu de frais ce résultat parce que ses troupes étaient d'une qualité exceptionnelle : des bataillons appartenant aux régiments de Navarre, la Marine, Quercy et Clan-Carthy formaient le noyau de la garnison. Navarre et la Marine comptaient parmi les régiments de l'armée royale qui sont restés légendaires sous le sobriquet des « six vieux ». Les Irlandais du régiment de Clan-Carthy combattaient pour la défense de leur foi comme des Croisés ;

— la garnison d'Embrun adopta durant le siège une tactique offensive qui suppléa à la pénurie de ses moyens. Elle bluffa l'adversaire par des sorties fréquentes et d'ingénieux procédés d'emploi du feu : tirs à blanc, tirs à la lumière, récupération des boulets ennemis ;

— la population embrunoise seconda activement la garnison, malgré l'atteinte que portait le siège à ses intérêts particuliers. Les protestants firent leur devoir ;

— c'est le manque de munitions qui a contraint Larray « à battre la chamade ».

Les deux groupements de forces de l'armée des Alpes ne purent rien tenter pour sauver la place. Pendant les premiers jours du siège, Bachevilliers occupe avec son corps de cavalerie le camp de Savines. S'il est impuissant à rompre les lignes de circonvallation des alliés, il les serre de près et informe Catinat des péripéties du siège qu'il connaît par les déserteurs et les prisonniers. Le dispositif de ses forces, au voisinage du pont de Savines barre la grande route de Grenoble. Le lieutenant-général de Langalerie lui envoie l'ordre de couvrir la Provence en se repliant sur le col de Pontis. Avant d'exécuter ce mouvement, Bachevilliers en réfère à Catinat, qui approuve son dispositif et écrit à Langalerie : « Je vous prie, monsieur, de ne point hasarder de mettre de tels dérangements dans ce que pense et imagine un homme chargé du gros des affaires. Je regarde comme un grand bonheur que

M. de Bachevilliers ne se soit pas rendu à votre proposition. Vous êtes éloigné de tout à Sisteron, vous avez une connaissance médiocre du pays et vous voulez par lettres envoyer des ordres et faire mouvoir des troupes. Je vous prie, monsieur, de demeurer en Provence, qui est votre commandement naturel ; et si cela ne suffit pas, j'ose prendre la liberté de vous l'ordonner de la part du roi. »

Quand Bachevilliers voit approcher le moment où Embrun va succomber, il craint de voir l'armée alliée emprunter les passages qui mènent d'Embrun à Orcières, le devancer dans le Champsaur et menacer Grenoble. Afin de conjurer ce danger, le 12 août, il coupe le pont de Savines et vient dresser son camp à la Bâtie-Neuve. Il y est rejoint par le marquis de Vins, qui arrive de Provence avec le régiment de dragons de Catinat. Ce maréchal de camp, plus ancien que Bachevilliers, prend le commandement du corps de cavalerie.

Pendant ce temps, Catinat, rassuré sur le sort de Pignerol, a quitté son camp du mont Genèvre le 9 août et porté le gros de ses troupes à Prelles. De cette position il couvre Briançon, clef de la petite route de Grenoble et interdit l'accès de la Vallouise où il redoute un soulèvement des protestants. C'est au camp de Prelles qu'il arrête les bases de sa manœuvre défensive : « Couvrir le chemin qui conduit à Grenoble et à la Durance, s'il se peut, afin de rejeter les ennemis, s'ils réussissent au siège d'Embrun, du côté de Seyne et de cette partie de la Provence. » Dans les massifs de la Haute-Provence, l'armée de Victor-Amédée éloignée de sa base d'opérations aurait été dans l'impossibilité de se ravitailler sur place et exposée à une attaque sur ses derrières.

Catinat apprend au camp de Prelles la victoire de Steinkerke, remportée dans les Flandres par son rival de gloire, le maréchal de Luxembourg. Cette nouvelle ne le fait pas sortir de sa réserve.

Les reconnaissances qu'il dirige vers la position ennemie aux environs de Guillestre l'incitent à la prudence. Sur la rive gauche de la Durance, couverte par le Guil, cette position appuie sa droite à la place de Guillestre, englobe au centre les pentes du Risoul où campent 5 000 fantassins et à gauche Plan de Phazy tenu par un corps de 2 000 cavaliers qui barre

la route de la vallée. Sur la rive droite de la Durance, le corps de Schomberg garde le goulet de Saint-Clément.

Disposant à peine de 5 000 à 6 000 hommes, sans artillerie, Catinat ne pouvait songer à rompre ce puissant barrage de vallée. Le 12 août, il écrit franchement au roi « que la situation d'Embrun ne donne aucune vue pour le pouvoir secourir ». Toutefois, afin d'être à même de profiter d'une occasion favorable, le 13 août, il pousse ses bataillons disponibles au delà du Pertuis Rostan et les installe de part et d'autre de la Durance à Pallon et à la Roche-de-Rame. En s'avançant jusqu'à Pallon, Catinat a laissé des bataillons à Prelles et à Mont-Genèvre en situation de secourir rapidement Pignerol et Suse, si ces places se trouvaient de nouveau menacées. Il ne perd donc pas de vue sa mission. De Pallon il communique avec Bachevilliers par le val de Freissinières et Orcières. Afin de pouvoir secourir la garnison de Château-Queyras, il fait établir par ses troupes le chemin qui passe par Mont-Dauphin, le col de Furfande et Arvieux. Celui-ci est encore connu sous le nom de chemin de Catinat.

A Pallon, le commandant de l'armée des Alpes est obligé de se défendre contre les critiques de l'entourage de Louis XIV. Son attitude prudente pendant le siège d'Embrun passe pour de l'inaction. Il reçoit un mémoire où Chamlay propose gravement d'obstruer les cols des Alpes pour fermer, à l'avenir, l'entrée du royaume. Catinat ne craint pas de répondre au roi lui-même : « Je demande pardon à Votre Majesté, que ces pays sont trop bizarres pour qu'Elle se puisse former une idée juste de cette guerre, ni tous ceux qui ne suivent pas cela de près et sur les lieux. »

Louis XIV conserve sa confiance à ce mauvais courtisan.

Le 27 août, huit jours après la chute d'Embrun, l'armée alliée reprend sa marche en avant. Une flanc-garde tâte la route de Provence. Après avoir enlevé le château de Pontis, elle échoue devant le pont de l'Ubaye et doit se replier.

L'avant-garde de la colonne principale entre en contact sur les hauteurs de Savines avec les avant-postes français qui se replient.

Le 29 août, Vins décide d'abandonner la Bâtie-Neuve et de se replier en direction du col de Manse, alors appelé Plan

Saint-Guigues. Son décrochage s'effectue sous la protection d'une arrière-garde, 300 dragons aux ordres de M. du Héron. Précédé de ses équipages, le corps de cavalerie atteint le replat aux abords sud de la Rochette. Les escadrons se déployent en bataille sur cette position reconnue la veille. Victor-Amédée n'ose pas l'attaquer de front. Trois bataillons se détachent de la colonne principale et prennent la direction d'Ancelle par le col de Moissières, avec l'intention de couper du Champsaur la cavalerie française. Celle-ci reprend son mouvement de repli sur Saint-Julien, puis sur Saint-Bonnet, poursuivie par la cavalerie allemande, qui a opéré sa jonction vers Manse avec les éléments descendant d'Ancelle. Le même jour Victor-Amédée entre à Gap.

Le 30 août, Vins s'arrête sur le plateau d'Aspres. Ce plateau constitue, en avant du défilé de Corps, une bonne position de barrage couverte par le confluent du Drac et de la Severaisse. Le 31 août, à deux heures du matin, un courrier qui a passé par Orcières et le col de Freissinières arrive au camp de Pallon. Catinat apprend le repli du corps de cavalerie. Toutes les minutes comptent. Cette fois Catinat se hâte. Le salut de Grenoble est en jeu. Les courriers se succèdent, dans la nuit, vers les cantonnements des réserves. Alerte ! Déjà échelonnés du 25 au 29 août sur l'itinéraire Pallon, cols d'Anon et de la Pousterle, Vallouise, col de l'Eychauda, dix bataillons reçoivent l'ordre de franchir le Lautaret et de passer dans la vallée de la Romanche. Les troupes feront mouvement nuit et jour en une seule étape ! Trois heures de marche, trois heures de repos et ainsi de suite ! [1] C'est la fameuse *navette* dont le nom évoque l'effort imposé à la machine humaine et le rendement obtenu.

A trois heures du matin, Catinat expédie au roi un bref compte rendu et au petit jour il quitte Pallon. Le 2 septembre à dix heures du matin, il est à Aspres : 30 lieues dans des chemins de montagne en 54 heures ! Le commandant en chef parcourt la position et approuve le choix de ses subordonnés : le verrou d'Aspres est excellent. Aucun repli ne sera plus toléré. Les réserves atteignent le Bourg-d'Oisans. Elles

1. Cf. Lieutenant-général de Bourcet, *Principes de la guerre de montagnes*, 1775.

y resteront en position centrale, prêtes à se porter soit sur Aspres, par le col d'Ornon, soit vers la haute vallée de la Durance par le Lautaret. Des détachements d'infanterie prélevés sur ces réserves couvriront le point faible de la position d'Aspres, son flanc gauche. Le chevalier de Tessé, maréchal de camp, reçoit le commandement des seize bataillons demeurés à la Bessée, à Prelles et à Cervières pour parer aux attaques des troupes ennemies des camps de Guillestre et de Saint-Clément.

Il faut prévoir l'hypothèse la plus défavorable : Catinat dote Grenoble d'une garnison de sûreté, approvisionne la place en munitions et donne des ordres pour mettre à l'abri tous les bateaux de l'Isère. La capitale du Dauphiné s'émeut ; il appelle à Aspres les membres du Parlement, leur expose les dispositions prises et les charge de rassurer la population. Dans ces moments difficiles, le commandant en chef conserve calme et confiance. Pourquoi s'en étonner ? Comme tous les pessimistes, Catinat était fort dans l'adversité. Ayant prévu, avant l'action, toutes les conjonctures défavorables, aucun événement malheureux ne pouvait le surprendre.

Le 1er septembre, le prince Eugène ravage le Champsaur. Le 2, Catinat écrit tranquillement au roi : « Il n'est pas sans apparence que les ennemis ont fait cet incendie pour diminuer nos subsistances entre eux et nous, ce qui serait une marque qu'ils ne songent point du tout à s'avancer dans les gorges du Dauphiné. Selon les discours et le bruit de leur camp, l'on peut croire qu'ils ne seront pas fort longtemps dans le pays de Votre Majesté. » Alors que la Cour commence à s'inquiéter, pour le général en chef l'heure de l'angoisse est passée.

Il a rempli sa mission : Pignerol reste entre ses mains.

Les deux routes de Grenoble sont verrouillées par le barrage de Pallon et par celui d'Aspres-sur-Corps.

Sur tout le flanc nord de la poche créée par l'irruption de Victor-Amédée, Catinat a réussi son *colmatage*.

LE COLMATAGE DU FOND DE LA POCHE ET LA RETRAITE DES ALLIÉS

Les comptes rendus que recevait Catinat au début de septembre d'une part sur l'ennemi, d'autre part sur le moral de la population dauphinoise justifiaient sa confiance.

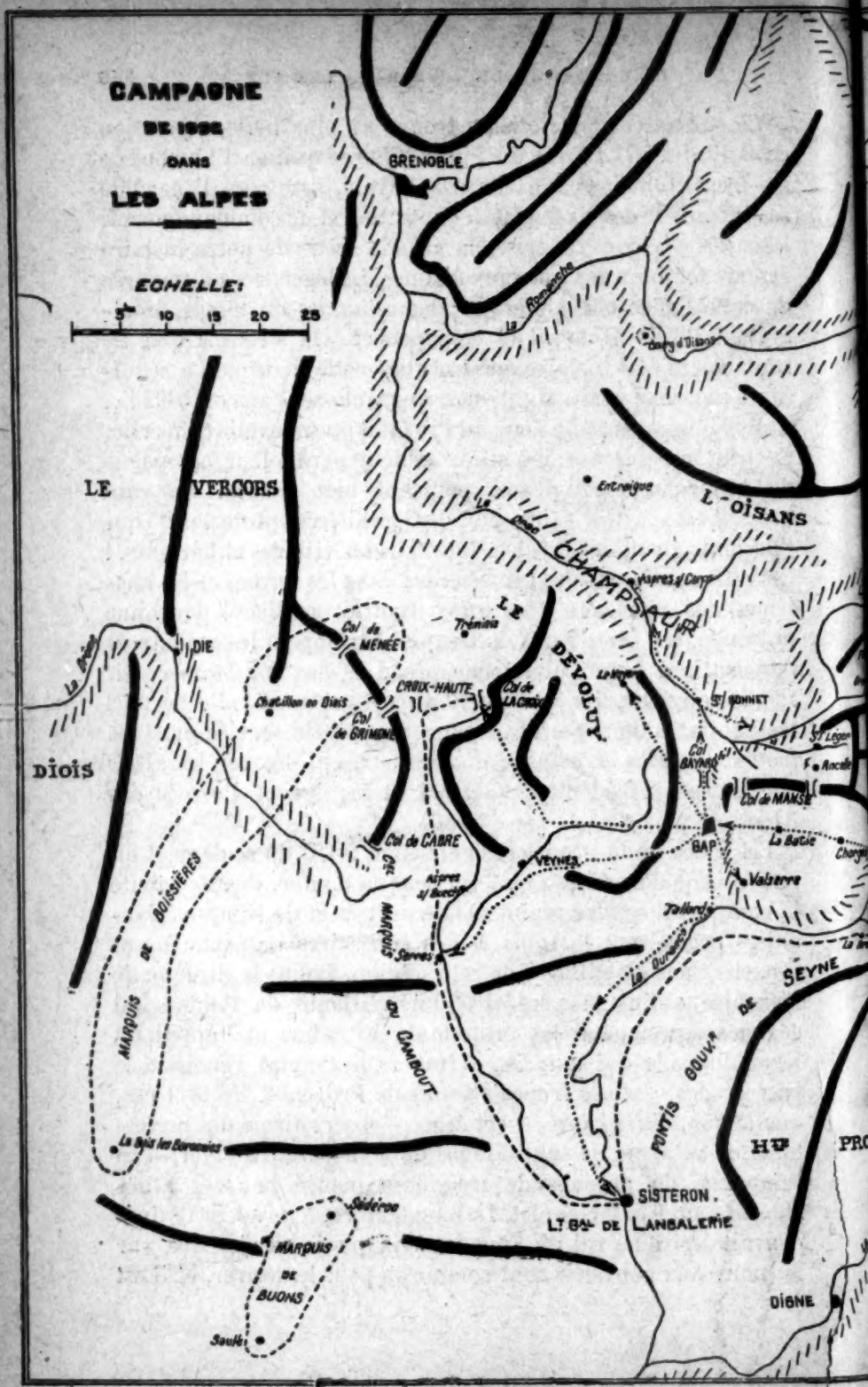
Du côté ennemi, comme il advint tant de fois aux heures tragiques de notre histoire, le facteur Providence joua en faveur de la France. Un événement imprévisible, du type « grain de sable dans la vessie de Cromwell », une sorte de « miracle de la Marne » avant la lettre, proportionné à la gravité de l'heure survint : l'armée alliée fut soudain privée de son chef. Le 29 août, à la Bâtie-Neuve, Victor-Amédée a un accès de fièvre subit. Obligé de quitter l'armée, transporté en hâte à Embrun, il est hospitalisé au collège des Jésuites. Un médecin embrunois diagnostique la petite vérole. La duchesse de Savoie arrive de Turin et s'installe à son chevet. Elle fait chercher à Marseille, pour son époux, des fruits et autres rafraîchissements. Le gouverneur de Provence, M. de Grignan, lui en envoie « six mulets chargés de tout ce qui était de meilleur et de plus rare », saisissant cette occasion de préparer la reprise des négociations avec la Maison de Savoie.

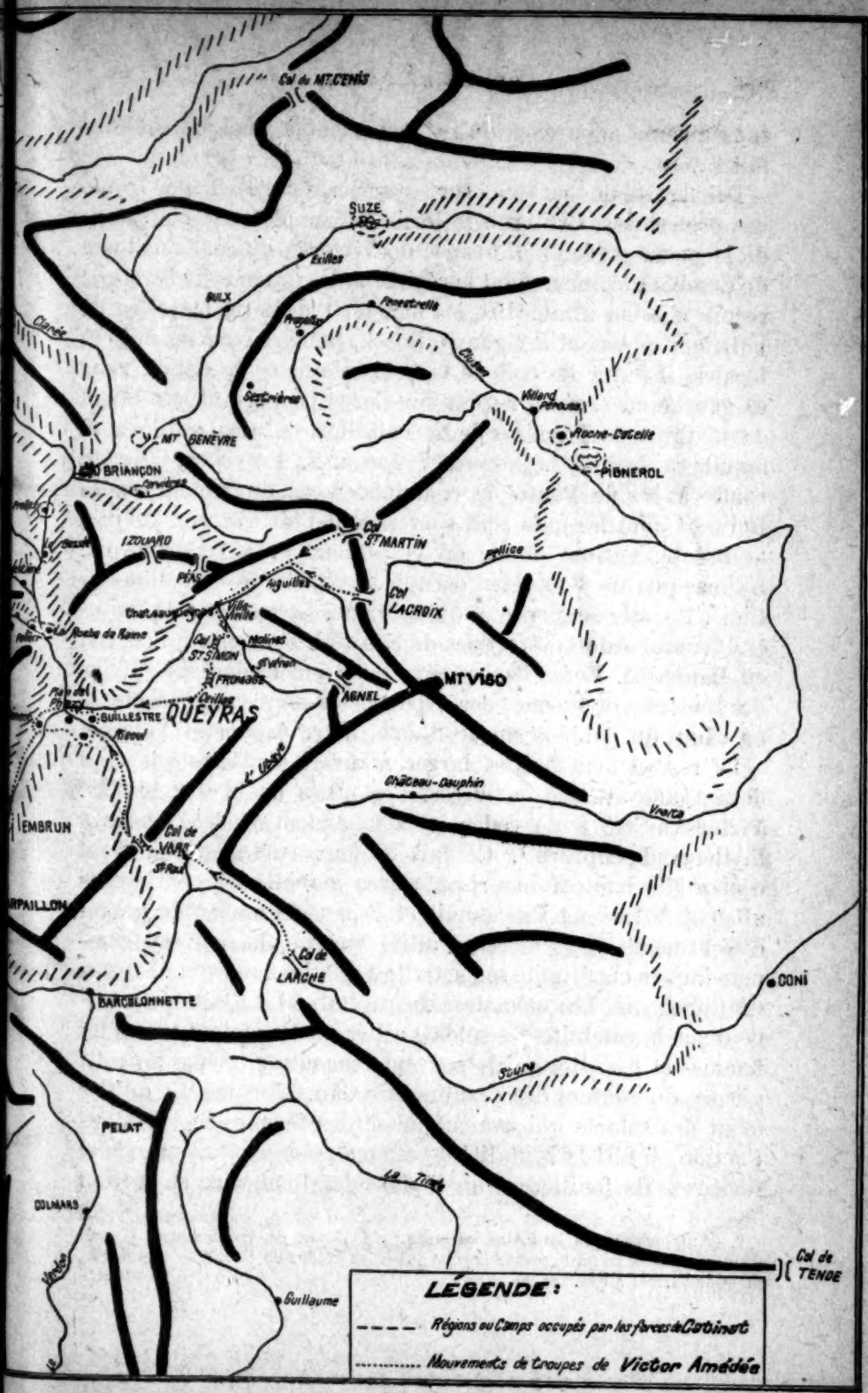
Du côté ami, la population dauphinoise, exaspérée par les pillages des alliés, se soulève en masse dans le Trièves, le Diois et les Baronnies. Les montagnards mettent à leur tête les rares gentilshommes qui ne servent pas dans les troupes royales, ceux que l'âge retient dans leur patrimoine. Ils constituent des bandes de partisans, défendent leurs villages contre les pillards et opposent à l'envahisseur une zone de destructions. Les riverains du Buech et de la Basse-Durance retirent les bateaux et coupent les cordes des bacs. Dans le Trièves, les paysans interceptent au moyen de tranchées et d'abatis les chemins qui descendent du col de la Croix-Haute. Partout où la résistance est impossible, les habitants s'enfuient et l'ennemi ne peut ni lever des contributions, ni procéder à des réquisitions.

Ce sursaut de patriotisme trouve sa plus belle expression dans Philis de La Tour du Pin La Charce qui, en l'absence de ses frères, officiers dans l'armée royale, assume à l'égard de ses vassaux le devoir féodal de protection et de commandement. Dans les périodes de crise, la grande scène de notre histoire réserve toujours des rôles aux femmes. La légende s'est emparée de cette figure chevaleresque ; les estampes du temps représentent Philis à cheval et empanachée. On s'étonne que les romanciers de l'histoire aient négligé cette héroïne. La séduisante amazone avait, il est vrai, quarante-sept ans en 1692 !...

Mademoiselle de La Tour du Pin était une nouvelle convertie. Ce trait montre que les alliés avaient perdu leur campagne de propagande religieuse, pourtant bien menée. En vain Schomberg fait-il faire par les ministres protestants qui l'accompagnent des prêches dans tous les villages et hameaux ! En vain envoie-t-il des sauvegardes dans les fermes et les châteaux des nouveaux convertis ! Inutiles malices ! Personne ne bouge. Les protestants du Dauphiné trompent les espérances des coalisés. Leur patriotisme prend le pas sur leurs sentiments religieux. Ils confondent leur cause avec celle de tous les habitants du pays. Beaucoup prennent du service dans les troupes royales et nombre d'entre eux, enrôlés par les alliés les années précédentes, désertent et rejoignent l'armée des Alpes.

Cet échec de la propagande ennemie fut-il dû seulement au patriotisme des protestants ? On peut en douter. Pendant toute la campagne, quatre régiments de milices et de troupes irlandaises occupèrent le Diois et des émissaires influents furent répartis dans les villages de cette région. Enfin, la diplomatie française obtint la neutralité bienveillante de Genève qui engagea secrètement les protestants au calme et l'appui du légat du pape qui autorisa à travers le Comtat Venaissin le passage des renforts français venus de Provence. En tout cas, quelle que soit la cause de cet échec — patriotisme des protestants ou mesures de surveillance dont ils furent l'objet — la campagne de propagande religieuse menée par les alliés aboutit à un fiasco complet. Le 6 septembre, le prudent Catinat pouvait écrire au roi : « Tous les avis que je reçois, sire, sur les nouveaux convertis sont comme on peut le désirer, et il est


CAMPAGNE
DE 1692
DANS
LES ALPES
ECHELLE:
5 10 15 20 25
GRENOBLE
La Romanche
Bourg d'Oisans
Entraigues
L'OISANS
La Drac
CHAMPSAUR
Vapres s/ Corps
LE VERCORS
LE DÉVOLUY
Trémins
Col de MENÉE
DIE
La Drôme
Chatillon en Diois
CROIX-HAUTE
Col de LACROIX
Col de GRIMONE
DIOIS
St BONNET
Col BAYARD
St Léger
Aspres
Col de MANSE
Col de CABRE
BAP
La Batie
Chorges
VEYNES
Valserre
Aspres s/ Buech
Tallard
MARQUIS DE BOISSIÈRES
MARQUIS DE CAMBOUT
Serres
La Durance
SEYNE
PONTIS BOULR DE
HU
PROV
La Bâtie les Esmeraudes
Sisteron
Sideron
SISTERON.
LT BAL DE LANBALERIE
MARQUIS DE BUONS
Soulis
DIGNE


Col du Mt CENIS
SUZE
Exilles
BULX
Fenestrelle
Pragelas
Clarée
Chisone
Sestrières
Villard Perosa
Roche-Cécelle
PINEROL
Mt GENÈVRE
BRIANÇON
Cervières
Col St MARTIN
Pellice
IZOUARD
PÉAS
Aiguilles
Col LACROIX
Chateau-Queyras
Villa Vella
La Roche de Rame
Molines
Col St SIMON
St Véran
FROMAGE
Crillon
AGNEL
MT VISO
Pays du Bas
GUILLESTRE
QUEYRAS
Risoul
L'Ubaye
Château-Dauphin
Varaita
EMBRUN
Col de VARS
St Paul
ARPAILLON
Col de LARCHE
CONI
BARCELONNETTE
Stura
PELAT
Le Tinée
COLMARS
Verdon
Guillaume
Col de TENDE
LÉGENDE :
Régions ou Camps occupés par les forces de Catinat
Mouvements de troupes de Victor Amédée

sans aucune apparence qu'ils se portent à quelque soulèvement... »

Débarrassé de tout souci sur ses arrières par l'attitude loyale des protestants, Catinat a le loisir de compléter le colmatage de la poche créée par l'avance de Victor-Amédée. Le colonel de Cambout, commandant le régiment des dragons de Bretagne reçoit mission d'interdire à l'ennemi l'accès de la vallée de la Drôme en tenant la ligne du Buech. Renforcé par les milices locales, il ferme les cols de la Croix-Haute et de Cabre, relie sa gauche au camp d'Aspres-sur-Corps en portant sur le col de la Croix-de-Tréminis le 2e bataillon de Chalandières et appuie sa droite à la place de Sisteron. En Provence, Grignan confie à M. de Pontis le commandement du secteur de la Durance dont les gués sont surveillés depuis Sisteron jusqu'à la Bréole. Catinat donne de la profondeur à ce dispositif. Le marquis de Boissières occupe la région de Châtillon-en-Diois, les cols de Menée et de Grimone. Le marquis de Buons établit un cordon de troupes de Sault en Provence à Sederon en Dauphiné. Enfin Barbezieux, tardivement inquiet, dirige des renforts sur l'armée des Alpes. Ces réserves se concentrent au camp du Sablons sur le Rhône, entre Vienne et Valence.

Ce réseau aux mailles larges n'aurait peut-être pas tenu devant une attaque en forces. Les alliés ne la tentent pas. Victor-Amédée a dû céder le commandement de l'armée à l'Allemand Caprara [1]. Ce fait a deux conséquences. Tout d'abord la hauteur méprisante avec laquelle les contingents allemands traitent Piémontais et Espagnols amène de graves dissentiments dans le camp allié. Ensuite, le nouveau commandant en chef limite son activité à la mise à sac systématique du Gapençais. Les mémoires du capitaine Le Clair nous édifient sur la conduite des soldats alliés : « Ils violent toutes les femmes et les filles qu'ils peuvent rencontrer, même les religieuses du couvent des Ursulines de Gap. L'on me dit qu'il y avait des soldats qui avaient laissé des femmes mortes dans l'action, si fort la brutalité de ces malheureux était grande et furieuse. Ils fouillèrent aussi dans les tombeaux et partout

1. Cf. *L'Invasion du Dauphiné en 1692*, par Thomé de Maisonneuve. D'après d'autres sources, ce fut le prince Eugène qui reçut du duc de Savoie le commandement de l'armée alliée.

au point que s'étant aussi servis de la baguette divinatoire, ils trouvèrent tout ce que les pauvres gens avaient caché dans les rochers, même les cloches et les ornements de leur église. » Le rapport de l'archevêque d'Embrun précise que ces excès furent l'œuvre des troupes allemandes et des contingents protestants. Les régiments piémontais et espagnols n'y prirent part qu'accidentellement.

A la mi-septembre, la paix germanique règne sur le Gapençais. Quelques flocons de neige voltigent sur les hauteurs. Le vieux Chaillol se couvre prématurément de sa calotte d'hiver. Bientôt les passages de la grande chaîne des Alpes vont être fermés pour de longs mois. Victor-Amédée est en état de reprendre le chemin du Piémont — à petites journées — en chaise. La retraite s'impose. Caprara se rend aux injonctions des généraux espagnols et piémontais, qui craignent la rigueur du climat. Durant l'été une pluie torrentielle est tombée sans arrêt dans le bassin de Gap et une épidémie de « flux de sang » — la redoutable dysenterie — a abattu le motal des troupes.

L'ordre de repli est donné le 12 septembre. L'incendie de Gap en marque le signal. La retraite s'opère en ordre, couverte par la destruction méthodique des ponts et le défonçage des chemins.

Faute de moyens, Catinat ne peut inquiéter sérieusement ce repli : ses bataillons réservés en sont quitte pour une navette de plus ! Ils regagnent les camps de Pallon et de la Bessée, prêts à s'opposer à une entreprise ennemie soit sur Briançon, soit sur Pignerol. Dans la vallée de la Durance le corps de cavalerie harcelle les colonnes ennemies en retraite, recueillant les traînards.

Le 21 septembre, Catinat écrit au roi : « Les ennemis sont, d'hier au soir, hors des terres de Votre Majesté et ont tenu la route de Vars. Il n'a pas paru possible de leur faire souffrir aucune perte dans leur retraite tant la situation du pays leur est favorable. »

Ce sobre communiqué clôt la campagne de 1692.

Un court bilan s'impose. La disproportion des pertes semble invraisemblable : 10 000 tués, blessés ou déserteurs du côté allié ; 100 tués ou blessés du côté français ! Mais la rançon de la défensive était lourde : 11 000 maisons brûlées, 25 000

têtes de bétail razziées, 50 000 livres de contribution infligées à Embrun et à Guillestre.

La sagesse du grand roi sut tirer les conclusions nécessaires. Vauban reçut l'ordre d'inspecter les fortifications des Alpes et l'incomparable Mont-Dauphin surgit !

Quant à Catinat, un matin de printemps, il reçut le billet suivant :

« Versailles, le 27 mars 1693.

» Les services que vous me rendez me sont si utiles et agréables que je crois ne pouvoir mieux vous le témoigner qu'en vous faisant maréchal de France. Vous pouvez en prendre la qualité et en recevoir les honneurs. Vous en prêterez le serment quand le bien de mes affaires vous permettra de vous rendre auprès de moi.

» LOUIS. »

Le glorieux montagnard justifia la confiance au roi en forçant Victor-Amédée à cette paix que Louis XIV souhaitait à tout prix, afin de pouvoir diriger ailleurs les troupes aguerries de l'armée des Alpes. Écrasé à la Marsaille en 1693, Victor-Amédée ne consentit à traiter qu'en 1696. Louis XIV l'acheta en lui rendant la Savoie et Nice, en lui cédant Casal et Pignerol. Clause finale de la paix de Turin, une fille de Victor-Amédée devait épouser le duc de Bourgogne, héritier du trône de France. Est-il nécessaire d'ajouter que cette paix ne fut pour Victor-Amédée que le prélude de nouveaux « tours de valse » et de nouvelles trahisons. Catinat a écrit dans ses mémoires : « Il n'y a aucune sûreté à traiter avec ce Savoyard, c'est un Protée qui change constamment de forme. »

ENSEIGNEMENTS DE LA CAMPAGNE

I. — SUR LE PLAN STRATÉGIQUE.

La campagne de 1692 fait ressortir la tyrannie qu'exerce sur les opérations dans les Alpes le milieu géographique, climat et terrain. Ce milieu compartimente dans le temps et

dans l'espace les manœuvres les plus habiles, impose aux plus grands capitaines des impératifs catégoriques.

« La partie des Alpes comprise depuis Barcelonnette jusqu'aux frontières des Suisses ne peut permettre aucune opération d'offensive avant la fin de juin et ne donne la liberté de les continuer que jusqu'à la fin de septembre. » La campagne de 1692 illustre d'un exemple probant cette opinion de Bourcet, qui devra toutefois être jugée un peu pessimiste.

Imperméables aux meilleures troupes de montagne, certains massifs des Alpes étayent les flancs des armées et leur servent de pivots de manœuvre. Catinat a utilisé l'Oisans, durant toute la campagne, comme un pivot autour duquel il vissait et dévissait ses forces.

Une offensive menée sur une seule direction, dans un seul couloir d'invasion, comme celle de Victor-Amédée, aboutit forcément à la formation d'une poche étroite, « en doigt de gant » que les forces ennemies colmatent facilement. Pour obtenir un résultat stratégique, sur le versant français des Alpes, une offensive doit donc être de grand style et embrasser simultanément plusieurs couloirs d'invasion. En Dauphiné, une opération de ce genre pose un problème difficile : la combinaison des efforts entre les différents groupements d'attaque. Comment la réaliser dans la zone profonde qui s'étend entre la frontière — base de départ — et le Rhône? Des massifs peu perméables enserrent les vallées divergentes; la grande rocade Grenoble-Sisteron qui emprunte le sillon subalpin Drac-Buech est à cent kilomètres de la base de départ et sa maîtrise ne procure pas à l'assaillant des résultats décisifs. Catinat a réussi son colmatage à la hauteur de cette rocade.

Sur ce théâtre d'opérations difficiles, la défensive présente d'incontestables avantages à condition d'être active. Dans ses *Principes de la guerre de montagnes*, Bourcet a écrit : « On entend par *défensive active* les mouvements et opérations d'offensive que peuvent faire des troupes de défensive réunies sur une ou deux bonnes positions, pour défendre un pays. Il est dangereux d'étendre sa défense sur toute une frontière et il y aurait beaucoup plus d'avantage à se tenir réuni dans une seule position où l'on ne pût être entamé, d'autant mieux qu'ayant parfaitement reconnu sa frontière, on se trouvera

toujours en état de faire ce qu'on appelle la navette, c'est-à-dire se porter à la gauche quand on jugera ne plus pouvoir se contenir à la droite et réciproquement sur la droite, quand l'ennemi s'y portera en force. La défensive active mérite la préséance principalement dans les montagnes. » Est-il besoin d'ajouter que Bourcet cite la campagne de 1692 comme un exemple type de défensive active?

Ces principes que le disciple a dégagés en 1775 de l'œuvre du maître sont toujours vrais en 1939. De nos jours, comme en 1692, la défense active du Dauphiné exige :

un système fortifié puissant et profond;

des réserves mobiles;

un réseau d'observation, de renseignements et de transmissions.

Le système fortifié doit barrer les principales voies d'accès. Ce problème de barrage n'est pas facile à résoudre, car sur cette frontière — que Vauban a appelée une frontière « extraordinairement bossillée » — les cols ne sont pas, malgré l'opinion de Chamlay, des trous aisés à boucher. La raideur des pentes rend le tir des armes automatiques fichant et il faut y suppléer la plupart du temps par des engins à tir courbe.

Le système défensif ne devra pas être linéaire mais profond. Seuls des « verrous » construits aux carrefours des vallées permettent de parer aux surprises des mauvais jours, et de colmater. La campagne de 1692 prouve que Mont-Dauphin et Gap sont des emplacements de verrous indiqués par la nature.

Bien entendu la position défensive du Dauphiné sera combinée avec un réseau de destructions, facile à faire jouer sur des voies de communication rares et encaissées. La zone de destructions établie par les paysans du Dauphiné sur la ligne du Buech est un exemple à retenir.

N'oublions pas non plus la leçon des sièges de Guillestre et d'Embrun : sous peine d'être obligées à « battre rapidement la chamade », les garnisons des ouvrages du Dauphiné seront des troupes de qualité, pourvues d'abondants approvisionnements en munitions.

Ce système fortifié, si dense et si profond soit-il, sera insuffisant à arrêter l'avance de l'ennemi, si le défenseur ne dispose

pas d'importantes réserves mobiles, rassemblées en position centrale.

Celles-ci devront être adaptées au théâtre d'opérations. Les massifs montagneux resteront le domaine des bataillons d'alpins, mais il faudra les renforcer de détachements de techniciens : troupes de transmissions, éléments du génie pour les travaux (destructions, téléféríques).

Catinat a utilisé pour ses « navettes » une réserve de dix à douze bataillons capables de faire des étapes de 40 kilomètres en vingt-quatre heures et un corps de cavalerie de 30 escadrons. L'emploi possible, même en montagne, d'éléments mécaniques ou motorisés, est de nature à accroître encore cette mobilité indispensable.

Les forces aériennes sont, elles aussi, aptes à jouer le rôle de réserves mobiles. Employées en masses, disposant de terrains nombreux et camouflés, elles parviendront peut-être à appliquer la recette de Chamlay, à « boucher » les cols des Alpes, peu nombreux et très vulnérables. Seul un dispositif de D.C.A. mobile et articulé en profondeur pourra faire échouer ces attaques.

L'emploi en temps opportun des réserves mobiles est conditionné par le jeu d'un réseau complet de renseignements et d'observation. La campagne de 1692 nous a montré comment Catinat modifiait son dispositif en fonction des renseignements que lui procuraient, soit ses éléments au contact (par les prisonniers et les déserteurs), soit ses agents. Les procédés modernes permettent de décupler le rendement des différentes sources de rensignements. Citons seulement les moyens optiques des observatoires, les postes de T.S.F. clandestins, les appareils de téléphotographie. Est-il besoin d'ajouter que, pour être efficient, ce réseau de renseignements devra être combiné avec un réseau de transmissions ?

II. — Sur le plan tactique.

Les leçons de la campagne de 1692 sont moins nombreuses et surtout négatives. Les combats ont été rares, en raison de la faiblesse des moyens dont disposait Catinat. Ce fait constitue en lui-même un enseignement. Le théâtre d'opérations

des Alpes exige, chez l'assaillant une énorme supériorité des moyens de feu. Catinat a dû, faute d'artillerie, renoncer à enlever le solide barrage installé par Victor-Amédée au carrefour de Mont-Dauphin, Guillestre. Aujourd'hui, comme hier, l'attaque d'une position de montagne ne peut être envisagée sans des appuis de feu multiples. L'engin à tir courbe paraît en 1939 avoir établi sa suprématie sur les champs de bataille de montagne. Lui seul permet d'adapter les trajectoires aux formes encaissées du relief. Les unités alpines devront être richement dotées d'armes à tir courbe.

Quand le feu est impuissant à donner une position à l'assaillant il faut tourner cette position, gagner la tête de ces ravins escarpés où le terrain a une valeur défensive propre... Il a suffi d'un mouvement débordant pour contraindre Schomberg à lever le siège de Château-Queyras, pour obliger Vins à abandonner le plan Saint-Guigues. Les éléments parachutistes ne pourront-ils pas jouer leur rôle dans ce mouvement débordant? Que l'on nous pardonne cette anticipation sur l'avenir ! Elle n'a qu'un but : souligner l'importance du facteur moyens matériels, en montagne, où il semble souvent négligé...

Pauvre de moyens, Catinat l'a finalement emporté grâce à sa prudence. Il n'a jamais été surpris. Cette prudence demeure la qualité maîtresse du tacticien en montagne. Afin d'éviter les surprises irréparables, afin de conserver les précieuses positions qui couvrent le territoire national, il faudra surveiller tous les passages des Alpes dès l'ouverture des hostilités. Le col de Vars a été occupé par Victor-Amédée faute d'éléments sûrs pour le surveiller et c'est la fidélité de la population dauphinoise réfractaire à l'idéologie protestante qui a été la cause principale de l'échec de l'envahisseur.

Cet exemple de 1692 réunit en une seule les deux idées qui sont l'exergue de cette étude : la suprématie du terrain et la primauté du moral. Les montagnards connaissent la valeur du terrain et leur patriotisme se nourrit de réalités. Ils savent mourir, comme les soldats de Péguy, « pour quatre coins de terre, pour leur âtre et leur feu, et les pauvres honneurs des cités paternelles ».

CAPITAINE D'ESNEVAL

MON ENFANCE EN U.R.S.S.[1]

Je grimpai. Peu après, vint l'aide-machiniste. Tout d'abord, il me regarda de travers, mais lorsque le machiniste lui eut dit quelques mots, il sembla se rasséréner.

Comment vous décrire la jouissance que j'éprouvais sur la locomotive... Le machiniste m'avait averti que je ne devrais pas bouger de ma place pour ne pas le gêner dans son travail.

Je m'installai dans un petit coin, à droite de la chaudière. Il faisait bon rester là, bien au chaud. Le machiniste me donna une miche de pain, me versa du thé dans un bol et me donna un morceau de sucre. Aux stations, il me permettait de me promener un peu pour me dégourdir les jambes. Dehors, il gelait fort, parfois il neigeait, le vent soufflait, et moi, je me prélassais près de ma chaudière, et puis... je n'avais pas faim...

A la tombée de la nuit, le machiniste me couvrit d'un morceau de bâche. Le bruit rythmé des roues, le balancement doux de la locomotive et moi, parmi tout cela, plongé comme dans un rêve merveilleux. En effet, ce fut la première nuit depuis bien longtemps où je fis des rêves splendides.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet et 1er août 1939.

XIX

Arrivé à Tcheliabinsk, le machiniste me remit à un camarade, qui devait conduire le train jusqu'à Oufa. Cet autre machiniste fut aussi très bon. Il aimait à bavarder avec moi. Je lui débitais un tas de mensonges. C'est la peur qui me poussait à lui raconter des blagues ; toutefois, il y avait du vrai dans mes paroles. Mes mensonges portaient toujours sur le même point : je disais que j'étais le fils d'un cordonnier et que mon père était mort ; une fois, étant sorti de la maison, je m'étais égaré et les miliciens m'ayant rencontré dans la rue, m'avaient emmené et m'avaient expédié en Sibérie avec d'autres « sans-abri ». Je corsais mes mensonges en disant qu'on m'avait mis dans une « maison d'enfants », où on me battait et où on me laissait sans nourriture ; j'ajoutais que je m'en étais enfui.

Le machiniste prêtait une grande attention à mes radotages. De temps en temps, il échangeait des propos avec son aide, et tous deux se mettaient alors à pester contre les Soviets ; ils disaient que ces gens-là ne savaient faire que de beaux discours : ils promettaient beaucoup et ne donnaient rien.

Le voyage était long, et toutes sortes de pensées baroques, comme je n'en avais jamais eues auparavant, me passaient par la tête. Ainsi je me figurais ma rencontre avec mon oncle ; celui-ci, il est vrai, ne me connaissait pas ; mais cela n'empêchait pas qu'il serait bien content de me voir et qu'il me prendrait chez lui et alors, je mangerais toujours à ma faim, je serais vêtu chaudement, je n'aurais plus froid et personne ne me maltraiterait plus ; nul ne pourrait plus me mettre dans quelque « maison d'enfants » ou m'expédier en Sibérie : l'oncle ne le laisserait pas faire.

Il me revenait à la mémoire des bribes de conversations de mes parents, où ils me disaient que l'oncle était écrivain et travaillait pour un journal. Naturellement, je m'abstenais de parler de cela au machiniste, à qui j'assurais que mon oncle était un milicien.

Puis, tout à coup, je commençais à me demander si j'avais

vraiment un oncle et, au cas où il existerait, s'il ne me mettrait pas à la porte. Mais des pensées pareilles me faisaient horreur. Je les chassais pour revenir à mes rêves insensés. Par exemple, une fois grand, je voulais devenir machiniste, pour pouvoir conduire les convois, ou bien encore aiguilleur, ou même simple chauffeur... Chauffeur. Il est toujours bien au chaud, celui-là ! Veinard, va !

Arrivés à Oufa, mon machiniste me passa à son collègue, mais celui-ci se fit beaucoup prier avant de me laisser monter sur sa locomotive ; enfin, il céda.

Au cours de ce trajet, il se produisit un incident que je n'oublierai jamais. Nous stoppâmes devant une gare et notre train vint se ranger le long d'un autre convoi s'en allant en direction inverse. Les voitures de ce convoi restaient closes et il nous en parvenait des sons confus, une sorte de beuglement ; jamais je n'avais entendu aucun animal beugler de cette manière, un beuglement sinistre, un beuglement qui n'en était pas un, qui ne ressemblait à rien. Je demandai au machiniste quelle sorte de bétail on transportait dans ce convoi. Lui, me répondit :

— Ce bétail porte un nom : « hommes ». Ce sont des « lichentzis » et des « koulaks » qu'on déporte en Sibérie.

J'avançai la tête dehors : juste devant moi, il y avait une voiture, avec une toute petite fenêtre, et, dans l'encadrement de cette fenêtre, une figure humaine, les yeux écarquillés, la bouche ouverte. Ils devaient tous mourir de soif. Je me souvins alors dans quelles conditions on m'avait moi-même expédié de Moscou, et je restai glacé d'épouvante. Je réfléchis... En somme, ce machiniste, s'il devinait seulement la vérité, que mon père était un « lichénetz » ?... Alors, sûrement, il me ferait tout de suite monter dans cette voiture.

Enfin notre train se mit en marche.

Entrés dans une autre gare, le machiniste m'envoya chercher de l'eau bouillante. Ce n'était pas une grande gare ; de plus, elle se trouvait un peu à l'écart des autres habitations. Je pris la bouillotte et me dirigeai vers le buffet. A l'entrée, je me heurtai à un garde. Il me saisit au collet :

— Où qu' tu vas ?... D'où qu' tu viens ?...

Je lui expliquai que je venais chercher de l'eau bouillante pour le machiniste.

— Connu ça, le machiniste! Où qu' t'as volé la bouillotte? Voyez-vous, cette bande de pouilleux. Quand est-ce qu'on se débarrassera de vous autres?...

Il ne voulut plus me lâcher et m'entraîna à la permanence. Il me poussa dedans et ferma la porte à clé.

Les fenêtres de la permanence donnaient sur le côté opposé à la voie. Je compris que si je ne réussissais pas à sortir, le train partirait sans moi. Et alors, tout le monde retomberait sur moi et, de nouveau, on voudrait m'expédier quelque part, au diable! J'essayai d'ouvrir la fenêtre, mais elle tenait bon. Alors, à l'aide d'une lampe que je pris sur la table, je cassai le carreau. Je sortis tout couvert de coupures, mais qu'importe, j'étais libre. Je fis en courant le tour de la gare et bondis sur le quai, pour tomber dans les bras du même garde... Je me pris à courir sur le quai, mais malheureusement du côté qu'il ne fallait pas, c'est-à-dire en m'éloignant de la locomotive. Le garde me donna la chasse. Comment rebrousser chemin? Le train s'ébranla.

Je sautai sur le remblai, où je continuai ma course à côté des voitures qui me dépassaient. Soudain, à une petite distance de là, j'aperçus un hangar derrière lequel deux gamins se tenaient cachés. Eux aussi m'avaient vu; ils se mirent à courir pour me rattraper et finirent par me rejoindre. Le garde resta en arrière et nous nous mîmes au pas. J'appris alors qu'ils avaient jusqu'ici voyagé sur les tampons des wagons et qu'arrivés à cette gare ils avaient été découverts par le garde qui les avait fait déguerpir. Tout d'abord, ils avaient eu l'intention d'attendre le train suivant, mais, après réflexion, ils s'étaient dit qu'ils pouvaient aussi bien aller à pied.

— La ville ne doit pas être loin, prétendaient-ils.

Arrivés au passage à niveau, nous nous engageâmes sur la route pratiquée à côté de la voie. La gelée n'était pas forte, et au début nous marchions allègrement. Tout autour, la neige étincelait de ses feux multicolores, ondoyant au soleil.

L'un des garçons, qui respirait avec difficulté et ne cessait de tousser (la phtisie, peut-être?) se mit à raconter :

— Là, derrière ce hangar, où tu nous as vus assis, nous

nous demandions où nous pourrions bien trouver quelque chose à nous mettre sous la dent. Il y a longtemps qu'on a rien bouffé. Et alors, nous avons pensé, si on posait une pierre sur les rails... ça, par exemple, ça serait beau... Le train qui dégringolerait...

— Mais pourquoi faire?... objectai-je.

— Tiens, mais quand le train culbute, il y a des tués, des blessés... C'est le moment, nous rappliquons, nous nous mettons à la chasse, et nous rafflons tout... de la boustifaille aussi !

— Et des bottes ! ajouta l'autre gamin, qui marchait les pieds enveloppés dans des chiffons.

Nous fîmes quelques pas en silence.

— Là, c'est l'endroit... C'est ici qu'on va mettre la pierre, à ce tournant, le machiniste ne pourra pas la voir, justement à cause de ce tournant ! reprit l'aîné.

Nous nous arrêtâmes et nous nous mîmes à inspecter le sol dans l'espoir de trouver une pierre appropriée à notre but. Une épaisse couche de neige recouvrait tous les objets et nous empêchait de les bien distinguer.

— Voici une pierre, s'écria tout à coup le plus jeune des garnements, en nous désignant du doigt une pierre qui pointait sous la neige, tout contre la voie.

Nous essayâmes alors de la retourner, mais elle était fortement attaché au sol par la gelée et il nous fut impossible de la faire bouger. A côté, traînait la moitié d'une traverse, à demi-pourrie.

— Ah ! bah ! on va se débrouiller avec cette traverse... Allons, enlevez... commanda l'aîné.

A grand'peine, nous réussîmes enfin à tirer la lourde poutre sur le remblai et à la poser sur les rails.

— Ouf !... Maintenant on n'a qu'à attendre le train, dit notre capitaine.

Pendant un long moment, nous restâmes assis dans le fossé, sous le remblai. Le froid nous mordait jusqu'aux os. Tout restait désert. Soudain, nous entendîmes un bruit sourd, à peine perceptible. Nous fûmes tout de suite debout. Le bruit s'accentuait de plus en plus et semblait courir sur les rails... Une locomotive se profila au loin.

— Tous par terre, commanda l'aîné, gare au machiniste ! Il ne faut pas qu'il nous aperçoive.

Encore quelques moments d'attente angoissante... Le bruit se transformait en rugissement... Un petit moment encore... Puis, un cliquetis de roues domina tous les autres bruits... Enfin, le train fila rapidement devant nous et disparut dans le lointain...

— Macache... Nom, de nom, de nom, de nom... ! dit l'aîné en se levant.

Nous nous engageâmes sur la route qui, maintenant, tournait dans la forêt. Pendant longtemps, nous marchâmes dans cette forêt ; nous découvrîmes un hameau, à quelque distance de la lisière du bois. La nuit tombait.

— Si qu'on allait au village ?... proposa l'aîné des garçons, qui respirait avec difficulté et toussait de plus en plus fort.

— Faut pas tout de même croire qu'on va nous laisser entrer dans une isba, objecta le plus jeune. De toute façon, il nous faudra coucher dehors. Continuons à marcher. Une meule de foin ferait bien notre affaire. Il fait chaud, il fait bon dormir dans le foin.

Nous nous remîmes à marcher. Je tenais toujours ma bouillotte à la main et je me demandais si je devais la jeter ou la garder. Nous nous assîmes un moment sous un pont, mais il faisait trop froid pour y rester. La gelée devenait de plus en plus forte. Le jeune garçon se plaignait de ses jambes que le froid raidissait.

Un paysan vint à passer en traîneau. Nous lui demandâmes si la ville était loin.

— A une trentaine de verstes d'ici, répondit-il. Mais il est inutile d'y aller ; on ne vous laissera pas entrer. On en a assez de vous autres, on vous expulsera.

Mais où diriger nos pas, sinon vers la ville ?... Je ne pensais même plus à mon oncle. Ma seule préoccupation maintenant était de ne pas m'écarter de mes compagnons. Je ne me rendais pas bien compte du but de notre marche... Tout ce que je savais, c'était qu'il fallait marcher.

Nous repartîmes. Maintenant, nous étions en pleins champs. Il faisait déjà complètement nuit ; la lune restait cachée par les nuages et le vent soufflait par rafales. Au début,

nous marchions tous les trois côte à côte, puis l'aîné nous céda le pas. Il commença à neiger. Le vent augmentait de force et bientôt la route elle-même disparut sous la neige. Je me retournais : le garçon qui restait en arrière n'était plus visible. Je rattrapai mon autre compagnon qui marchait devant moi et lui dis que notre camarade était bien en retard.

— Tant pis pour lui, il va être gelé. C'est la tourmente. Nous asseoir maintenant, serait pure folie. Nous serions perdus, ensevelis sous la neige, me cria-t-il.

Mais tout en prononçant ces paroles, il trébucha et ralentit son pas.

Maintenant, le vent hurlait, tout en chassant devant lui de gros tourbillons de neige. La tourmente était déchaînée. Saisis par la peur, lentement, lentement, nous avançions quand même...

Brusquement, nous constatâmes avec terreur que nous n'étions plus sur la route. Nous l'avions perdue. Et la bise qui nous cinglait le visage, qui nous coupait la respiration, qui ne nous laissait plus avancer...

Mon compagnon me dit :

— Tant pis... je n'en peux plus... Je ne sens plus mes pieds... Ils sont gelés... Reposons-nous un moment.

Nous asseoir maintenant, serait notre perte, me dis-je. Il faut marcher ! Et je me remis en route.

Mais voilà que mon compagnon disparait brusquement dans la neige, une fosse peut-être... Péniblement, il revient à la surface et s'assied, en repliant les jambes sous son corps.

Alors, je me dis : Coûte que coûte, il me faut continuer. A la vérité, je ne savais pas où aller, mais j'avais le sentiment que, si je venais à m'arrêter, je ne pourrais plus repartir. Je restai donc debout et continuai à l'aventure. Je n'avais probablement fait que quelques pas de plus lorsque, malgré l'état d'inconscience où je me trouvais, je remarquai tout à coup que le vent était tombé et que l'air ne m'arrivait que d'un seul côté. Je m'aperçus alors que je me trouvais devant une sorte de mur. Je m'approchai : c'était la forêt. J'hésitai : j'avais peur de m'engager dans le sous-bois ; d'autre part, je savais ce qui m'attendait dans la plaine : la bise et la

tourmente... Je me dirigeai vers la lisière du bois. Mes pieds enfonçaient dans la neige. Bientôt, je marchais dans les broussailles, où mes pieds s'empêtraient. Transi de froid, je sentais mes bras et ma figure se roidir. Je me sentis perdu !

Soudain, les nuages se déchirèrent et la lune apparut : tantôt elle se montrait pour un court instant en inondant de sa lumière le paysage environnant, tantôt elle disparaissait de nouveau, en replongeant dans l'obscurité la campagne déserte. Je défaillais... Mais elle reparut et cette fois sa lumière éclaira en plein une remise qui se trouvait à quelques mètres. Je la voyais tout près et, cependant, le temps que je mis pour l'atteindre me parut une éternité. Enfin, j'arrivai. La porte était fermée, mais sous cette porte il y avait une grande planche, placée là pour boucher le vide entre le bas de la porte et le sol. Après de longs efforts, je réussis à soulever cette planche ; quand ce fut fait, je découvris une grande fente par laquelle il me fut possible de me glisser. Une fois dans la remise, je remis la planche en place et la fente se trouva de nouveau bouchée. L'obscurité était complète. A terre, il y avait du foin. Je me mis alors à y creuser un nid. Plus je creusais, plus le foin devenait chaud. Je me plaçai dans le trou et me couvris complètement de foin, puis, tout de suite, je m'abîmai dans le sommeil.

XX

Il devait être bien tard dans la nuit lorsque je me réveillai, saisi d'une crainte vague. Dehors, j'entendais un grognement sourd et un remue-ménage singulier. Des pattes grattaient contre les planches de la porte, déjà ébranlée. Une terreur froide me glaça les veines. Une idée surgit dans mon esprit : les loups. Je retins ma respiration et demeurai là, hanté par l'idée que les loups allaient peut-être pénétrer dans la remise, s'ils n'y étaient déjà.

Le vent soufflait par rafales et s'abattait avec bruit sur la forêt, où il cassait des branches. Soudain, tout ce tapage fut couvert par un hurlement, à la fois plaintif et féroce :

les loups se battaient. Peu à peu, ce hurlement s'éloigna pour mourir enfin dans le lointain.

Moi, je restai figé sur place, comme pétrifié, je me sentais tiraillé par la faim et complètement épuisé. Je me rendormis de nouveau. Après tout, qui sait si cet incident des loups eut vraiment lieu ou si je n'ai pas simplement rêvé?...

Le grincement de la porte qu'on ouvrait du dehors me réveilla pour tout de bon. Des flots de lumière inondèrent la remise et je vis devant moi un homme en touloupe (une pelisse en peau de mouton) et en valenkis (de longues bottes en feutre), tenant une fourche à la main; à l'entrée, devant la porte, il y avait un traîneau.

— Vite, sors de là! Encore un peu et je t'enfourchai, prononça le nouveau venu.

Puis il se mit à charger le foin sur le traîneau.

Perplexe, je me demandais ce que le bonhomme allait faire de moi. L'idée d'être jeté à la porte et de me retrouver de nouveau abandonné à moi-même, seul, dans la forêt, me donnait le frisson.

— Allons, grimpe! Range le foin dans le traîneau, pour qu'il soit bien égal! Moi, je vais le servir.

Aidé par lui, je me hissai tout en haut du tas de foin dans le traîneau et je me mis à le fouler. Je faisais tous les gestes machinalement, sans bien me rendre compte si tout ceci se passait en réalité, ou en songe. D'ailleurs, à ce moment, j'étais incapable de penser à quoi que ce soit. Après avoir passé la corde par-dessus le foin, pour l'attacher, l'inconnu ramassa les guides et allongea un coup de fouet à son cheval. Lorsque nous fûmes sur la route, il monta dans le traîneau et se mit à causer avec moi.

— Comment qu't'as fait pour te glisser dans la remise?

— Sais pas.

— Depuis quand qu't'es là?

— Depuis longtemps.

— D'où sors-tu?

— De nulle part... de Sibérie!

— Voyez-vous cela, de Sibérie!... T'as père, mère?...

— Les deux morts. Mon père était cordonnier...

Bientôt notre traîneau vint stopper devant une grande isba, située un peu à l'écart du village.

— Descends. Viens dans l'isba, me commanda mon interlocuteur.

Il laissa son attelage devant la porte et entra avec moi.

— Tenez ; je vous amène un nouvel ouvrier, dit-il aux gens assis autour de la table.

Dans mon souvenir, je revois cette journée comme à travers un voile. Les conditions dans lesquelles je me trouvais brusquement étaient si étranges, si différentes de tout ce que j'avais vécu jusque-là ! Je me rappelle avoir été conduit à la « bania » (au bain), qu'on me fit ensuite passer une chemise et un pantalon propres, que je mangeai copieusement, que je dormis sur la « léjanka » (une couche de brique pratiquée en haut d'un four) et que le soir il vint beaucoup de monde à l'isba.

Pendant la nuit, je restai longtemps éveillé, les yeux ouverts, l'esprit occupé à rassembler mes impressions.

J'éprouve quelque difficulté à vous raconter la vie nouvelle où je me trouvai si inopinément plongé : elle était trop différente de ma situation précédente et, pour tout dire, sans rapport avec elle. Pendant longtemps, il me sembla que je vivais un rêve. J'avais peur de m'éveiller, je croyais et je ne croyais pas à la réalité de ma nouvelle existence. Parfois, je me tâtais le bras, et lorsque je sentais l'os sous mes doigts, je me demandais : « Est-ce vraiment un os?... Suis-je vraiment en vie?... Le « ravin des Brebis » a-t-il jamais existé ou bien est-ce un lieu inconnu de tous, né de mon imagination?... Le Peigne, lui-même, l'ai-je vraiment connu? Et Semka-Jeudi?... Et cette noyade du Crochet par Fedka? L'ai-je vraiment vu de mes propres yeux? Et mon « octobrisation », eut-elle vraiment lieu?... Ai-je pour tout de bon été sur le point de geler dans le wagon du chemin de fer?...

» Non, non... Rien de tout cela n'existe, n'a jamais existé, ne peut avoir existé... »

Il m'arrivait aussi, tout en restant chaudement couché dans l'isba, de me réveiller en sursaut, en poussant des cris sauvages et en fixant mes yeux épouvantés dans les ténèbres :

c'est que je revoyais en songe quelque épisode effrayant de mon passé.

La famille paysanne qui m'avait recueilli était celle du grand-père Pakhome. C'était un vieillard de haute stature, aux cheveux blancs, portant une grande barbe. Grand'mère Eudoxie était tout autre : une petite vieille, toujours affairée et remuante. Leur fils aîné, que j'appelais oncle Pierre, et son petit garçon âgé de huit ans environ (qui, plus tard, devint pour moi un ami), demeuraient avec eux.

Le petit Ilucha (Elie), bien que moins âgé que moi, était de ma taille ; aussi je portais ses habits. C'était un garçon bizarre : il n'aimait ni courir, ni s'amuser avec les autres enfants. Maigrelet, pâlot, méditatif, c'était le portrait de sa mère, qui s'occupait du ménage.

Le second fils du grand-père s'appelait Fédor (Théodore). C'était le boute-en-train de la maison, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer la lecture. C'est lui qui m'avait trouvé dans la remise et amené à l'isba.

Marphoucha (Marthe), la fille du grand-père, avait treize ans et était également d'un caractère enjoué.

Il y avait aussi une veuve, la sœur du grand-père, tante Marie, qui demeurait avec la famille. Elle et son fils, Stepan (Étienne), un garnement d'une quinzaine d'années, occupaient l'arrière-isba. Stepan appartenait à la jeunesse communiste ; on ne le voyait que rarement à la maison, car la plupart du temps il était fourré dans l'isba des kolkhoz (économie collective). La famille ne l'aimait pas et lui n'obéissait à personne.

Le grand-père Pakhome avait son économie individuelle, cela veut dire qu'il ne faisait point partie des kolkhoz. Tout ceci, je ne l'appris que peu à peu, par la suite. Les premiers temps, je me tenais sur mes gardes et ne faisais que guetter le moment favorable pour m'enfuir, car à cette époque je ne croyais à personne et j'avais peur de tous et de tout. Lorsque je commençais à sentir la faim, je me plaçais aux abords de la maison, sous la fenêtre, dans l'espoir que peut-être quelqu'un me ferait l'aumône d'une croûte de pain. J'avais pensé à tout, même à me préparer un gîte, pour le cas où l'on m'aurait chassé de la maison. Par exemple, la niche au chien ! Grand-

père avait un magnifique chien dans sa cour ; on l'appelait « Woltchok » (petit loup) et nous avions beaucoup d'amitié l'un pour l'autre.

Mais dès que je me postais aux abords de la maison, on me faisait entrer dans l'isbà et on m'indiquait ma place à table, avec tout le monde. Je n'avais jamais mangé de chère plus succulente que celle qu'on nous servait à la table familiale ; même chez mes parents, je n'avais jamais rien mangé d'aussi bon et d'aussi nourrissant. Du pain à discrétion ; sur la table, on apportait une énorme écuelle de soupe aux choux et un pot plein de lait ; on servait des pois chiches, des pommes de terre, du kacha ; les jours de fête, on trouvait même des morceaux de viande dans les « chtchis » (soupe aux choux) et, en plus de tout cela, oncle Fédor pêchait du poisson dans la rivière.

Plus tard, lorsque je m'habituai complètement à ma nouvelle position et qu'on commença à me traiter comme quelqu'un de la famille, nous allâmes tous ensemble à la pêche ; oncle Fedor, Ilucha et moi. Cependant, il y avait dans tout cela une chose que je ne pouvais pas comprendre : pourquoi mes patrons ne me faisaient-ils aucun mal ? Pourquoi me servaient-ils à manger ? Pourquoi me donnaient-ils des vêtements ? Et pourquoi me permettaient-ils de dormir dans leur isba ?... Oui, pourquoi ?...

Je couchais dans l'arrière-isba, dans la même pièce que tante Marie et Stepan. Par conséquent, j'ai pu souvent entendre les conversations entre la mère et le fils. Tante Marie faisait des remontrances à son fils et tâchait de lui faire honte de son laisser-aller : elle disait qu'il était toujours là pour manger le pain du père-grand, mais qu'il n'était jamais là pour travailler. Stepan prétendait qu'il était pris par un autre travail, notamment le travail pour « la collectivité » et, quant au père-grand, il ajoutait : « Je crache dessus ».

Tante Marie pleurait et disait que si le père de Stepan était encore en vie, il l'aurait sûrement corrigé pour ces paroles. Stepan ricanait : « La bonne blague !... le père n'aurait jamais osé le toucher, car lui, Stepan, n'aurait eu qu'à se plaindre au Soviet de la commune et on aurait immédiatement

fourré le père « dedans », pour lui apprendre à faire de la « contre-révolution ».

Souvent aussi, Stepan avait des discussions avec sa mère à propos de Dieu ; il disait que Dieu n'existait pas et que les popes l'avait inventé.

— Ben quoi, si Dieu existe, dis-moi, où qu'il loge, celui-là ?

— Comment où ?... Tout le monde sait où. Au ciel ! répondait tante Marie.

— Et le ciel, où c'est ?...

— Là, en haut.

— Et alors... on voit tout de suite que tu es une imbécile. Le ciel, c'est rien que des nuages, et derrière les nuages, il n'y a rien. Tout ceci, on nous l'apprend à l'école.

— Peut-être bien que c'est des nuages. Moi, je n'y suis jamais allée.

— Et voilà ! tu n'y as pas été et tu parles de savoir... Les nuages donnent la pluie et c'est ainsi qu'ils se dispersent... Ton Dieu ne pourrait pas s'y tenir, il s'ficherait par terre, sûrement !

La tante ne savait plus quoi dire à Stepan et, pour toute réponse, s'essuyait les yeux avec son tablier... C'est que Stepan était vraiment mauvais. Ilucha et moi, nous l'avions surnommé « Sorcier ». « Sorcier », c'était le nom d'un coq à grand-père. Ce coq également était méchant. Lorsqu'il nous apercevait de loin, Ilucha et moi, il venait vers nous en courant et nous frappait les jambes de son bec. Une fois, Marphoucha le vit sur son perchoir tenant dans son bec, par la crête, la poulette « Belianotchka » (Blanchette). La pauvre bête creva. Voilà de quelle méchanceté il était capable. Pour les fêtes de Pâques, on l'égorgea.

Grand-père avait six poules. Il avait aussi deux chevaux, trois vaches, une génisse, six brebis, un porc et une truie. Nos chevaux étaient beaux, bien nourris. L'un d'eux s'appelait « Héros », l'autre « Wasska » (Basile). Je leur portais chaque jour une brassée de foin, et les jours de fête un picotin d'avoine. Mais j'avais aussi d'autres petits travaux : avec Ilucha je ramassais du bois mort dans la forêt pour allumer le feu ; j'allais à la source pour chercher de l'eau, je changeais la litière du bétail, etc.

Ce n'est pas du jour au lendemain que je me mis au travail, car les premiers temps, j'étais encore trop faible ; chaque jour mes gencives saignaient. Tante Marie, comme d'ailleurs tous les autres, me plaignait du fond de son cœur. Toutefois, je recouvrais rapidement mes forces et grand'-maman Eudoxie dut alors élargir pour moi les habits d'Ilucha : ils me devenaient trop étroits.

XXI

Le nom de notre village était « La Forêt » ; il avait quarante-huit feux, dont dix seulement étaient de petits domaines ruraux que leurs propriétaires exploitaient individuellement, à l'instar du grand-père. On appelait ces propriétaires des « individuels », tous les autres domaines du village étant exploités collectivement et formant un « kolkhoz » (économie collective) qui portait le nom de « Préceptes de Lénine ». Au « kolkhoz », les cultivateurs avaient tout en commun : la terre, le cheptel, les instruments d'agriculture et le reste.

Grand-père disait que plusieurs cultivateurs ne s'étaient fait inscrire au « kolkhoz » que parce qu'on leur avait forcé la main par de lourds impôts supplémentaires et par des vexations de toutes sortes. Seuls les moujiks indigents entraient d'eux-mêmes au « kolkhoz », mais grand-père qualifiait ceux-ci de « feignants ».

— Un paysan soigneux de son travail ne peut pas tomber dans l'indigence, disait-il. Seuls les paresseux et les ivrognes n'ont rien. Ce ne sont que des propres-à-rien et s'ils ne veulent pas travailler pour eux-mêmes, dans leur clos, on peut être sûr qu'ils ne travailleront pas plus pour le « kolkhoz ».

Ceux des « kolkhoz » ne faisaient pas bon ménage avec les « individuels » et les traitaient en ennemis. Aussi, Ilucha et moi n'allions jamais seuls au village, car les gamins du « kolkhoz » se mettaient aussitôt à nous frapper, nous, les « individuels ». Eux, on les appelait « pionniers » et on désignait leurs aînés comme appartenant à la « Jeunesse communiste ».

J'eus plusieurs fois l'occasion d'accompagner oncle Fédor au village. J'y ai vu le « selsoviet » (le soviet du village) qui était alors installé dans l'ancienne église. L'église n'avait plus ni sa croix, ni ses cloches ; à l'intérieur, les saintes icônes avaient été également enlevées et au beau milieu du sanctuaire, on voyait le portrait de Lénine, installé à côté d'un phonographe. D'ailleurs, Stepan aimait à vanter les sauteries qu'on organisait dans la « maison du selsoviet » les jours « non-travailleurs », c'est-à-dire, en notre langue, les jours de fête. Stepan m'engageait beaucoup à me faire « pionnier » ; toutefois, je n'ai pas cédé à ses objurgations, ni à ses tentatives de persuasion, car les explications du grand-père me firent comprendre que les « pionniers » étaient des communistes qui ne croyaient pas en Dieu et tenaient tout le monde en esclavage.

Je me rappelle avoir dit au grand-père que Stepan avait bien souvent des discussions avec sa mère, la tante Marie, à qui il disait que Dieu n'existait pas.

— Stepka n'est qu'un sot, il ne comprend pas que les choses ne se font pas toutes seules. Par exemple, le râteau ou la hache ; qui les a faits ? C'est l'homme. Ces outils ne se sont tout de même pas faits seuls. Il en est de même pour le monde qui ne fut pas créé par l'homme et qui ne put pas davantage se faire seul. Qui le fit ? C'est Dieu !...

Je vis aussi l'école du kolkhoz installée dans l'ancienne résidence d'un grand propriétaire foncier. Grand-père racontait que dans le temps il n'y avait pas que les paysans qui habitaient la campagne, mais aussi des propriétaires fonciers qui possédaient beaucoup de terres. Eh bien ! on leur enleva la terre et ils furent massacrés, envoyés aux travaux forcés ou bien ils devinrent « lichentzis », c'est-à-dire réduits à la mendicité. A la « Forêt » il y avait un de ces anciens propriétaires. Grand-père disait qu'il avait fait beaucoup de bien aux paysans : c'est lui qui avait fait construire l'église, créé un hôpital et une école et beaucoup d'autres choses encore. Après l'avoir chassé, on installa l'école, ainsi qu'une crèche pour les nouveaux-nés, dans son ancienne demeure. Mais pas une femme ne veut entendre parler de cette crèche, racontait le grand-père ; elles prétendent que c'est une vraie

honte pour notre village, que pas une mère ne voudra confier son enfant à ces « iasli » (crèche).

D'ailleurs, depuis que cette crèche existe, on n'y vit en tout et pour tout que trois nouveaux-nés qui ne tardèrent pas à y succomber.

Dernièrement, les femmes du village se sont indignées contre une certaine Stepanida. Etait-ce une mère que cette femme? Une chienne, quand elle met bas, ne garde-t-elle pas son petit, ne l'allaite-t-elle pas? Et quand on le lui enlève, ne s'ennuie-t-elle pas de lui, ne le pleure-t-elle pas? Pour Stepanida, rien de pareil : elle se débarrassa tout de suite de son enfant, le plaça à la crèche et s'en alla vivre sa vie, comme auparavant. D'ailleurs, elle avait déjà eu quatre époux... Elle reste mariée quelque temps, puis elle se lasse : elle abandonne alors son mari et en prend un autre et ainsi de suite... Oui, actuellement, il paraît qu'on peut se remarier des dizaines, des vingtaines de fois... Les gens ont oublié les commandements de Dieu. Dans les écoles, on n'apprend plus aux enfants à distinguer le bien du mal, on leur enlève la foi en Dieu et on ne leur enseigne plus la piété envers les parents. On en fait des êtres comme notre Stepka.

Je me rappelle aussi qu'à Pâques (on venait d'égorger le « Sorcier ») des garnements de la Jeunesse communiste vinrent sous nos fenêtres pour chanter des paroles obscènes, insultant Dieu. Tous étaient déguisés en religieux et en popes et, à la place des saintes icones, ils portaient des épouvantails de toutes sortes : des museaux de chiens, des têtes d'ânes, de cochons; tous ces mufles portaient des inscriptions : l'apôtre saint Pierre, l'apôtre saint Paul, saint Jean-Baptiste. Le maître d'école était là et c'était lui qui les commandait. Je suis sûr que Stepka se trouvait aussi parmi eux.

Lorsqu'ils s'approchèrent de notre maison, l'oncle Pierre ferma tous les volets, si bien qu'après avoir inutilement piétiné pendant un moment, ils s'en allèrent bredouilles. En partant, ils jetèrent deux pierres contre les volets...

Dans la nuit de Pâques, nous réveillonnâmes. Tout d'abord, l'oncle Fédor lut l'Évangile, ensuite nous chantâmes en chœur *Christos Voskress* (le Christ est ressuscité), puis nous nous

mîmes à table. Avant la fête de Pâques, nous avions eu sept semaines de jeûne, pendant lesquelles nous n'avions mangé ni œufs, ni lait, ni viande. Mais en revanche, combien chargée fut la table de ce réveillon de Pâques ! Je n'avais jamais rien vu de pareil ! Il y avait des œufs colorés, des gâteaux au fromage blanc faits par grand'mère ; nous mangeâmes le coq ; il est absolument impossible d'énumérer tout ce qui nous fut servi à cette occasion.

Chaque dimanche, l'oncle Fédor nous lisait, à haute voix, l'Évangile. Grand-père racontait qu'autrefois à chaque fête tout le monde avait coutume de se rendre à l'église, mais que maintenant presque toutes les églises se trouvaient fermées ou démolies.

C'est à cette époque que se place un incident qui me fit craindre un moment d'être parvenu à la fin de ces heures heureuses. J'eus l'impression que j'allais tout perdre, que j'allais même mourir.

Voici ce qui se passa. Une fois, l'oncle Fédor, appelé en ville pour une affaire, n'était pas là pour lire l'Évangile et l'oncle Pierre se mit à le lire à sa place. Mais il lisait mal, presque en épelant les mots et s'embrouillait.

Alors, sans réfléchir, je dis tout à coup que je pouvais lire l'Évangile. Comment ai-je pu prononcer ces paroles, je ne le sais. Je me rappelais pourtant que toujours, partout, en toute occasion, je devais me faire passer pour un fils de cordonnier. Or a-t-on jamais vu un fils de cordonnier sachant lire?... Naturellement non. C'est pourquoi je m'étais bien gardé de confier mon savoir à qui que ce fût. Hélas ! il est vraiment difficile de dissimuler continuellement la vérité, de se rappeler à tout moment qu'il ne faut pas la dévoiler. Ce jour-là, les paroles qui me trahissaient m'échappèrent... Tous les regards se portèrent sur moi. L'oncle Pierre me tendit l'Évangile et me dit :

— Voyons voir, lis !

Et je me mis à lire.

Lorsque j'eus terminé ma lecture, tout le monde me fit beaucoup de compliments sur mon savoir.

— C'est qu'il s'y entend bien, le petit, disait-on.

— Mais qui étaient tes parents? me demanda grand-père,

en me jetant un regard en dessous. Ta mère, ton père?

— M-mon p-père... lui, il était cord... essayai-je d'articuler.

Mais cette fois. le mensonge ne me réussit pas. Je fondis en larmes.

— Pardon, oh! pardon, ayez pitié de moi, ne me chassez pas... Ce n'est pas de ma faute si mon père... si mon père était un « lichénetz » !...

Après avoir lâché ces mots, je me jugeai perdu. Eh bien non, ce fut tout le contraire : tout le monde me prit encore plus en pitié. Voyant cela, je racontai toute la vérité : l'arrestation de mon père, la mort de maman et ma fuite de chez notre propriétaire pour ne pas être envoyé à la « maison d'enfants », à laquelle elle voulait me confier. Je racontai toute ma vie, toutes mes souffrances passées... Grand'mère et les deux tantes pleuraient en m'écoutant et je sentais leur pitié dans ces larmes... C'est alors que je me rappelai que ma mère avait un frère, écrivain. Je le nommai, ainsi que la ville qu'il devait habiter.

— Attends, attends un peu!... me dit tout à coup tante Marie, en me saisissant par la main, la ville que tu viens de nommer est précisément la nôtre... Elle est à une vingtaine de verstes d'ici... Ton oncle ne s'appelait-il pas Alexis?

Je répondis :

— C'est bien ça, Alexis.

— Alors, je l'ai vu, ton oncle... Il y a bien longtemps de cela, toi, tu n'étais pas encore né... C'était juste avant la révolution, je servais comme cuisinière dans une famille et ton oncle venait souvent chez mes maîtres. Il habite toujours notre ville, ton oncle.

— Voyez-vous, quel important personnage nous sommes, dit l'oncle Fédor, qui était entré vers la fin de notre conversation, voyez-vous ça!

Et il me donna une tape amicale sur l'épaule.

— Et alors, n'as-tu pas envie de nous quitter pour aller vivre avec ton parent?... Sais-tu bien qu'il continue à écrire des livres, j'en ai lu quelques-uns.

— Non, lui répondis-je fermement, je ne veux pas aller ailleurs. Je suis bien ici.

Et c'était vrai, je me sentais si bien dans cette famille qu'il me semblait que personne au monde ne pouvait se trouver dans de meilleures conditions que moi.

XXII

Le paysage était fort beau chez nous : tout autour de la maison, il y avait des collines couvertes de petits bois. Le potager du grand-père commençait tout de suite derrière l'isba et se terminait à la rivière. Celle-ci n'était pas profonde et l'eau y était si claire qu'on voyait au fond les galets et les poissons. Au printemps, Ilucha et moi nous nous rendions souvent à la rivière avec nos lignes pour pêcher. Nous nous étendions sur l'herbe, après avoir fixé en terre nos lignes et, couchés, nous guettions le moment où le poisson mordrait. Les oiseaux gazouillaient, les papillons valsaient dans l'air, les fleurs remuaient gracieusement leurs têtes comme si elles avaient quelque chose à se confier. Il était doux de rester étendu au soleil... en regardant l'eau, en l'écoutant clapoter doucement contre la berge; en rêvant : pourquoi y a-t-il des hommes bons et d'autres mauvais? Pourquoi ne pas organiser la vie de manière à ce que tout le monde se trouve bien, qu'il n'y ait plus ni « lichentzi », ni « sans-abri », que chacun puisse se sentir aussi heureux, aussi tranquille que je le suis...

Souvent nous venions à la rivière avec l'oncle Fédor, qui prenait le poisson au filet : nous montions alors tous les trois dans son canot.

Une fois, au cours d'une de nos promenades à la rivière, il nous dit :

— Bientôt c'est la Pentecôte, ce jour-là nous irons en canot jusqu'à la Volga. Vous verrez comme elle est grande et large, notre mère la Volga.

Le temps nous parut long après ces paroles de l'oncle Fédor. Nous comptions les jours qui restaient jusqu'à la Pentecôte. Dès le premier de ces jours de fête, l'oncle Fédor remplit sa sacoche de provisions, de pain et d'œufs; grand'mère lui coupa trois tranches de pâté et mit du thé sec dans la bouillotte. Puis, nous partîmes.

Il y fallait bien ramer une vingtaine de verstes sur notre rivière avant d'arriver à la Volga.

— Pour y aller, ça n'est rien, on descend le courant, c'est l'affaire de trois, quatre heures au plus, mais pour revenir, c'est autre chose : il faudra ramer toute une journée, dit l'oncle Fédor.

C'était fort amusant de rester là, assis dans le canot, à regarder à droite et à gauche... Mais que fut-ce, lorsque nous arrivâmes sur la Volga ! Nous vîmes une mer, oui, une mer qui se déroula devant nous en une immense nappe !... Des bateaux à vapeur sillonnaient sa surface, des remorqueurs tiraient la corde des chalands en chantant la *Doubinouchka* (chanson du « gourdin »). Quand Ilucha et moi nous sortîmes du canot, nous restâmes longtemps en contemplation devant la Volga, sans pouvoir en détacher les yeux.

Oncle Fédor étendit le bras et, me montrant la ville, un peu à l'écart, en haut d'une colline :

— C'est là que demeure ton oncle. Tu ferais bien d'aller lui rendre visite. La première fois qu'il me faudra y aller pour affaires, je te prendrai avec moi. Et puis, qui sait?... Il me vient à l'idée que ton père pourrait être vivant ou bien que ton oncle serait à même de t'en donner des nouvelles... Il n'est vraiment pas possible que l'on ait pu tuer ton père parce qu'il avait vendu un anneau d'or. Il est vrai que les lois soviétiques sont des lois de brigands, mais enfin, un anneau n'est qu'un anneau, il n'a dû avoir qu'un an de prison... Il se pourrait qu'à l'heure présente il soit en liberté !...

A ces paroles, je sentis mon cœur bondir, puis s'arrêter une seconde. Il faut dire qu'en regardant les autres enfants, en regardant Ilucha, il m'arrivait parfois de penser : « Pourquoi, pourquoi Dieu m'a-t-il enlevé mon père et ma mère?... Heureux sont les enfants qui ont leurs parents ! »

Aussi cette pensée, une fois entrée dans ma tête, ne voulait plus en sortir : « Il se pourrait que mon père fût vivant... »

En été, on avait du travail par-dessus la tête ! Marphoucha et moi, nous étions surtout pris par le potager, par le sarclage des plates-bandes par l'arrosage des plantes. En automne, c'étaient les pommes de terre à déterrer, à mettre dans des sacs à la cave pour l'hivernage.

Il arrivait que, chacun parti au travail, grand'mère restât seule à la maison pour préparer le dîner. Les oncles fauchaient le foin, nous le ramassions et le portions au grenier : moi monté sur « Héros », Ilucha sur « Wasska ». A la moisson, nous mettions le blé en meules... Bien des fois, Ilucha et moi nous restions la nuit pour pacager le bétail, lorsqu'on l'emmenait à un pâturage éloigné. Ces jours-là nous allumions un bûcher, nous mettions des pommes de terre à cuire dans les cendres et c'était bien bon !...

Une fois, dans un champ, je tuai un serpent ; je le plaçai au bout d'une canne et le portai près d'une fourmilière comme je l'avais déjà fait. Les fourmis s'étaient alors précipitées en foule sur le serpent et, l'envahissant, elles s'étaient introduites jusque dans sa bouche. elles le rongeaient de tous côtés. Il n'était bientôt plus resté que le squelette. Ilucha me surprit au moment où, me dirigeant vers la fourmilière, je portais mon serpent enroulé autour d'une canne. Il me dit :

— Que veux-tu faire ?

— Jeter le serpent aux fourmis.

— A quoi bon le tourmenter ?

— Mais c'est un reptile !

— Reptile, soit ! Mais pas besoin de le tourmenter ! Est-ce de sa faute s'il est un reptile ?...

Je jetai alors le serpent dans une rigole proche. Je me dis : « Peut-être Ilucha a-t-il raison ».

A côté de notre pacage, les gens du kolkhoz faisaient paître leur bétail. Ilucha et moi nous échangions nos impressions au sujet de leurs chevaux, de vraies haridelles, tout efflanquées, pouvant à peine se tenir sur leurs jambes, le cou et le dos portant des plaies sanguinolentes, causées par le harnais.

Grand-père m'expliquait que le cheval a besoin de soins, qu'il lui faut de l'affection ; au kolkhoz, le cheval n'a pas de maître, il appartient à tout le monde et à personne, et c'est pourquoi il est toujours mal nourri et battu sans motif !

Nous autres, dès le matin, nous étions au travail, alors que les gens du kolkhoz perdaient leur temps en préparatifs. Avant que leur travail ne fût commencé, il était déjà

presque temps d'aller dîner. Aux premiers sons de la cloche, ces gens-là abandonnaient la tâche qu'ils avaient à faire et n'avaient qu'une idée : quitter les champs au plus vite. Ils faisaient tout au commandement, comme des soldats.

Grand-père disait que ce n'était pas ainsi que l'économie rurale devait être conduite; avec cette méthode, chacun s'efforçait de ne pas travailler plus que son voisin. Tant et si bien qu'au kolkhoz tout allait à l'abandon. Le blé donnait des récoltes de beaucoup inférieures aux nôtres.

En automne, nous arrivâmes à verser la totalité de l'impôt sur l'approvisionnement (le prodnalogue), alors que ceux du kolkhoz n'en réunirent que la moitié. Je me rappelle aussi la visite d'une « brigade d'ouvriers » qui venait faire la revision des économies paysannes. Tous les moujiks furent réunis dans la maison du « selsoviet ». Dans notre famille ce fut l'oncle Fédor qui alla à cette réunion. De retour à la maison, il nous raconta, en riant, comment les ouvriers exhortaient les paysans à faire tout leur possible pour activer le travail, afin de montrer aux capitalistes du monde entier comment les paysans et les ouvriers de l'État socialiste s'y prenaient pour construire une nouvelle société.

C'en était trop, même pour les kolkhoziens. Plusieurs d'entre eux reprochèrent aux ouvriers de ne savoir que réclamer du pain aux paysans, sans leur donner en retour les objets de première nécessité : savon, cuir pour les bottes, clous. Tout manquait, même le sel.

En général, les paysans n'aiment pas les ouvriers des villes. Un ouvrier ne pourrait jamais rien trouver dans une isba, même pour de l'argent.

Cette brigade annonça aux paysans que les Soviets venaient d'élever encore le montant de l'impôt et ordonnaient qu'on leur livrât le surplus du blé. On se mit à perquisitionner dans les villages et, lorsqu'on découvrait du grain caché, on arrêtait les coupables que l'on envoyait, disait-on, aux travaux forcés.

Grand-père ne discuta pas et donna même quelques sacs de blé et d'avoine en plus de ce qu'il devait ; il demandait seulement qu'on le laissât tranquille.

On recourut à des mesures de rigueur telles que l'installation de guérites, où l'on plaçait des gardes, pris parmi les kolkhoziens et les pionniers, chargés d'empêcher quiconque de cueillir des épis de blé.

Une fois, Stépan, rentré à la maison, raconta qu'on venait d'arrêter une femme qui avait emporté d'un champ une brassée de blé.

— Mais comment avez-vous fait pour la voir? Vous l'avez donc guettée? dit l'oncle Pierre.

— Nous ne l'avons pas guettée du tout. Son fils Yachka est venu dans notre « cellule » pour nous dire qu'il venait de voir sa mère jeter une brassée d'épis aux poules. Nous courûmes chez elle tout d'une traite. Nous arrivâmes pour voir dans la cour les poules picorer les épis.

— Et alors, demandâmes-nous, d'où viennent les épis?...

Elle avoua aussitôt qu'elle les avait cueillis dans les champs. Maintenant, on va la juger et probablement l'expédier dans un camp de concentration. Yachka, pour son exploit...

— C'en est un, articula grand-père.

— ... Yachka recevra des bottes neuves. Si ce n'est pas un exploit, qu'est-ce que c'est?... Il faut tout dire aux Soviets. A l'école, on nous enseigne qu'il ne faut rien ménager, ni père, ni mère. Rien ne compte. Naturellement les Soviets donnent une récompense.

Nous craignions tous de nous exprimer librement devant Stépan, parce qu'il était capable de rapporter chaque mot au Selsoviet.

En automne, survint un malheur : la mort de tante Marie. Cela arriva d'une façon tout à fait imprévue; elle n'était souffrante que depuis trois jours lorsqu'elle mourut.

Nous avions l'intention de faire chanter pour elle un service funèbre; l'oncle Fédor se mit en devoir d'aller en ville pour chercher un prêtre, mais Stépan ne voulut pas le laisser faire.

— C'est ma mère à moi, nous dit-il, et je ne permets pas qu'elle soit l'objet de manifestations religieuses. Osez seulement appeler un pope et je porte plainte au Selsoviet!...

Cela nous peina profondément. Une fois Stépan sorti, nous lûmes les prières des morts auprès de la défunte, puis on

lui mit une croix au cou, sous sa robe, parce que Stépan lui avait enlevé la croix qu'elle portait de son vivant.

Le lendemain, les gars de la « Jeunesse communiste » vinrent chez Stépan ; ils couvrirent le cercueil d'un morceau d'étoffe rouge et le portèrent dehors à bras, en chantant *l'Internationale.* Nous sûmes par la suite qu'ils l'avaient emporté dans les champs, où ils brûlèrent le corps sur un bûcher. Puis, avec des pelles, ils dispersèrent les cendres...

XXIII

Ce fut de nouveau l'hiver. Les champs se couvrirent de neige, la rivière de glace. Au potager, Ilucha et moi nous construisîmes une montagne de neige. Comme c'était amusant de descendre la pente sur un petit traîneau ! Le soir, tout le monde se réunissait dans notre isba ; l'oncle Fédor nous faisait la lecture à haute voix ou bien c'était grand-père qui se mettait à nous raconter ses souvenirs. L'oncle Fédor se plaignait de ne pouvoir se procurer de bons livres à la bibliothèque du village.

— Dans le temps, il y en avait de bien intéressants, par exemple, ceux du comte Léon Tolstoï, de Tchékoff, de Pouchkine ; mais voilà, on a enlevé tous ces livres des bibliothèques et on les a brûlés ; on a dit qu'ils avaient été écrits par des auteurs « bourgeois », de sorte que la lecture de leurs œuvres est nuisible au peuple. Actuellement, on ne peut trouver dans les bibliothèques que du Lénine, du Staline, du Marx, et ils sont ennuyeux à lire, ceux-là !... Tous leurs écrits tendent à démontrer qu'il faut absolument supprimer les capitalistes. Certains écrivains soviétiques, il est vrai, écrivent assez bien, mais, quand même, il n'y a pas de comparaison possible avec ceux d'autrefois !...

— Mais alors, pourquoi avoir brûlé les livres des anciens auteurs ? En quoi étaient-ils nuisibles ? disait l'un de nous, Ilucha ou moi.

— Ils étaient nuisibles parce qu'ils parlaient de toutes les catégories de gens, en les dépeignant tels qu'ils étaient : bons ou mauvais. Le propriétaire foncier, le pope, le mar-

chand, tous pouvaient être bons et avoir leur place sous le soleil, comme tout le monde. Tandis que sous les Soviets, on ne peut pas écrire de la sorte, puisque seuls les ouvriers et les paysans sont des êtres humains. Les autres sont des « lichéntzis », tout comme ton père. Au « lichénetz » on ne donne droit ni au pain, ni au travail : l'écrivain de notre temps ne peut peindre comme « bons » que les ouvriers et les paysans. Cela tient à ce que nous avons la « dictature du prolétariat ».

— Qu'est-ce donc que la « dictature du prolétariat » ?...

— La « dictature du prolétariat » signifie que la gestion des affaires d'État appartient exclusivement aux ouvriers et aux paysans.

— Et dans les autres pays, sont-ce aussi les ouvriers et les paysans seulement qui commandent ?

— Non, dans les autres pays tous les gens sont égaux devant la loi.

— Mais les « lichéntzis » ?...

— Il n'en existe pas là-bas. Dans aucun autre pays, tu ne verras le pouvoir refuser le pain à qui que ce soit...

Souvent nous avions de semblables conversations avec l'oncle Fédor. Le plus souvent, elles avaient lieu le soir, quand Ilucha et moi étions assis sur la « léjanka », bien au chaud et qu'aux paroles de l'oncle Fédor venait se joindre le « cri-cri » de notre grillon... Quelquefois, grand-père se mettait de la partie et commençait à nous exposer ses idées et à nous raconter ses souvenirs.

— Y a pas à dire, dans les temps anciens, la vie du moujik n'était pas facile, car il avait peu de terrain, disait grand-père ; toutefois, même si il ne possédait que peu de terre, un bon paysan ne manquait de rien. En hiver, certains d'entre eux s'en allaient en ville et se faisaient cochers de fiacre pour retourner chez eux, à la campagne, au printemps, avec l'argent qu'ils avaient gagné. Maintenant, des cochers, il n'y en a presque plus ; les chevaux sont crevés et il n'est plus possible de dénicher un client. Ils sont tous devenus des gueux. Dans le temps, nos femmes s'engageaient comme bonnes ou cuisinières ; nos gars se faisaient étuvistes aux bains publics ou bien frotteurs de parquets ou encore colporteurs en différentes marchandises : allumettes, rubans,

boutons, livres. enfin, toutes sortes de babioles... Maintenant, personne n'emploie ni servantes, ni frotteurs, chacun craint de passer pour un « exploiteur ». On ne permet plus de faire du commerce... On ne permet plus rien... Le lot de terrain que possédait mon père était tout ce qu'il y a de plus petit : il paraissait insuffisant pour nourrir toute la famille, et pourtant, Dieu merci, nous subsistions. Tout d'abord, je m'engageai comme manœuvre sur la Volga, puis comme matelot sur les bateaux à vapeur... A chaque printemps, quand je revenais à la maison, je donnais à mon père l'argent que j'avais ainsi gagné. Il commença par acheter une vache de plus, puis il afferma un autre lot de terrain chez notre « barine » (seigneur, propriétaire foncier du pays), et ainsi, peu à peu, nous arrivâmes à avoir plus que le nécessaire. Maintenant, qu'est-ce qu'on fait des gens? Des machines, rien d'autre : on ne vit pas à sa guise, on vit comme on vous l'ordonne. Encore une de leurs inventions, le kolkhoz, où chacun est obligé d'entrer. Et dire que l'on nomme ces kolkhoz des fabriques de grains! Pas même assez de jugeotte pour comprendre qu'un paysan ne fera jamais un ouvrier!... l'ouvrier!... parlons-en!...

» Aujourd'hui, il est dans une usine; demain, si cela ne lui plaît pas, il ira dans une autre, où il aura un salaire plus élevé. Mais, je vous demande, le paysan, comment fera-t-il pour passer dans un autre « kolkhoz », lui, avec toute sa famille? Et puis son isba, comment l'abandonner?... Le paysan, voyez-vous, est fixé à sa place pour toute la vie. Il faut donc qu'il aime cette place, que cette place lui appartienne afin qu'il ne ménage pas sa peine pour sa terre... Et c'est seulement alors qu'on obtiendra des résultats, qu'on aura du pain autant qu'on veut.

Grand-père avait beaucoup de choses à raconter. Entre autres, sur Moscou-la-Blanche; comment il y était allé pour la fête de Pâques, comment toutes les cloches sonnaient dans la nuit de Pâques; tous les gens se réjouissaient et s'embrassaient... Maintenant, on ne peut plus sonner et même les cloches ont été enlevées et envoyées dans des usines pour être fondues. Eh! quoi, n'avait-on pas détruit les plus vénérés sanctuaires de Dieu, tels que la chapelle de la Sainte-

Vierge Iverskaya et la cathédrale du Christ Notre Sauveur?... Combien d'églises n'a-t-on pas fermées dans nombres d'autres villes et villages! Impossible d'en faire le compte, vous dis-je. Les reliques des saints non plus n'ont pas été épargnées; on les a jetées hors de leurs châsses. Et les résultats? Le mal engendre le mal : c'est la haine de l'homme contre l'homme, comme jamais auparavant... Et dans les journaux on n'écrit que contre les « classes », on ne parle que de rendre tous les gens égaux!... Mais où est donc cette égalité? Les ouvriers sont à couteau tiré avec les paysans; les paysans se traitent entre eux avec haine; on excite les miséreux contre les gens aisés, les « kolkhoziens » contre les « individuels »... Le peuple tout entier abhorre les communistes et ce sont eux qui commandent. Aucune confiance ne règne, chacun craint son prochain et ce ne sont que délations de part et d'autre. Voilà ce que c'est que le fameux « socialisme! »...

Une fois, l'oncle Fédor déplia le journal et nous annonça :

— Ça y est! C'est décidé : on a commencé à « dékoulaker »[1] notre région. Et allez donc savoir qui on veut « dékoulaker »?

— C'est très clair, les « individuels », dit l'oncle Pierre.

— Bien entendu... mais je ne parle pas de cela, je veux savoir quels « individuels »? Ceux qui ont beaucoup de bétail?...

— Probablement.

— Mais alors, nous?... Avons-nous beaucoup de bétail, ou non? intervint grand-père. On peut dire ce que l'on veut, nous sommes neuf dans notre famille. Avons-nous donc trop de bétail?

— On pourrait trouver que nous avons des vaches en trop : trois. Et puis la truie et son cochonnet...

— Le cochonnet n'est pas à compter : nous le tuerons pour Noël. Je voudrais également prendre une vache pour avoir de la viande salée.

— Un décret a paru, défense de tuer le bétail, nous risquons la prison... Stépan nous dénoncerait, il voudrait sa paire de bottes neuves, dit l'oncle Fédor.

1. « Dékoulaker » : faire cesser l'état de « koulak » signifie que l'on enlève par la force à un paysan aisé tous les biens de son exploitation jusque là « individuelle » pour les remettre au kolkhoz. La famille de ce paysan est alors jetée à la rue, cependant que lui-même, regardé comme un « ennemi de classe », est envoyé aux travaux forcés.

— Quels temps, quels temps ! On ne peut même plus disposer du bétail qu'on possède, grommela grand-père.

Quelques jours après cette conversation, la mère d'Ilucha fit irruption dans l'isba et annonça qu'elle venait de voir deux familles du village voisin, qui passaient par notre hameau. On disait qu'on avait arrêté les maris et les fils ; tous les autres membres des deux familles avaient été chassés sans qu'on leur permît de prendre quoi que ce fût ; ils étaient « dékoulakés ». Ils marchaient ainsi tout droit devant eux, sans savoir où ils allaient ; on aurait dit qu'ils avaient perdu la raison. Leurs petits pleuraient. Il gelait et ils ne savaient où trouver un abri.

Après avoir entendu cela, grand-père appela les deux oncles et s'en fut avec eux dans l'arrière-isba. Apparemment, ils tinrent là un conseil de famille.

Lorsqu'ils revinrent, grand-père annonça qu'il avait été décidé que l'on donnerait au « kolkhoz » une des vaches, deux moutons et « Wasska » ; quand à la truie et à son cochonnet, il fallait les tuer pour en faire de la viande salée. Grand-mère, Marphoucha, Ilucha et moi, nous nous mîmes à pleurer ; c'était un crève-cœur de se séparer de « Wasska ».

— Il faut mieux les donner nous-mêmes que d'attendre que les « kolkhoziens » viennent les chercher chez nous ; ils feraient du scandale et prétendraient que nous sommes des richards. Avec l'aide de Dieu, nous tâcherons de nous passer d'un cheval, dit grand-mère.

L'oncle Fédor attela « Héros » et attacha « Wasska » au traîneau, dans lequel on chargea les moutons après leur avoir lié les pieds. C'est ainsi que l'oncle livra notre bétail au « kolkhoz ».

Et nous, nous restions tous sur la route, à suivre des yeux le traîneau... Et comme cela nous faisait de la peine de penser que nous avions donné notre « Wasska » !...

L'oncle Fédor rentra du « kolkhoz » plus sombre que le ciel d'automne. Aussitôt il nous raconta l'accueil qu'on lui avait fait.

— Eh ! qu'on me dit : des cadeaux pour nous ? Vous tâchez de vous débarrasser du superflu, quoi ?... Vous craignez

qu'on aille vous « dékoulaker » ? Allons, allons, il vous reste encore pas mal de choses... Il faudra un jour vous secouer d'importance...

XXIV

Nous étions tous à table. Grand-père parlait d'aller en ville pour tâcher de vendre quelques produits : deux pouds de farine, un poud de sarrasin, des champignons secs, du beurre...

— En ville, on souffre de la famine, dit-il, on va donc bien nous payer : nos vêtements sont tout usés ; au marché, nous pourrions trouver de la toile pour nous faire des habits ; quant à la farine et au reste, nous pourrons attendre la nouvelle récolte.

— C'est très bien, objecta l'oncle Fédor, mais qui peut nous assurer que notre marchandise arrivera au marché et qu'elle ne sera pas confisquée en route ? Cela nous est déjà arrivé plus d'une fois.

— Hier, vois-tu, j'ai rencontré notre voisin. Il m'a dit que la semaine passée, il avait bien vendu un sac de farine en ville. Personne ne lui a rien confisqué.

— Voyons, tu connais bien les lois soviétiques ; aujourd'hui c'est ainsi, demain c'est autrement. Parfois, on se montre tolérant, on autorise le commerce privé sur le marché, mais aussitôt que les boutiques d'État se trouvent pourvues de farine, on pratique la saisie des marchandises sur les marchés. Toutefois on peut essayer, consentit l'oncle Fédor.

Dans l'après-midi, on mit de côté les produits destinés à être portés au marché et on les déposa dans la petite pièce d'entrée. Grand-père voulut aller atteler « Héros » et me cria de me préparer en vitesse, si j'avais l'intention de l'accompagner. Marphoucha se tenait à la fenêtre.

— Mais qu'est-ce donc que tout ce monde sur la route ?

Nous nous approchâmes pour voir.

— Ils se dirigent par ici, dit l'oncle Pierre, en apercevant un groupe de personnes qui quittaient la grande route et venaient dans la direction de notre demeure.

Grand-père et les deux oncles étaient inquiets.

— Voyez, le président du Selsoviet est avec eux !

— Et notre Stépan donc ! Le voyez-vous qui se tortille auprès d'eux ?...

L'oncle Fédor se mit à marcher de long en large dans l'isba.

— Allons, allons !... lui dit grand-père, pour lui donner du courage.

Le groupe s'approcha de notre isba. Puis, sans avertissement aucun, une trentaine de personnes envahirent la maison : c'étaient surtout des jeunes gens, Ils s'arrêtèrent, riant sous cape.

Le camarade Akim, président du Selsoviet (tous l'appelaient « camarade ») s'avança :

— Nous venons pour vous annoncer qu'en vertu de la décision du Selsoviet, vous devez être « dékoulakés ». Le décret du pouvoir soviétique doit être exécuté, articula Akim, en évitant de rencontrer le regard du grand-père.

— Mais pourquoi donc nous « dékoulaker » ? Nous ne sommes pas des richards. Ce que nous avions de trop, la vache, le cheval, nous l'avons donné au kolkhoz... Nous avons intégralement versé le « prodnalogue » (l'impôt sur l'approvisionnement) ; ce qui nous reste nous le mangerons nous-mêmes, répondit grand-père.

— Oui, oui... tu nous la baîlles belle !... Où qu'est la truie, fais voir !... demanda une voix.

— Qu'y a-t-il donc dans les sacs à l'entrée ?...

— Alors, il paraît que tu as un ouvrier ?... Il fait le berger chez vous ! Vous autres, vous avez de la main-d'œuvre salariée ! Sales exploiteurs ! s'exclamèrent plusieurs personnes en m'indiquant du doigt.

— Cela, un ouvrier ?... Si l'on peut dire ? Nous l'avons accueilli par charité. Il est maintenant de la famille, essayait de se défendre grand-père.

Mais personne ne l'écoutait. C'était un vacarme général. Quelques-uns, des nouveaux venus, passèrent dans l'arrière-isba, puis dans l'étable. Stépan les accompagna.

— La truie n'est pas à l'étable : il l'a vendue, ou tuée !...

— Il n'obéit pas aux décrets !...

— Il extermine le bétail...

— Voyez donc le sac de blé à l'entrée... probable, qu'il se préparait à le vendre.

— De l'or, de l'argent, en avez-vous?... Fais voir où il est.

Au milieu de tout ce tumulte, pressé de tous côtés de questions impératives, grand-père ne savait plus quoi répondre... Il alla s'asseoir sur le banc et baissa la tête. Ilucha s'assit à côté de lui en se serrant étroitement. L'oncle Fédor se tenait près de la fenêtre et regardait d'un air sombre les intrus.

Akim éleva la voix :

— Écoute, voilà ce que j'ai à te dire : tu es porté sur la liste des « koulàks » et le décret ordonne de faire expulser les « koulaks ». Soumets-toi.

— Mais qu'as-tu donc, Akim, à parler ainsi? Comment puis-je être un « koulak »? Ma vie entière s'est passée au vu de tous. J'ai réussi à mettre mon économie sur pied rien que par le travail des miens...

A ce moment, un des kolkhoziens poussa un cri :

— Voyez, voyez, camarades, ce que cette femme est en train de se fourrer sous la chemise:..

Il avait remarqué dans la pièce attenante la mère d'Ilucha qui, après avoir tiré de dessous le lit un petit coffret, s'était mis à en sortir les quelques objets d'or, de peu de valeur, qu'elle possédait : deux bagues, un bracelet, une paire de boucles d'oreilles, pour les dissimuler dans son sein.

Plusieurs personnes s'élancèrent vers elle. Elle se mit à pousser des cris.

— Et alors, vous autres, vous faites du scandale dans une maison qui ne vous appartient pas ! Hors d'ici !... cria l'oncle Fédor, en saisissant la hache qu'il avait aperçue près du four.

— Ah ! c'est ainsi ! Tu résistes aux autorités soviétiques?...

On se rua sur l'oncle Fédor et on le jetta à terre.

— Liez-le ! commanda Akim.

Grand-père et l'oncle Pierre s'élancèrent au secours de l'oncle Fédor. Ce fut une mêlée générale. Le buffet tomba.

— Frappez-les, assommez-les sous ma responsabilité ! vociférait Akim.

On tenait la mère d'Ilucha par les mains. Quelques instants après, grand-père et les deux oncles se trouvèrent debout, les mains liées au dos, leurs vêtements en lambeaux. Les kolkhoziens se mirent alors à nous chasser hors de l'isba.

— Que faites-vous donc, bandits que vous êtes? dit grand père!

Un des assistants le frappa d'un coup de poing au visage. L'oncle Fédor, tout lié qu'il fût, prit son élan et, de sa tête baissée, asséna à Akim un coup terrible au ventre. Celui-ci tomba. On recommença à frapper les nôtres. Grand-mère fut jetée dehors. Ilucha poussait des cris sauvages, avec des inflexions sinistres. De nouveau, on remit grand-père et les deux oncles sur pied. L'oncle Fédor, à la place d'un œil, n'avait qu'un trou béant et l'œil pendait maintenant sur la joue. Son visage ruisselait de sang. La mère d'Ilucha tomba à terre.

— Traînez-les dehors! commanda Akim.

On nous chassa tout d'abord dans la cour, puis dans la rue. Dans la cour, « Waltchok » gisait, tué d'un coup de fusil. On poussa grand-père et l'oncle Pierre, en leur assénant des coups sur le dos, tandis qu'on tirait par les mains l'oncle Fédor, couché sur la neige, et maintenant incapable de marcher. On les entraîna vers le Selsoviet, tandis qu'on nous poussait sur la route menant à la ville. Nous marchions tous n'ayant rien de chaud sur les épaules, n'ayant sur nous que nos vêtements d'intérieur; seule, Marphoucha avait son châle sur les épaules. Un gamin nous donnait des coups de branches sèches sur les jambes, ce qui faisait rire les autres.

La mère d'Ilucha marchait en tenant son fils par la main; sa bouche était largement ouverte, comme si l'air lui manquait. Grand-mère était méconnaissable : sa figure était bleue et son regard demeurait fixe. Arrivés à la forêt, les gamins ne nous accompagnèrent pas plus loin et se bornèrent à nous bombarder de boules de neige. Puis, ils se mirent à crier :

— Voyez votre isba qui brûle!...

Je me retournai et je vis alors notre maison environnée de flammes et sur la route notre bétail qu'on emmenait au kolkhoz.

Dans la forêt, grand-mère se précipita dans la rivière au moment de traverser le pont : il y avait là un trou pratiqué dans la glace. Marphoucha poussa un cri, mais la mère d'Ilucha n'y fit aucune attention : elle ne s'arrêta même pas de marcher. Ilucha s'accrocha alors au garde-fou du pont et

voulut parler. Jusque-là, il n'était pas bègue, mais, à ce moment, je m'aperçus qu'il ne pouvait articuler une parole. A grand'peine, je pus enfin l'arracher de la barrière du pont et le décider à se remettre en marche. Il faisait froid. Je ne me rendais pas compte pourquoi il nous fallait marcher dans la direction de la ville... Mais tout se présentait à mon esprit comme dans un brouillard. Je ne pouvais pas croire que tout ce qui venait de se passer était vrai. Toutefois, l'image de l'oncle Fédor, avec son œil pendant à un fil, me poursuivait tout le long de la route.

Nous marchâmes longtemps. En passant dans un village, nous vîmes qu'il n'y avait plus de lumière dans les isbas. La nuit tombait. Parfois, la mère d'Ilucha courait, puis elle se remettait de nouveau au pas, comme si elle ne voyait que du vide devant elle. Lorsque nous entrâmes dans la ville, il faisait nuit noire. Les rues étaient désertes. Arrivés sur une place publique, nous montâmes au parvis d'une église. Je poussai la porte : elle n'était pas fermée ; nous entrâmes et allâmes nous caser à l'aventure sur les marches de l'ambon. Marphoucha essaya de nous couvrir de son châle. La mère d'Ilucha s'assit à l'écart : on aurait dit qu'elle ne nous connaissait plus, elle ne disait rien ; la tête renversée, appuyée contre le mur, elle restait sans bouger, figée à sa place. Tous les trois, nous nous serrâmes les uns contre les autres et peu après, je m'endormis.

XXV

Je fus réveillé par le bruit des chariots qui passaient devant l'église et les cris des conducteurs. Il faisait encore nuit. C'est à ce moment seulement que je réalisai toute l'horreur de notre malheur. Je ne pouvais pourtant pas arriver à comprendre à qui grand-père avait pu faire du mal pour qu'on le rouât de coups et qu'on arrachât l'œil de l'oncle Fédor ; pourquoi défendait-on de tuer le bétail et pourquoi ne devais-je pas le garder ? Pourquoi les uns avaient-ils le droit de commander aux autres ? Pourquoi ceux-ci devaient-ils obéissance à ceux-là ? De qui, de quels gens le pouvoir sovié-

tique était-il formé? Pourquoi ce pouvoir faisait-il de nous des « sans-abri »?...

Dans ma tête, le présent se confondait avec le passé, qui s'estompait déjà dans ma mémoire. Je réunissais les lambeaux de mes souvenirs : ma vie avec les « sans-abri », dans la caserne, comment on nous en avait chassés, « expulsés ». « Expulsés »?... Mais qui donc? Toujours le même pouvoir soviétique! Comment se fait-il alors que personne ne dise à ce pouvoir qu'il est mal de mettre les enfants dans la rue, par un froid implacable, qu'il est mal de les laisser sans pain?... Je me souvins de mes deux compagnons, avec qui j'errais à travers les champs, et comment tous deux finirent par ne plus avancer et durent périr gelés; comment je me glissai dans la remise; comment les loups s'approchèrent de cette remise; comment je perdis conscience des choses et comment l'ayant retrouvée, je vis devant moi l'oncle Fédor avec sa fourche à la main... Il riait... Comment je me trouvai enfin chez grand-père... Mais grand-père?... A-t-il seulement jamais existé?... Serait-ce possible que tout cela également n'ait été qu'un songe? Mais alors, mes songes, allaient-ils prendre fin une bonne fois?...

Ilucha gémit et remua... Probablement, lui aussi, avait ses songes en ce moment. Comme je ne pouvais plus me rendormir, une idée me traversa l'esprit.

Cette idée avait dû naître lentement, lentement dans ma tête, mais elle ne jaillit qu'à ce moment : *nous serons sauvés*, mais sûrement oui, nous serons sauvés, parce que Dieu existe. Lui, qui voit tout, aura pitié de nous; c'était cela que nous enseignait grand-père.

Le jour commençait à poindre. La mère d'Ilucha n'était plus à l'église. Elle était partie. Reviendrait-elle seulement?... Je ne pouvais me défendre de penser à grand-mère...

Marphoucha ouvrit les yeux et se mit à pleurer. Elle réveilla Ilucha et celui-ci se dressa sur son séant en sursaut, tout pâle, les yeux hagards.

— Ilucha, recouche-toi, dis-je, Marphoucha, reste assise auprès de lui. Attendez-moi. Je serai vite de retour. Je sais ce qu'il faut faire... Ne partez pas d'ici.

Je sortis de l'église en courant. Dans la rue, on rencontrait

déjà des passants. Tous étaient pressés. J'arrêtais chacun d'eux et leur demandais toujours la même chose : s'ils ne savaient pas où demeurait mon oncle que je leur nommais. Mais personne ne pouvait me renseigner.

Après être passé par nombre de rues, je posai la même question à un camelot.

— D'ici, à droite, jusqu'au bout de la rue, puis à gauche dans la ruelle ; puis, la troisième maison à toit vert et à trois fenêtres. C'est là qu'il habite.

Je me mis à courir. Je savais que le passé allait mourir tout de suite. Oui, en ce moment, je le sentais, je le savais déjà, j'en étais sûr... N'empêche qu'en m'arrêtant devant la porte indiquée, j'eus un moment d'appréhension terrible. Je me disais : « Et si je n'ai pas d'oncle... s'il n'existe que dans mon imagination... » Ou encore, s'il allait me dire : « Je ne veux rien savoir de toi... Va-t-en d'ici... »

Je frappai à la porte. Une femme m'ouvrit :

— Que te faut-il, mon garçon ?

Je nommai mon oncle.

— Pourquoi faire ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda une voix dans la pièce à côté.

— Un gosse qui te demande.

— Qu'il entre !

Un monsieur à lunettes, qui tout d'abord me sembla avoir l'air fâché, était assis à une grande table.

— Ne me chassez pas !... Sauvez-nous !...

Je me nommai.

— Tu as bien entendu ?... dit le monsieur à la femme, va le prévenir, parce qu'une joie pareille, sans qu'on l'en prévienne, pourrait le tuer peut-être... Dire qu'il le considérait comme perdu à jamais.

Alors je compris qu'il parlait de mon père. Mais on n'eut pas le temps d'aller le prévenir. Sur le seuil de la pièce apparut un homme que je reconnus immédiatement. Ses cheveux étaient tout blancs... Je me le rappelais autrement... Mais c'était bien lui...

— Papa !...

O. POUSINO

GRÈCE 1939

Les difficultés que tant de grandes nations à traditions séculaires éprouvent à retrouver un équilibre doivent nous rendre indulgents aux vicissitudes de petits États dépourvus de longue expérience politique. La Grèce moderne nous paraît excusable d'avoir, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, connu maints changements. Je ne dirai pas révolutions. Le mot serait trop lourd pour l'éternelle légèreté de cette terre heureuse baignant dans la douceur et, par conséquent, dans la facilité.

En cent ans, l'État hellénique a subi deux républiques, trois monarchies, deux dynasties, une douzaine de coups d'États. Le régime parlementaire a vu ici ses défauts comme agrandis par le climat et exagérés par le caractère méridional. Certaines choses ne conviennent pas à certains lieux et à certaines gens. L'histoire de la Grèce moderne est un des exemples de la naïveté du XIXe siècle, voulant partout copier le système qui avait réussi en Grande-Bretagne et le transposant sous toutes les latitudes, l'appliquant à toutes les races et dans toutes les conditions, comme s'il y avait quelque chose de commun entre l'Angleterre et un petit pays balkanique à peine sorti de la torpeur ottomane, encore plus proche de l'Asie que de l'Europe. L'Histoire s'étonnera plus tard de cette étrange manie d'imitation ; déjà elle en peut enregistrer les lamentables résultats.

La géographie même s'oppose là-bas à la toute-puissance

de l'élection. Avec ses vallées fermées, mal reliées les unes aux autres, la Grèce est la terre prédestinée des clans. Il suffit d'en parcourir les routes difficiles et de constater les obstacles qui séparent les villes les unes des autres pour se rendre compte que le fractionnement et, par conséquent, la division sont la loi de cette nation et que, sans la présence d'un arbitre suprême, ce pays tendra toujours à former un conglomérat de petites républiques de fait. Dans un semblable État, les considérations locales et les questions de personnes parleront toujours plus haut que les partis idéologiques, parce qu'elles auront dans le terroir des racines plus profondes. Quelquefois, cependant, l'unité nationale reprend le dessus par une sorte de retour momentané d'équilibre ; des hommes surgissent dont l'énergie et l'autorité personnelles rassemblent, pour un temps, les tendances divergentes nées du sol et qui, même sous les meilleurs chefs, demeurent comme en filigrane réapparaissant à leur chute.

En 1935, depuis l'échec de Venizelos, la République n'était plus, en Grèce, qu'une anarchie où les politiciens et l'armée se disputaient les prébendes à coups de pronunciamintos alternés de révolutions de palais.

Au mois de novembre, un officier républicain, le général Condylis, profite des hésitations, des faiblesses et des demi-complicités du président du Conseil, M. Tsaldaris, pour proclamer la monarchie et rappeler d'exil un prince qui n'avait régné que quelques mois : George II. Le nouveau souverain ne semble pas se hâter de prendre possession de son trône. Il exige un plébiscite en règle et met prudemment plusieurs semaines avant d'arriver dans sa capitale.

Au fait, l'homme est aussi peu Grec que possible. Il a vécu en France, en Allemagne, en Angleterre surtout. De taille élevée, il a le teint clair, des yeux bleus, l'apparence d'un pur Nordique, rien du type méditerranéen. Très réservé, toujours calme, parfaitement maître de soi, il déteste les entraînements irréfléchis. Il est de goûts simples et naturellement sans ambitions personnelles. Par surcroît, il possède, dit-il, une « mémoire épouvantable ». Aussi peut-il sans illusion mesurer toutes les difficultés qui vont l'assaillir.

Ce pouvoir qui lui est donné, il ne l'a certes pas désiré.

Peu de prétendants ont été plus discrets ; à un journaliste qui, il y a quelques années, était venu l'interviewer à Londres, il avait déclaré :

« Je n'ai jamais considéré la Grèce comme un bien m'appartenant et dont j'aurais été dépouillé. Je ne me propose pas comme but de rentrer en possession de mon bien. Je n'ai pas une mentalité de propriétaire. La Grèce m'intéresse parce qu'elle est ma patrie ; seuls son avenir et son progrès me préoccupent. » Et le prince ajoutait : « Une vraie restauration, telle que je la perçois, doit être, non pas le triomphe d'une idée ou d'une doctrine, encore moins d'un parti, mais la satisfaction des aspirations de tout un peuple ; elle doit s'imposer comme une nécessité, comme le seul moyen d'assurer la stabilité, la continuité et l'équité ; elle doit être la conséquence naturelle des années d'épreuves causées par les luttes stériles de la politique. C'est le fruit d'une sagesse collective, gagnée par l'expérience... Le roi doit être au-dessus des partis, en dehors des luttes. Il doit apporter à son peuple l'union, c'est-à-dire la paix intérieure, aussi nécessaire que la paix extérieure. Je ne veux ni vainqueurs, ni vaincus, ni victimes, ni profiteurs. La nation entière doit trouver dans le souverain un arbitre bienfaisant, qui lui rende la stabilité, la concorde. »

Telles sont les déclarations de George II à une époque où il ne pouvait pas encore sérieusement penser remonter sur le trône. Retenons le mot d'« arbitre » ; il est l'essence de ses conceptions du métier de souverain ; il va être le point principal, presque unique, de son programme.

Le nouveau roi veut se mettre au-dessus des partis pour chercher à les départager. Dès sa prise de possession du pouvoir, il a un geste symbolique. Comme premier ministre, au grand étonnement de tous, il ne prend pas le général Condylis qui l'a poussé au pouvoir et qui, déçu, tombe malade et meurt. George II ne veut pas d'un partisan, fût-il le sien. Il choisit un brave homme, obscur et honnête. Malheureusement le pays est profondément gangréné par vingt ans de désordre. Le communisme gagne la nation, l'anarchie s'étend. George II se décide alors à faire appeler le chef du parti monarchiste, un officier énergique : le colonel Metaxas.

Le nouveau président du Conseil se trouve immédiatement

placé en face d'une situation extrêmement difficile. Dans le peuple règne le trouble, dans les partis l'agitation, dans l'économie le marasme, dans le Gouvernement la confusion. Seuls, les marxistes semblent posséder une organisation, une discipline, une volonté, un but. Les grèves se poursuivent, le travail s'arrête, la misère s'étend. Le Cabinet songe à édicter une nouvelle réglementation sociale qui apporterait un peu d'apaisement et d'ordre. Elle ne ferait pas l'affaire de Moscou, qui s'imagine le pays mûr pour la révolution rouge. Le 31 juillet 1936, une délégation des députés communistes vient trouver le président du Conseil ; elle l'avertit que, s'il promulgue les lois projetées, « le prolétariat armé s'emparera de la rue ». On sent autour de soi un plan soigneusement prémédité, implacablement exécuté. Le pays va à la débandade, à la ruine, à l'effondrement.

Le roi ne peut plus attendre. Dans la soirée du 3 août, il réunit au palais ses conseillers. La discussion est longue. On sut, depuis, qu'il y eut chez tous maintes hésitations. Tard dans la nuit, la décision est prise. Aux premières heures du 4 août, les troupes brusquement alertées occupent les points les plus importants d'Athènes. A l'aube, l'armée est maîtresse de la capitale. M. Metaxas fait placarder une série d'affiches. Le Parlement est dissous, la loi martiale décrétée, les chefs révolutionnaires arrêtés. Il n'y a aucun incident, le peuple demeure très calme.

C'est ce que par la suite on a appelé la « révolution du 4 août ». Cette partie, si j'ose dire négative, exécutée, il restait à installer et à dresser un régime nouveau. C'est non seulement à un régime politique nouveau qu'on s'employa, mais aussi, ce qui est plus intéressant, à un ordre nouveau. Les deux années et demie qui viennent de s'écouler permettent maintenant de donner un bilan et de juger non plus des intentions, mais des résultats.

Sur le plan politique proprement dit, ces résultats sont très simples. La Grèce a cessé d'être un État libéral et parlementaire. Elle n'est plus une « démocratie », au moins selon le sens que ce mot a pris dans notre habituelle phraséologie. L'État hellénique, l'État Metaxas, est un État autoritaire. Au fait, quand j'emploie le terme habituel d'État Metaxas, je

commets là une erreur qu'il faut rectifier. Dans la réalité des choses, ce à quoi nous assistons à Athènes, ce n'est pas tout à fait à une dictature de M. Metaxas. Derrière le président du Conseil, il y a le roi. Et non pas un roi indifférent. George II est trop profondément pénétré du sens élevé de sa mission pour ne pas tenir à exercer toutes ses fonctions de roi. Celles-ci ne lui sont peut-être pas personnellement agréables, mais elles lui apparaissent comme objectivement nécessaires. Aucune communauté, pense-t-il, ne peut à la longue échapper au besoin d'un « grand arbitre ». Or en Grèce au moins ce grand arbitre est naturellement le prince que sa naissance a mis à l'abri des passions de partis. Imbu de cette conception, le roi collabore très étroitement avec son premier ministre. Le char de l'État est mené par un attelage à deux. La « dictature » hellénique est double : le roi et le chef du Gouvernement. Ce n'est ni une « tyrannie », ni une « monarchie » au sens ancien de ces mots, mais à proprement parler une « dy-archie ».

Les relations entre les deux hommes sont pour le moment excellentes; leurs tempéraments respectifs les facilitent beaucoup. Le roi, pratiquement, s'immisce peu dans la gestion quotidienne des affaires publiques ; il n'évoque à lui que les questions essentielles, il laisse à son chef du Gouvernement une très grande liberté d'allures. De son côté, M. Metaxas est pour son souverain un collaborateur commode. Non pas que l'homme soit dépouvu de personnalité et ne soit qu'une figure de parade. Tout au contraire, M. Metaxas est peu fait pour les représentations. Il porte en lui et jusque dans son aspect physique le sens du concret et des choses solides. Il approche de la soixantaine, est de taille courte, épaissie par l'âge, un peu alourdi ; il n'a rien ni de la puissante structure d'un Mussolini, ni de l'indéfinissable mysticisme de Hitler. Pondéré, réservé, attentif, il a les gestes plus lents et l'esprit apparemment moins rapide que ne l'ont la plupart des Grecs, mais il a infiniment plus de réflexion et de sérieux. Il parle peu, reçoit rarement, pèse tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait. La prudence est sa caractéristique. Son autre trait est l'honnêteté ; il est d'une parfaite probité, d'un grand désintéressement et d'une loyauté totale. C'est un haut fonctionnaire ou

plutôt, comme nous aurions dit au XVIIe siècle, un « grand commis ». Marqué surtout par l'armée, c'est un soldat. Imbibé par l'esprit militaire il mène la Grèce comme, lorsqu'il était commandant, il menait son bataillon.

Avec autorité d'abord. Tous les partis ont été dissous, les communistes poursuivis. La plupart des chefs révolutionnaires ont été envoyés en résidence forcée dans les îles. Les agitateurs ont été jetés dans ce qu'on décore de l'aimable euphémisme de « camps de travail » : en fait, des sortes de demi-bagnes. Il y en a un notamment à Nauplie ; là, dans la plaine d'Argos, j'ai vu de ces prisonniers travailler les champs, en costume de toile à grosses rayures, surveillés par des fantassins, la carabine à la main. Il est évidemment difficile de connaître le nombre exact des hommes ainsi temporairement retirés de la circulation. Les chiffres varient, généralement suspects, puisque l'opposition met à les augmenter autant d'ardeur que le Gouvernement à les réduire. Il ne semble pas cependant qu'ils soient aussi élevés qu'une certaine propagande a tendu à le faire croire en France. Plusieurs journaux de gauche et d'extrême-gauche ont à Paris raconté des histoires qui, sur place, en interrogeant des gens appartenant à tous les milieux, paraissent ou inexactes ou exagérées. En fait les grâces sont fréquentes. Le « régime Metaxas » peut être dit un régime de police rude, mais sans brutalité. Il procède plutôt par voie d'élimination pacifique. C'est ainsi que tous les postes, et même les fonctions les plus modestes, comme par exemple celles de concierges, ne peuvent être donnés qu'à des personnes munies de ce qu'on appelle là-bas « le certificat d'opinions sociales » ! La presse a été évidemment épurée. Beaucoup de journaux ont été supprimés ; à Athènes, leur nombre a diminué de moitié. A cela semble se borner la tyrannie de M. Metaxas. Nulle part en Grèce on ne trouve trace de ces violences systématiques et de cette tracasserie policière qui marquent d'autres États auxquels on assimile l'État hellénique actuel.

C'est que tout étant toujours local et particulier, il faut ici tenir compte des conditions propres au pays et à ses gens.

Le climat grec domine tout : j'emploie le mot climat dans son sens le plus large et le plus moderne. La vieille terre

hellénique est, comme toutes les terres méditerranéennes, la patrie élue de l'individualisme. Le Grec intelligent, affiné et complexe est doué d'une individualité très poussée. Naturellement rebelle à la discipline, il oppose au pouvoir une force de résistance si continuelle et si instinctive qu'elle finit par user rapidement le pouvoir même. Il est peu de pays au monde où la puissance publique ait des limites aussi rapidement atteintes. M. Metaxas le sent quotidiennement. Il peut plus d'une fois dans l'intimité regretter de ne pouvoir faire tout ce qu'il voudrait, il se trouve constamment obligé à des compromis. Comme au surplus il dispose autour de lui d'un personnel de régime peu nombreux et de qualité souvent improvisée, sa « dictature » se réduit le plus souvent à une simple pression. On est frappé sur place de son caractère patriarcal.

Au surplus, l'homme est un scrupuleux, surtout sensible aux valeurs morales. Cet officier a quelque chose du professeur. Ce n'est ni à M. Mussolini, ni surtout à M. Hitler qu'il faut comparer M. Metaxas, mais bien plutôt à son collègue portugais, M. Salazar.

L'œuvre accomplie en deux ans et demi est importante. Même ceux que j'ai entendus à Athènes critiquer le Gouvernement et déplorer ses méthodes, m'ont, avec ce charmant cynisme des Grecs qui ne craignent jamais d'être illogiques, m'ont, dis-je, immédiatement avoué qu'ils reconnaissaient que le régime avait bien travaillé.

D'abord, à l'intérieur, l'ordre public a été restauré. Si beaucoup regrettent la disparition des partis, quelques autres s'en consolent. En tous cas, la paix n'est plus troublée par la moindre agitation. Plus de grèves aussi et la Grèce a pu se remettre au travail. Du coup le pays a changé. Le 4 août 1936 avait trouvé l'État dans une situation lamentable. Les finances étaient littéralement dilapidées par les démagogies marxistes, la monnaie nationale allait sans cesse en s'affaiblissant. La première besogne du nouveau Gouvernement fut d'arrêter l'écoulement des deniers publics. Des dispositions sévères furent prises pour rétablir l'équilibre du budget. Des compressions implacables ramenèrent en deux ans le chapitre des dépenses de l'État de près de 17 milliards à environ

15 milliards. En même temps, on institua un contrôle des devises extrêmement rigoureux, qui assura d'autant mieux la stabilité de la drachme que l'encaisse or s'est augmentée de un million de livres anglaises.

Au point de vue économique, un gros effort a été fait. Malgré le ralentissement mondial des échanges internationaux, le volume des importations et des exportations a été plutôt en croissant. De grands travaux ont été ordonnés, ce qui a permis le plus évident succès du régime : la réduction du nombre des chômeurs. Au 4 août 1936, ils étaient 128 000 ; un an plus tard, 40 000 ; aujourd'hui, 30 000.

Une catégorie particulière de sans-travail a retenu l'attention du Gouvernement ; les chômeurs intellectuels. Comme tous les pays du monde, mais plus encore que la plupart d'entre eux parce que le Grec est littéralement possédé du démon de la curiosité, l'Hellade moderne souffre du développement déréglé de ce que le XIXe siècle appelait naïvement « les bienfaits de l'instruction ». En 1913, la Grèce comptait un étudiant sur 1 470 habitants, vingt-cinq ans plus tard, elle peut en dénombrer un sur 774 ! La proportion des classes instruites a doublé, tandis que les besoins en cadres n'ont pas grandi à la même cadence, loin de là. Aussi a-t-on vu à Athènes se constituer un « prolétariat intellectuel », analogue à celui qui s'était étendu en Europe centrale et qui a eu les conséquences politiques que l'on sait. Pour parer à ce danger, M. Metaxas a pris une mesure énergique : il a ordonné la révision de tous les emplois occupés par de soi-disant intellectuels ; il a opéré un choix et décidé l'élimination de tous les titulaires qui n'étaient autres, en réalité, que des travailleurs manuels surclassés.

Les préoccupations sociales constituent un des principaux soucis du chef du Gouvernement. Comme tous les hommes arrivés au pouvoir dans de semblables conditions, il paraît s'être dit qu'une large politique sociale doit être l'indispensable complément d'une sévère politique autoritaire. Dans l'attitude volontairement populaire du chef du Gouvernement grec, on retrouve des traits et jusqu'à des mesures analogues à celles prises par ses collègues de Rome, de Berlin, de Lisbonne. Avec cependant la différence que, en Grèce, pays agri-

cole et matériellement assez en retard, le problème s'est trouvé plus simple qu'ailleurs. On en était à une phase primaire. M. Metaxas a imposé des contrats collectifs, fixé des salaires minimums, introduit des caisses d'assistance, organisé un service d'inspection du travail, enfin créé des « foyers ouvriers ».

On voit aussi là-bas une institution assez curieuse : celle des « bataillons du travail ». La conception première vient en vérité de Bulgarie, ensuite reprise en Allemagne. Ici, elle a été réalisée dans des conditions plus originales. D'abord, elle est, à l'origine, une création non de l'État, mais de l'initiative privée. En octobre 1937, à Athènes, quelques jeunes gens s'étaient réunis et avaient décidé de se grouper en compagnies pour s'offrir à concourir à l'exécution de grands travaux d'utilité publique que des communautés hésitaient à entreprendre, faute de ressources pécuniaires. En même temps, ces formations de jeunesse présentaient l'avantage de mélanger les divers milieux sociaux de la nation. Un premier bataillon de trois cents hommes fut rapidement constitué. Par la suite, le Gouvernement trouva l'idée intéressante, l'encouragea et participa aux charges. Aujourd'hui, il doit y avoir cinq bataillons. Ils ne s'occupent pas des constructions proprement dites, laissées aux professionnels en chômage ; ils doivent se contenter d'aider à des constructions de routes et à des ouvrages d'assainissement. De la sorte, leur activité est évidemment réduite. En Bulgarie, le « service du travail » représentait, en réalité, une forme larvée de service militaire destinée à tourner les interdictions du traité de Neuilly, cependant qu'en Allemagne, l' « Arbeitsdienst » revêt une indiscutable et presque exclusive allure pré-militaire. En Grèce, au contraire, tout est civil.

Ce même caractère se retrouve dans une autre formation distincte, mais analogue : « L'organisation nationale de la jeunesse », en grec « Ethnik organismos néolaios », soit en abréviation : E.O.N.

Elle se différencie des « Balillas » italiennes et des « Hitler Jugend » allemandes en ce que l'adhésion y est vraiment facultative et qu'il n'y est jamais question d'un quelconque maniement d'armes. A part cela, elle peut, dans une certaine mesure,

rappeler les organisations similaires de Rome ou de Berlin, surtout de Lisbonne. Elle groupe des jeunes gens et des jeunes filles en compagnies disciplinées. Le salut est le vieux salut olympique, qui semble bien être l'ancêtre lointain de toutes les diverses formes de saluts fascistes européens. L'uniforme est bleu et blanc, mais, contrairement à ce qui se passe en Italie ou en Allemagne, les réunions de service pour lesquelles on le revêt sont extrêmement rares. On ne voit point dans les rues d'Athènes ces défilés incessants et ces uniformes nombreux qui donnent aux grandes voies de Rome ou de Berlin leur allure si caractéristique.

L'E.O.N. doit compter, à cette heure, quelque chose comme cent quatre-vingt mille à deux cent mille membres. Les adhérents sont divisés selon leur âge : « pionniers » de dix à seize ans, « phalangistes » de seize à vingt-cinq. Après quoi, il n'y a pas, comme sous M. Mussolini ou M. Hitler, de parti officiel qui recueille des citoyens et continue à les encadrer.

C'est que, malgré le parallèle que l'on peut faire avec les régimes totalitaires voisins, le Gouvernement Metaxas n'est nullement, à proprement parler, un régime « fasciste », au sens hitlérien ou mussolinien de ce mot. Il est possible qu'il l'ait voulu. M. Metaxas est manifestement imprégné des exemples de Berlin et de Rome. Mais il n'a pas pu les suivre, et en ce sens on pourrait dire qu'il aurait échoué. C'est qu'il se heurte à une opposition, non pas une opposition cachée et comme honteuse, ainsi qu'il en existe en Italie et surtout en Allemagne, mais une opposition franche, ouverte, une opposition étalée : « Vous qui êtes Français... », vous dit-on, et les doléances de couler sur le régime. Il faudrait être sourd pour ne pas entendre les critiques.

Négligeons les petites rancunes personnelles qui toujours se glissent et finissent par percer. Deux grands griefs sont relevés contre « l'ordre du 4 août ».

D'abord des griefs économiques. Les réglementations et surtout celle des devises sont extrêmement dures ; indiscutablement elles gênent le Grec, qui pousse l'amour du commerce jusqu'à la spéculation et qui arrive à faire de la spéculation une sorte de besoin. Ces gens ont le goût, la passion du jeu. Sur les côtes et sur les frontières de Grèce il se déroule une

sorte de guerre épique, souvent tragi-comique, entre les fonctionnaires et les fraudeurs.

Plus sérieux est le reproche de la cherté de la vie. Lorsque l'on revient en Grèce après deux ou trois ans d'absence, on est frappé de l'augmentation de toutes choses, je parle de l'augmentation-or, la seule qui compte. Si la nourriture demeure bon marché, les logements, le linge, les vêtements sont devenus chers. Les salaires n'ont pas évidemment crû à la même cadence. Le Grec possède maintenant l'ordre, certes, mais comme toujours il l'a payé cher. Tout retour à l'ordre est coûteux. Après les désordres et les gaspillages, il faut payer et les maladies et le médecin.

Le Grec a surtout, comme d'ailleurs il arrive toujours, payé avec la perte de quelques-unes de ses libertés individuelles ; voilà ce qui, par-dessus, le gêne et l'ennuie. On a beau lui dire que c'est difficilement évitable, les gens ne croient jamais que les désagréments soient inévitables. L'homme de ce pays de Grèce est trop facilement sobre pour que les restrictions économiques lui pèsent au fond beaucoup, mais, par contre, ne pouvoir plus, je ne dis pas parler à sa guise, car Dieu sait si l'on parle à sa guise à Athènes — et le Guépéou, l'Ovra ou la Gestapo frémiraient au quart de ce qui se dit là-bas tout haut — mais ne plus pouvoir écrire ce qui vous passe par la tête, ne plus faire parti de clubs partisans, ne plus prendre part à des réunions publiques, voilà ce qui est douloureux ! Ces hommes ont le forum ou plutôt l'agora dans le sang. Aujourd'hui ils souffrent de parlottes rentrées, d'une sorte de refoulement freudien. Aussi, sous le règne conjugué du président Metaxas et du roi George, sent-on je ne sais quel regret d'un régime que par ailleurs on sent périmé.

Le malheur est que du côté souverain la dynastie, somme toute récente, ne possède dans le peuple que peu de racines profondes, cependant que du côté ministre il n'y a pas d'exemple dans l'histoire hellénique qu'un Gouvernement même excellent, je dirai presque : surtout excellent, ait duré très longtemps. Cette nation a une effrayante tradition d'instabilité.

C'est là le grand obstacle devant l'œuvre du 4 août. Le Grec

a l'anarchie innée. Toute autorité lui pèse. Un proverbe italien dit : « Quattro Greci, cinque commande ». Quatre Grecs, cinq commandent. Dans ce pays à la fois charmant et difficile, tout essai de discipline est précaire, tout pouvoir fragile. Ce ciel d'une étonnante lumìnosité semble tout dénuder, ce soleil tout fondre dans son éclatante ardeur.

Le danger est certain. Il y a eu en juillet 1938 une petite rébellion d'ailleurs vite arrêtée en Crète. Il y a de temps en temps la découverte d'organisations communistes. Il y a surtout l'opinion publique, cette terrible opinion publique grecque.

Tout cela, j'ai eu plusieurs fois l'impression que George II et M. Metaxas le sentaient profondément, constamment et qu'ils s'en préoccupaient sans cesse jusqu'à hésiter, souvent jusqu'à s'arrêter. A mille petits indices auxquels un observateur averti ne se trompe pas, on sent dans leur œuvre quelque chose d'ébauché, d'esquissé et qu'on n'a pas osé poursuivre. La tâche quotidienne du Gouvernement semble être un perpétuel compromis entre des désirs théoriques et des réalités résistantes. Compromis qui jusqu'à présent a réussi à s'étaler puisque, dans son ensemble, il y a acceptation par le peuple de son nouveau Gouvernement et que, malgré les criailleries, il n'y a pas là-bas de ces sources profondes de mécontentement qui puissent légitimer un changement de Gouvernement. Un renversement de l'État effraierait trop pour qu'il soit possible et même simplement envisagé.

Au surplus les angoisses de la politique extérieure relèguent très à l'arrière-plan les questions de politique intérieure. Les périls étrangers ont refait ici ce qu'ils refont toujours dans tous les pays solides : l'unité de la Nation.

Nous devons y applaudir, nous Français qui ne pouvons désirer qu'une chose, c'est que ce pays soit le plus solide possible.

Le peuple grec est passionnément francophile. Mille choses unissent la nation grecque à la nation française. Des souvenirs historiques d'abord et les plus émouvants de tous, ceux des luttes mêmes de l'indépendance. Dans de modestes bourgades helléniques j'ai vu des monuments de reconnaissance à la France s'élever sur l'unique place publique. Et puis il y a

mieux que ces souvenirs du passé, il y a l'éternel tempérament grec, si proche du nôtre par son sens de l'individualité, son goût de la liberté, par la finesse d'une culture qui ne voudra jamais abdiquer. Je ne suis pas très assuré que la Grèce soit jamais vraiment un grand État, mais c'est certainement une grande civilisation.

Par surcroît, ou si l'on préfère par naturelle conséquence, il y a là-bas une étonnante influence spirituelle française. Après celle qui s'exerce en Égypte et en Roumanie, c'est la plus merveilleuse qu'il m'ait été donné de rencontrer. Dans les écoles grecques, une part importante est réservée à l'enseignement de notre langue. Dans l'enseignement secondaire, le français est obligatoire et M. Metaxas a tenu à lui conserver sa primauté. Dans l'enseignement primaire même, il est généralement enseigné. Le Grec aime notre langue comme il aime notre culture et notre esprit. Il ne se contente pas de ses écoles, il va dans les nôtres. Il y a en Grèce 18 établissements laïcs français et 27 religieux. Les premiers ont 3 000 élèves, les seconds 5 000. Le magnifique est que ces nombres vont croissant. De 7 700 en 1935-1936, les élèves des écoles françaises sont passés, en 1937-1938, à 8 125. Partout où vous irez vous en trouverez. Il y a une mission laïque à Salonique avec 660 jeunes garçons et l'école des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à Naxos, compte 137 jeunes filles ; promenez-vous donc un jour dans ces îles perdues si loin de nous, à Syra ou à Tynos. Tout le monde y parle français. Si l'on a appris que vous étiez un « Gallios », immédiatement au-dessus des ruelles, les commerçants se mettent à parler tout haut votre langue en vous regardant du coin de l'œil, afin, par ce stratagème à la fois puéril et merveilleux, de bien vérifier que vous vous êtes aperçu qu'ils savaient notre langue ; alors une joie est en eux, une joie simple, spontanée, émouvante.

Il y a là plus qu'une sympathie, je dirai une affection, presque une fraternité.

Elles nous sont particulièrement précieuses dans les heures que nous traversons parce qu'elles pèsent sur l'attitude internationale de l'État hellénique et finalement la dictent.

Or dans la grande partie politique qui se joue actuellement, l'importance de la Grèce est considérable. D'abord le grand

relèvement accompli par M. Metaxas dans l'ordre intérieur s'est accompagné d'un très remarquable redressement militaire. Le chef du Gouvernement est un soldat de carrière, le Roi un soldat de goût. Tous deux ont donné les plus grands soins à l'armée qui depuis trois ans a fait des progrès qui frappent tous les observateurs de métier. Le matériel a été largement rénové et au total la Grèce pourrait en cas de conflit aligner une quarantaine de divisions convenablement équipées et de réelle valeur.

Mais c'est surtout par sa situation stratégique que la Grèce présente un intérêt de tout premier ordre. Elle commande toutes les routes qui mènent en Orient et en Égypte. Corfou même peut surveiller l'entrée et la sortie de l'Adriatique ; c'est un verrou qu'on pourrait tirer sur ce cul-de-sac ! Des îles innombrables, des baies profondes, des ports sûrs permettent aux flottes de s'abriter et de se ravitailler. La puissance qui a la Grèce avec soi est assurée de la maîtrise de la Méditerranée orientale, celle qui a la Grèce contre soi est assurée de ne pas tenir cette maîtrise.

Aussi les plus grands efforts ont-ils été accumulés par les Gouvernements de Rome et de Berlin pour intégrer Athènes dans l'axe. On a multiplié les échanges culturels et surtout les avantages économiques si tentants pour des pays pauvres et auxquels semble mal se prêter une administration française aux conceptions désuètes. On a fait plus. Toutes sortes de pressions ont été opérées depuis les promesses les plus alléchantes jusqu'aux menaces les plus redoutables.

A Paris, des Français ont craint que la Grèce ne se laissât entraîner ; ils ont redouté que M. Metaxas ne se sentît tenté de suivre les puissances totalitaires vers qui pouvait le porter son naturel goût de l'ordre et de la discipline. Ces appréhensions ne paraissent pas devoir être justifiées. D'abord M. Metaxas est essentiellement un soldat avec tout ce que ce mot comporte de sens de la correction et de la droiture. Tous ceux qui connaissent cet homme savent que l'une de ses caractéristiques est la probité. Il est trop profondément loyal pour ne pas suivre son souverain, trop profondément patriote pour ne pas suivre son peuple.

Et souverain et peuple sont d'accord. J'étais à Athènes

quand y est arrivée l'annonce du débarquement italien en Albanie. J'ai trouvé une population frémissante. L'affaire touchait directement la Grèce. Ce que nous appellons l'Albanie n'est autre que l'ancienne Epire et tout au long de l'Histoire, depuis Pyrrhus jusqu'à Ali, Pacha de Janina, le destin de l'Epire fut étroitement associé à celui de la Grèce. Bien mieux toute la partie sud de l'Albanais est peuplée de Grecs orthodoxes, toute la région qui va de Santi Quaranta à Kortcha et qui a pour centre cette petite ville pittoresque et charmante que le Gouvernement de Tirana appella Gyrèskastrès, mais qui avait toujours porté le nom grec d'Argyrocastro. Longtemps cette région fut revendiquée par les Grecs. Au surplus, elle commande l'accès de la Grèce du Nord et Durazzo, l'antique Dyrrachium, fut le débouché de cette via Egnatia qui conduit précisément à Salonique. Les légions fascistes ont-elles l'ambition de suivre les traces des légions romaines?

Beaucoup de Grecs m'ont paru le craindre durant ces dernières semaines, et je me souviens encore d'avoir dans les rues d'Athènes vu toutes les devantures de librairie afficher des cartes des Balkans devant lesquelles les passants se groupaient pour discuter des événements et calculer à la main la distance qui séparait désormais les troupes italiennes du grand port grec. D'autres prêtent à Rome des visées sur la Crète, proche de la Cyrénaïque et dont la possession compléterait celle du Dodécanèse, lui aussi archipel grec passé sous la domination italienne bien qu'aucun Italien n'y habitât.

Tout cela, on le conçoit, trouble profondément une opinion publique déjà naturellement portée vers nous. Quant aux menaces de l'axe, elles pèseront de peu sur un peuple fier qui a toujours été passionnément épris de son indépendance et qui a toujours montré au monde qu'il savait lutter pour sa liberté. Aussi, en cas de conflagration générale, la conviction que ce pays se rangerait à nos côtés est-elle profondément ancrée chez tous ceux qui aiment la Grèce, c'est-à-dire chez tous ceux qui la connaissent.

GEORGES ROUX

L'ÂME ROMANTIQUE ET LE RÊVE

Le recours à l'*inconscient*, pour expliquer la conduite des individus ou des collectivités, c'est l'un des traits typiques de notre siècle. Or l'inconscient est la grande découverte — ou l'invention — des romantiques allemands. C'est donc l'une de nos origines les plus profondes que nous révèle M. Albert Béguin, en publiant son gros volume sur l'*Ame romantique et le rêve*. Livre charmant et capiteux, malgré sa gravité d'ailleurs jamais sévère ; au point que l'on craindrait d'en détourner certains lecteurs en remarquant que c'est aussi un ouvrage d'actualité, au sens le plus pénétrant de ce terme. Et pourtant, il faut bien le dire : cette révélation du romantisme allemand dans ce qu'il eut d'audacieux et de tragique ne présente pas seulement un intérêt littéraire de tout premier ordre ; elle revêt une portée proprement religieuse. Et par là même — car nous vivons au seuil de l'ère des mystiques collectives — cette lecture nous introduit aux vertiges spirituels d'où sont nés des mouvements politiques tels que le national-socialisme. Peu à peu, elle dévoile à nos yeux une sorte d'unité profonde sous-jacente aux tourments du siècle.

Une vague de rêves a submergé notre littérature, depuis la guerre ; et voici que renaît, d'une manière bien frappante, l'intérêt de beaucoup pour les études mystiques ; voici que se répand l'usage, et même l'abus, du terme de « mystique » dans l'ordre politique ; voici enfin qu'un grand empire réalise au milieu de l'Europe la plus inquiétante synthèse de reli-

giosité, de politique, de rêve et de mystique élémentaire. Or, ces faits ne sont pas seulement coïncidents. Ce n'est point du hasard qu'ils sont nés. Et si tout nous invite à rechercher leur secrète complicité, rien n'est plus propre que l'ouvrage d'Albert Béguin à nous guider dans la pénombre où s'émeut leur commune origine.

I

Le Rêve et la Mystique.

La conscience claire est la première conquête spirituelle des hommes angoissés par le mystère d'une nature hostile et mouvante. La parole de raison, qui distingue les choses, les arrête et les identifie, apparaît comme une délivrance, une victoire sur le chaos panique. Mais cette victoire, lorsqu'elle est trop complète, lorsqu'elle est devenue trop ancienne et facile, laisse l'homme sur un sentiment de déception et d'indicible appauvrissement. Le monde rationnel est rassurant, mais beaucoup de questions y demeurent sans réponse, et des faims ancestrales sans pâture. D'où renaît, peu à peu, une angoisse nouvelle, une attraction, comparable au vertige, vers ces régions de l'être obscur que le bon sens et la philosophie prétendaient mettre au ban de l'humanité. Et tandis que dans sa panique l'homme primitif s'était tourné vers la raison libératrice, au terme des époques appauvries de mystère l'homme sceptique se rejette avec passion vers les « aspects nocturnes » de sa nature. Ainsi naquit le romantisme allemand après le Siècle des Lumières. Ainsi renaissent nos soifs mystiques élémentaires après un siècle de science positiviste.

Est-il vrai que la nuit et le rêve n'ont rien à révéler qui importe au jour? Est-il vrai que la passion, l'angoisse et la folie sont moins réelles que nos sagesses tyranniques? « Songe est mensonge », décrétait la raison. Mais elle nous a laissé sur notre faim. Le songe, au contraire, nous propose des paradis et des terreurs d'une intensité séduisante. Serait-il le signe, ou l'entrée, d'une Vérité supérieure?

Telle est la question que posèrent les premiers romantiques

allemands. « Ils admettent tous, écrit M. Béguin, que la vie obscure est en incessante communication avec une autre réalité, plus vaste, antérieure et supérieure à la vie individuelle. » Mais quelle est cette réalité? Notre nature profonde ou la divinité? « Plus nous nous retirons en nous-mêmes, en nous détournant des apparences, et plus nous pénétrons dans la nature des choses qui sont hors de nous », affirme un des théoriciens du premier romantisme, Ignaz Troxler. Mais encore : s'agit-il vraiment des choses qui sont hors de nous, ou bien seulement de choses qui, en nous, étaient restées secrètes pour la conscience? Tieck pose très nettement la question : « Il faudrait savoir jusqu'à quel point nos songes nous appartiennent. » Quand nous rêvons, « est-ce nous qui nous jouons de nous-mêmes, ou bien une main d'en haut brasse-t-elle les cartes? » Déjà E.-T.-A. Hoffmann insinue la réponse : « Et si un principe spirituel étranger à nous-mêmes était le mobile de ces irruptions soudaines d'images inconnues qui se jettent à la traverse de nos idées d'une manière si brusque et si saisissante? » De là à penser que le rêve est « un vestige du divin », il n'y a que l'épaisseur d'un scrupule d'orthodoxie, d'une dernière crainte de confondre l'homme et Dieu. Troxler esquive non sans adresse la difficulté et le choix : pour lui, le rêve est « tantôt un écho du supra-terrestre dans le terrestre, tantôt un reflet du terrestre dans le supra-terrestre » ; ou encore : « Ce qui rêve en nous, c'est l'Esprit à l'instant où il descend dans la matière », mais c'est aussi « la Matière, à l'instant où elle s'élève jusqu'à l'Esprit. »

Voilà bien la profonde ambiguïté où naît le romantisme, et dont il vit ! Croire que le rêve ne révèle rien que *nos* secrets, ce serait tomber dans la psychanalyse. Croire qu'il révèle *aussi* un monde supérieur, c'est entrer dans la voie mystique. Si la plupart des romantiques n'ont pas choisi en toute clarté — ruse vitale pour des poètes —, tous les textes cités par Béguin nous inclinent à penser qu'ils sont plus proches des mystiques que des psychanalystes. Au fond, lorsqu'ils se demandent si le rêve est connaissance ou illusion, et si c'est « l'Autre », ou le moi sombre et son néant, que l'on atteint au fond de l'inconscient, ils formulent le problème crucial qui se pose à tous les mystiques.

Albert Béguin lui-même nous invite trop souvent à établir ce parallèle pour que nous puissions l'esquiver. Essayons d'en relever quelques points.

Au départ, cette même attention prêtée aux *signes*, aux intuitions, aux rencontres fortuites en apparence, mais que l'âme prédisposée interprète aussitôt comme des messages. Cela suppose un état passionné, une certaine température où toutes choses deviennent translucides, une nostalgie longtemps déçue et qui s'empare avec avidité des plus furtives promesses de bonheur, surtout si elles sont assez obscures et ambiguës pour échapper au froid contrôle de la raison. Toute la poésie romantique, de même que la surréaliste, est à l'affût des « surprises pleines de sens » dont nous parlent aussi les mystiques.

Une autre analogie, assez frappante, c'est le rôle de la *rhétorique* chez les poètes du rêve et les mystiques. Le philosophe G. von Schubert, comme plus tard le poète Jean-Paul, insistent sur un fait que Freud utilisera jusqu'à l'abus : c'est que l'esprit abandonné au rêve s'exprime ordinairement dans un langage métaphorique et régulier, comme s'il était soumis, en ce domaine, à des lois plus précises et plus constantes que celles qui le régissent à l'état de veille. D'autre part, l'on sait bien que les mystiques, fussent-ils de religions différentes — hindous, musulmans ou chrétiens — ont de tous temps réinventé les mêmes figures de langage pour traduire l'Ineffable qu'ils vivaient.

Et ceci nous amène au problème central : celui de l'*expression d'un indicible*. Il nous faut dépasser ici le domaine circonscrit du rêve. Les romantiques, d'ailleurs, ont été bien au delà, dans leur exploration de l'inconscient. Le songe, pour eux, n'est que la « porte » ouvrant sur le monde ineffable, qui est proprement le domaine des mystiques.

Toute expérience mystique ou romantique présuppose l'existence d'un *centre* ou d'un *tréfonds* divin de l'âme (c'est l'*Ungrund* de Jakob Boehme), dont on ne peut rien dire, et qui cependant est la source de tout ce que l'on dit. C'est l'Ineffable, l'Indicible, le royaume du Silence absolu ; et pourtant — voici le paradoxe — nous voyons bien que les grands mystiques, et après eux les romantiques, passent leur vie à en parler, à

en écrire, à tenter de le cerner par des figures qui, n'étant jamais suffisantes, doivent être inépuisablement multipliées. Disons-le sans la moindre irrévérence : nul n'est plus verbeux qu'un mystique, si ce n'est un romantique allemand. Car l'un et l'autre ont l'ambition de communiquer par l'écrit ce qu'ils ne cessent de définir comme l'Indicible. Dès lors, la plainte sera la même, qu'il s'agisse d'une Thérèse d'Avila ou simplement du bonhomme Tieck : « Donnez-moi des « paroles nouvelles pour exprimer l'inexprimable », dit la sainte ; et le poète : « Mais où *trouver des mots* pour dépeindre, même faiblement, la merveille de la vision qui s'offrit à moi et qui, transformant mon âme, m'entraîna au-devant d'une réalité invisible, divine, d'une *ineffable* splendeur ? Un *indicible* ravissement me souleva tout entier... » Peut-être touchons-nous ici le mystère même, la source inépuisable, le point originel et fascinant de tout jaillissement du langage, de toute expression littéraire. « Où trouver des mots ? », gémissent-ils. La plainte est sincère et tragique. Mais combien de mots leur fera-t-elle accumuler pour dire que rien ne saurait être dit...

Et pourtant si, romantiques et mystiques sont persuadés que, nonobstant leur impuissance à traduire l'inconscient ou l'indicible, ils ont entendu *quelque chose*. « Je crois avoir fait une découverte importante, écrit Ritter, celle d'une *conscience passive de l'involontaire*. » Et sur cette base, la seconde génération du romantisme va formuler sa fameuse théorie de l'Inspiration — tellement vulgarisée de nos jours qu'on en oublie l'origine mystique : « Le poète et le rêveur sont *passifs* ; ils écoutent le langage d'une voix qui leur est intérieure et pourtant étrangère, qui s'élève dans les profondeurs d'eux-mêmes sans qu'ils puissent faire autre chose que de saluer là l'écho d'un discours divin. »

Alors le doute n'est plus permis : l'analogie purement formelle que nous décrivions jusqu'ici devient une profonde identité. L'intervention de la catégorie « passivité » nous fait comprendre la nature du Silence et de l'Indicible dont nous parlaient mystiques et romantiques : c'est la négation et la mort du monde des formes et du langage humain, la négation et la mort du divers, du moi distinct et agissant. C'est la Nuit des sens et de l'esprit que décrit un Jean de la Croix, et dont

la nuit des songes, chantée par les poètes, n'était que le symbole et le signe physique[1]. C'est « le royaume de l'Être qui se confond avec le royaume du Néant, l'éternité enfin conquise et dont la plénitude ne peut humainement s'exprimer que par l'image de l'absence de toute créature, de toute forme. » Car nous ne percevons et n'exprimons que le divers et le distinct, ce qui a pris forme ; tout ce que notre conscience a *séparé* du Tout. Et c'est cela qui constitue notre réalité de tous les jours. Pour rejoindre le Tout et l'Unité, il s'agit donc de perdre le divers, de perdre le réel, de se perdre soi-même, pour se confondre avec cet Indicible qui reste, aux yeux de la chair, le pur Néant.

Ainsi, le terme de la quête romantique, à travers les images du rêve, s'identifie avec le terme de toute expérience mystique : c'est la « pure présence ineffable », la « contemplation sans objet ». Je pense donc qu'il est légitime de suivre Albert Béguin dans cette conclusion : « La grandeur du romantisme restera d'avoir reconnu et affirmé la profonde ressemblance des états poétiques et des révélations d'ordre religieux, d'avoir ajouté foi aux pouvoirs irrationnels et de s'être dévoué, corps et âme, à la grande nostalgie de l'être en exil. »

II

L'Etre en exil.

Ce sentiment d'exil que nous trouvons à l'origine des expériences mystiques les plus diverses, d'où naît-il, dans quel souvenir d'une patrie heureuse et perdue? On aura bientôt fait de répondre en alléguant notre double nature, corporelle et spirituelle. Mais d'une constatation si générale, comment passer à l'élucidation de ce fait le plus singulier dans la vie de l'esprit humain, qui est l'engagement sur la *via mystica*?

S'il est permis — comme on l'admet un peu trop facilement de nos jours — de tirer de l'étude des maladies une vue nouvelle sur les structures de l'homme, peut-être pouvons-nous demander à la biographie des romantiques quelques lumières

1. En effet, pour les romantiques, « le sommeil est une préfiguration de la mort », et c'est uniquement dans la mort que nous pouvons rejoindre l'Autre, l'Indicible.

sur les mystiques proprement dits, tout au moins sur les causes *humaines* du sentiment d'exil où leur passion s'éveille. Le chapitre important consacré par Béguin à Karl Philip Moritz peut nous y aider.

Né dans un milieu quiétiste et piétiste, en plein XVIIIe siècle rationaliste, Moritz fut l'un des tous premiers à se tourner vers l'étude des rêves. Il s'y trouvait prédisposé par l'habitude de l'examen de conscience en profondeur tel que le pratiquaient autour de lui les disciples de madame Guyon[1]. Non content de publier une revue entièrement consacrée à des analyses de rêves, Moritz écrivit deux romans auto-biographiques qui nous permettent de pénétrer l'intimité d'une expérience pré-mystique (ou faut-il dire d'une expérience mystique privée de la grâce, réduite à ses aspects purement humains ?).

Le point de départ paraît bien être une *blessure* qu'il reçut de la vie, un choc qui l'a laissé béant sur une contradiction irrémédiable entre la dure réalité et les désirs profonds du moi. Blessure si cruelle et intime que sa conscience en évite le souvenir (ou le refoule comme dira Freud) de telle manière que la cause secrète de sa douleur en vient à se confondre avec le fait de vivre en général: D'où l'idée qu'il doit « *expier la faute qu'il n'a commise que par son existence même* ». Un philosophe mystique tel que Ignaz Troxler n'hésitera pas à élargir le processus jusqu'à y englober tout l'univers, atteint par le péché originel : « Sous quelque angle qu'on veuille l'examiner, l'homme trouve en lui une blessure qui déchire tout ce qui vit en lui, et que peut-être lui fit la Vie même. » Non sans lucidité, Moritz a su dépeindre l'état de conscience qui naît de cet obscur déchirement : « C'était comme si le poids de son existence l'eût accablé. Qu'il dût, jour pour jour, se lever avec lui-même, se coucher avec lui-même, traîner après lui, à chaque pas, son *moi détesté*..., qu'il dût désormais, inexorablement, être lui-même... cette idée le plongea peu à peu dans un désespoir qui l'amena au bord de la rivière... » Prenons-y garde : ce *moi détesté*, c'est la fatalité de l'être individuel, charnel, créé, et lié à toute la création. C'est par lui

1. On peut regretter qu'Albert Béguin n'ait pas insisté davantage sur l'importance du quiétisme pour la formation de la psychologie moderne, et en particulier de la psychologie de l'inconscient.

et à travers lui que la conscience perçoit la réalité extérieure ; comme lui donc, cette réalité apparaîtra blessée et douloureuse. Se détester revient à détester le monde. L'incapacité d'accepter le monde réel est signe d'une incapacité de s'accepter soi-même — à cause de cette blessure qu'il s'agit d'oublier *si l'on ne parvient pas à l'expier*. Et en effet, à la faveur de cet oubli, de ce refus, le moi perd peu à peu de sa réalité : d'où le sentiment si fréquent chez la plupart des romantiques d'être mal assuré de sa propre identité, et d'avoir à la rechercher précisément dans le passé. Moritz décrit ainsi le héros d'un de ses romans : « Il lui parut qu'il s'était échappé entièrement à lui-même et qu'il lui fallait avant toute démarche se rechercher lui-même dans la série de ses souvenirs. Il sentait que l'existence n'a d'appui ferme que dans la chaîne ininterrompue des souvenirs [1] ». Mais, comme le note Albert Béguin, Moritz à cet endroit, « tourne court, incapable une fois de plus de saisir la pensée salvatrice ». C'est qu'il est un souvenir interdit, trop douloureux pour être revécu. Le moi malade échoue à se ressaisir dans la mémoire, puisque la cause de sa maladie est justement ce qu'il ne peut se remémorer, cette lacune qui est à l'origine de la conscience divisée.

Comment alors sortir du cercle, comment guérir ? Comment récupérer la vie totale dans sa bienheureuse unité ? Ce n'est plus possible ici-bas, dans la prison du moi coupable et douloureux. Il faudra donc chercher au delà. Et nous avons vu que le rêve, ou la descente au fond de l'inconscient, représente pour les romantiques les voies d'un retour au monde perdu, à la « vraie vie » qui est « ailleurs », comme dit Rimbaud. Vie d'expansion indéfinie dans l'univers ou la divinité. Vie d'innocence retrouvée : car le moi qui s'y perd, perd aussi le sentiment de sa culpabilité.

Mais d'une autre manière encore, et plus précise, le rêve ou la *via mystica* sont des moyens de récupérer le monde perdu. Ce qu'il faut souligner ici, c'est que la tendance à la dilatation panthéiste ou mystique de l'être revêt presque toujours la forme d'un *vœu de mort*. Le sommeil préfigure la mort pour le poète romantique ; et la mort progressive à soi-même est l'ambition de tous les vrais mystiques. Mais pourquoi vou-

1. C'est la *Recherche du temps perdu*, de Proust.

drait-on mourir? La biographie de plusieurs des poètes étudiés par Béguin nous indique une réponse. En effet, la blessure dont ils souffrent est presque toujours symbolisée par la perte d'un être aimé. Passer dans l'autre monde, c'est retrouver la morte! « L'expérience typique, qui est celle de Jean-Paul à la mort de ses amis, de Novalis perdant Sophie von Kühn ou de Nerval poursuivant l'image d'Aurélia, Anton Reiser (le héros de Moritz) la fait dès l'enfance, lorsqu'il s'interroge sur ce qu'est devenue sa petite sœur : le *vœu de retrouver la morte, de communier avec un autre univers*, lui fait mépriser cette vie, sentir ses limites, mettre tout son espoir dans une existence d'outre-tombe. » Le rêve ou la *via mystica* seront cette existence d'outre-tombe vécue dès ici-bas, d'une manière indicible. Et peut-être pourrait-on dire que l'expérience mystique générale ne devient proprement chrétienne que dans le cas où l'être aimé, sur la mort duquel on médite, *est* la personne du Christ crucifié — ou se confond avec elle indiscernablement. Les romantiques n'ont pas été si loin dans la voie des sublimations — sauf peut-être Jean-Paul et Novalis. Ils n'arrivent pas à retrouver dans leur au-delà une Présence qui pardonne, qui guérisse, et qui leur rende alors la force d'accepter leur moi coupable et le monde réel. La « contemplation sans objet » à laquelle ils parviennent en de très rares instants n'est plus alors qu'un moyen de jouir d'une « sensation voluptueuse » (comme dit Moritz) de sa propre dissolution, un moyen détourné de revivre sa blessure, ou plutôt l'élan même qu'elle a brisé, mais sans se l'avouer et sans pouvoir la reconnaître ou l'exprimer... C'est le mouvement fondamental de toute passion, le mouvement d'un amour qui préfère le néant aux limitations de la vie — la joie devant la mort de Tristan et d'Isolde.

III

Mystique et Personne.

L'exemple des romantiques allemands illustre une relation profonde et constante dans l'homme : celle qui existe entre le recours à l'Indicible et la fuite devant le moi personnel.

Se réfugier dans l'Indicible, c'est entretenir une équivoque

dont il y a lieu de craindre qu'elle soit intéressée. Au contraire, s'exprimer, c'est toujours *s'avouer*, c'est se donner pour responsable de sa pensée et de ses actes. Mais voilà justement ce qui répugne aux romantiques ! D'où leur fuite dans un monde dont on ne peut rien dire. D'où encore le besoin qu'ils éprouvent d'affirmer surabondamment que l'on n'en peut rien dire que par des allusions, des métaphores, des poèmes « inspirés ». A ce niveau, le mysticisme donne naissance à la plus émouvante littérature. Mais il faut reconnaître aussi que s'y révèle une maladie de la personne.

Le paradoxe de l'expression d'un Indicible est tellement essentiel au romantisme que je n'hésite pas à y trouver l'explication d'un fait connu de tous les historiens : c'est l'incapacité des romantiques à donner des œuvres achevées. En effet, le mouvement de ces poètes est inverse de celui du Créateur. Créer, c'est donner forme, et ils voudraient nier les formes ; c'est limiter, et ils aspirent à l'expansion indéfinie ; c'est définir par la parole et l'acte, et ils recherchent le silence passif. Aussi n'ont-ils laissé pour la plupart que des fragments, des allusions, des éclats fugitifs ou « illuminations », pareils aux souvenirs d'un rêve qui s'efface. *Cela* dont ils voulaient parler, cet Indicible ou ce discours sans mots entendu dans la nuit de la passivité, comment l'eussent-ils pu rendre au jour sans le trahir, et se trahir ? Ainsi leur œuvre est à l'image de la contradiction vitale dont ils souffraient et d'où naissait leur désir angoissé de perdre leur moi personnel.

Je préciserai ici le sens que je donne au mot de *personne*, pour éviter certains malentendus courants. La personne est en nous l'être spirituel, responsable d'une vocation, et trouvant là son unité en dépit des contradictions dont peut souffrir l'*individu* (c'est-à-dire l'être naturel). L'individu est entièrement déterminé par l'espèce, le milieu, l'histoire, les richesses qu'il a héritées et les blessures qu'il a subies. Il est emprisonné dans ces données, et c'est en vain qu'il chercherait à y échapper par des sublimations : au fond de la nuit et de l'inconscient, c'est encore lui qu'il retrouvera sous des espèces méconnaissables et qu'il sera tenté de croire divines. Et il est juste que les premières touches de l'esprit rendent le moi sensible à ses limitations, et lui inspirent la nostalgie de

les dépasser. Mais seule une *vocation* lui en donnera la force. Qu'il la reçoive et qu'il l'accepte consciemment, ce sera pour lui l'introduction à une liberté toute nouvelle. Dès ce moment, il accomplit *en apparences* une évolution fort semblable à celle de ces pseudo ou pré-mystiques que furent les poètes du rêve : il se dévoue à quelque chose qui le dépasse, il se donne à une réalité qui, souvent, ne tient pas compte de nos raisons, il s'impose une sorte d'ascèse qui le libère des servitudes naturelles. Mais cette ascèse n'aboutit pas à la négation du réel. Elle transforme et oriente à nouveau les forces de l'individu, plutôt qu'elle ne veut les détruire. Elle engage dans le monde actif, au lieu que le romantique voulait s'en évader. Elle nous rend enfin responsables vis-à-vis de notre prochain, et c'est à quoi l'on peut reconnaître la légitimité d'une vocation. Thérèse d'Avila ne voulait accepter que les révélations qui la portaient à quelque action pratique dans la vie quotidienne. Ainsi l' « ascèse personnaliste » se distingue radicalement de la « dissolution du moi » des romantiques. C'est une « activité » qui ne commence qu'au delà de la mort à soi-même, c'est-à-dire du renoncement au moi tourmenté par son égoïsme. Elle ne prend pas la mort pour but, mais bien la vie, et cette vie-ci. Elle accepte le moi et toutes ses servitudes en vertu de sa vocation, c'est-à-dire en vertu d'un appel venu d'ailleurs mais qui concerne l'ici-bas. Seule une telle vocation peut donner le courage de s'avouer en toute lucidité, de s'exprimer sans réticences et d'assumer son moi coupable — parce que dorénavant ce n'est pas cela qui compte, mais l'œuvre à faire et Celui qui l'ordonne.

Alors le moi coupable et détesté ne cherche plus de vaine échappatoire dans l'Indicible et l'Inconscient. Il ose enfin parler et témoigner au nom d'une Vérité qui le dépasse. Et l'on rejoint ici l'enseignement évangélique : ce ne sont pas des extases indicibles qui sont promises aux vrais croyants, mais au contraire il leur est demandé d'agir et d'annoncer leur foi. « C'est en confessant de la bouche qu'on parvient au salut », dit saint Paul.

IV

Romantisme et national-socialisme.

De même que l'expérience d'un au-delà ne prend son sens et sa vertu que lorsqu'elle nous ramène au jour de l'activité quotidienne — de même nos incursions dans la psychologie du romantisme doivent nous servir à mieux comprendre le temps où nous vivons et agissons. Que signifie cette invasion de la politique et de la vie sociale par ce qu'on nomme les « mystiques » collectives? Certaines catégories que nous venons de dégager pourraient guider notre analyse.

Le mouvement hitlérien, dans son essence, m'apparaît comme un romantisme politique. Et je ne dis pas du tout que les écrits d'un Novalis ou d'un Jean-Paul soient à sa source ; ce serait absurde. Mais je dis que nous pouvons retrouver au niveau inférieur et collectif de la psychologie nazie des processus fort analogues à ceux que nous avons décrits. Il ne s'agit pas d'influences, il ne s'agit que de reviviscences — vulgaires et simplistes, bien sûr — de certaines attitudes de l'homme en face de son destin et de sa personne.

Le national-socialisme apparut comme une réaction de défense à l'humiliation collective infligée aux Allemands par Versailles, par la défaite, par la misère publique. Voilà bien la *blessure*, la déception non plus ressentie par un individu, mais par la nation tout entière dans ses rapports avec le monde réel. D'où l'impression de *culpabilité*, inacceptable et inavouable (à cause de l'orgueil national). C'est le monde qui doit être mal fait ! Car nous y sommes brimés, nous qui pourtant sommes les fils des vertueux Germains ! Et de ce sentiment de culpabilité, refoulé avec force et bruyamment nié (tous les discours d'Hitler proclament, dès le début, que les Allemands n'ont pas perdu la guerre) doit résulter un sentiment de manque d'assurance nationale. La vraie Allemagne ne peut pas être celle qui a subi la « blessure ». Il faut donc la chercher ailleurs : dans un rêve de puissance et de libération, dans l'avenir, cet *ersatz* de l'au-delà. Nions donc cette réalité qui nous opprime si méticuleusement, tous ces articles

du traité qui nous accusent, toutes ces règles du jeu politique inventées par des rationalistes, alors que nous voulons une passion nouvelle !

Et de même que le romantique oubliait son moi détesté en se perdant dans les fêtes du rêve, l'Allemand moyen oubliera ses misères et les humiliations de sa patrie en se perdant dans l'âme collective, dans l'hypnose des fêtes sacrales organisées par le Führer, au rythme lent et envoûtant des défilés et des tambours pendant des heures... On lui a dit qu'il ne compte pas en tant qu'individu conscient ; on lui a dit que sa vraie vie était entre les mains du parti, d'un démiurge anonyme et obscur dont il n'a plus qu'à recevoir les ordres, sans trop chercher à les comprendre, comme « passif ». Le voilà délivré de la terrible charge de sa conscience et de ses doutes. La discipline collective joue le rôle d'une ascèse du moi : les renoncements mêmes qu'elle impose deviennent les preuves de sa transcendante vérité. Et c'est ainsi que la masse allemande, imitant au niveau le plus bas l'évolution des romantiques, cherche à récupérer son unité perdue dans un monde supra-personnel, où les limites hostiles s'effacent, où la passion peut s'épanouir, où l'intensité de l'émotion remplace la vérité mesquine des juristes. Et cela nous fait comprendre bien des choses à première vue sans liens intimes : la suppression du droit romain, le mépris des frontières et des obligations, le culte des morts rétabli, le rêve d'expansion indéfinie, mais aussi le goût de la guerre (préfiguration de la mort, toujours rêvée par les grands passionnés), et la volonté de s'enfermer dans une réalité impénétrable, indicible, incommunicable, et qui n'a point de « raisons » à donner : *l'autarcie* matérielle et morale.

On ne dira jamais trop à quel point ce pseudo-mysticisme romantique détermine l'action du Führer et son pouvoir hypnotique sur les masses. Les apparences de *Realpolitik* maintenues par les cyniques et les habiles ne dissimulent que très imparfaitement les vrais ressorts du régime hitlérien. Nous ne sommes plus en présence de Bismarck, mais d'un peuple envoûté par son rêve. Un peuple qui renonce à la raison, qui renonce à se justifier aux yeux du monde, parce qu'il trouve dans sa passion une espèce d'innocence exaltante,

une occasion de sacrifier le moi coupable et détesté à quelque chose de plus vrai que la vie, et qui est sa mission millénaire. « Chez nous, proclamait récemment M. Goebbels, on n'impose pas au peuple des opinions diverses entre lesquelles il devrait choisir : le peuple n'aime pas à choisir, il aime qu'on lui présente une opinion juste... D'ailleurs, notre politique est une politique d'artistes. Le Führer est un artiste de la politique. Les autres hommes d'État sont seulement des manœuvres. Son État à lui est le produit d'une imagination géniale.[1] »

Une politique d'artistes, une politique de romantisme collectif, voilà le cauchemar que rêve à côté de nous le IIIe Reich somnambulique. Nous avons tout à craindre des « inspirations » du Führer, mais que pourrait produire un réveil brusque ? Cette maladie demande un long traitement, de nature spirituelle, à mon avis, au moins autant qu'économique. Car la lutte qui se livre aujourd'hui dans le secret de la conscience allemande, c'est une lutte de nature religieuse. C'est l'affrontement d'une religion de l'Inconscience collective et d'une foi qui veut témoigner par la Parole et l'acte personnel.

DENIS DE ROUGEMONT

1. Discours du 18 juin 1939, à Dantzig.

EXPOSITIONS EN SUISSE

Les visiteurs de l'exposition nationale suisse de Zurich sont nombreux, divers de nationalité comme d'esprit, pourtant le thème de leurs récits est toujours le même : « Voilà une exposition réussie ! »

Peut-être Zurich, préparé avec soin, fini avant l'heure et qui « fera ses frais », bénéficie-t-il du contraste qu'il établit ainsi avec des expositions ouvertes en d'autres villes — elles ne sont pas toutes en France — et qui ont eu moins de bonheur. Mais son succès tient surtout à ses qualités.

Et d'abord, au sérieux de son plan et de son exécution. On trouve à Zurich une véritable encyclopédie de la vie suisse où rien n'est omis. Prenez, par exemple, le pavillon du bois, « Notre Bois », vous n'y trouverez pas seulement des renseignements sur les forêts helvétiques et des meubles rustiques mais l'exposé complet des modes d'exploitation sylvestre aussi bien que de la vie des bûcherons ; des échantillons de boissellerie et des spécimens de moteurs à bois ; des types de construction en bois et des types de bûches à brûler ; des modèles de parquets, de boiseries murales, de machines à scier, etc. Tout cela méthodiquement et clairement disposé dans des vitrines-commodes dont un « rundgang » ou « sens unique » impitoyable vous oblige, à force de barrières, de chaînes et d'écriteaux, à ne rien négliger.

Si sérieux que soit le public des expositions helvétiques, ces qualités solides ne suffiraient peut-être pas à l'attacher ou à le retenir mais, pour lui, hommes et choses se sont

faits accueillants. Cette vaste foire, que ne déshonore *aucune* publicité commerciale, est facile d'accès ; on y marche aisément sur des dalles, des graviers tassés, des parquets d'où ne s'élève nulle poussière ; on s'appuie, devant les stands, sur des accoudoirs solides et commodément incurvés ; on s'y repose dans des fauteuils nombreux et confortables.

Le cadre est magnifique, entre la ville qui s'étage, les bords du lac et le fond imposant des Alpes. Sur terre, partout de petits jardins qui, le soir, reçoivent de lampadaires placés tout près du sol, sous des abat-jour, une lumière douce dont on ne voit que le reflet ; sur l'eau, les voiles blanches des petits yachts. L'administration n'est pas rébarbative. Les consignes qu'elle répand à l'aide des haut-parleurs ou qu'elle affiche dans les quatre langues officielles — allemand, français, italien et cet aimable romanche, si près de nos dialectes d'oc — sont volontiers nuancés d'humour. Le public lui-même est plaisant. Peu de jolis visages, mais de beaux types humains, sains et drus. En immense majorité ce sont des citoyens suisses qui le composent. Ils scrutent avec conscience les moindres exposés de l'agriculture ou de l'industrie nationale, sourient d'un air ravi quand ils retrouvent les sites, les produits ou les armoiries de leur canton ou de leur ville. Çà et là un curieux costume local met une tache de couleur vive, parfois un groupe chante en chœur. Dans ce piétinement ordonné d'une foule à la fois sérieuse et gaie, on supporte aisément de se promener tout un dimanche au milieu de cent mille visiteurs. Ce n'est pas une mince épreuve.

L'exposition de Zurich est de celles qui, favorisées, ont reçu pour s'établir un terrain neuf. Celui-ci était naguère couvert de jardins publics ou privés, de chantiers de bateaux, de dépôts de charbon, il s'étale sur les deux rives du lac, en deux parties que la ville sépare et qu'on a réunies par un service de bateaux et un « téléférique » tendu entre deux hautes tours métalliques. Sa majeure part est sur la rive gauche.

Une initiative heureuse y a mis matériellement en valeur la partie de l'exposition la plus démonstrative. Cette première section, intitulée : *La Patrie, le Peuple*, échelonne ses salles

sur une allée longue de huit cents mètres, élevée au-dessus d'une route devenue le chemin principal de la rive gauche.

La Patrie, le Peuple : au long de quinze salles, des cartes, des graphiques, des inscriptions, des photographies en concrétisent tous les aspects. Dès l'entrée, vingt procédés ingénieux montrent en même temps la petitesse matérielle de la Suisse, tache minuscule sur la mappemonde, et l'importance de son rôle en Europe : mère des grands fleuves — Rhône, Rhin, Pô, Danube — l'Helvétie « cultive l'esprit européen », l'interminable liste des institutions internationales qu'elle abrite l'atteste. Mais, autour des vues du Saint-Gothard, « nœud fatidique de quatre langues, de quatre cultures, mont sacré de la patrie », des photographies, des cartes précisent les climats, la faune, la flore, la géologie de la Suisse, « pays étroit et pauvre, riche et grand par le labeur de ses fils ».

On ne saurait citer ici que quelques-unes de ces devises. Leur ton, leur répétition, la place qu'on leur donne révèlent peu à peu leur importance ; elles expriment la pensée nationale profonde qui inspira une exposition réalisée en un moment fatal aux libertés de l'Europe centrale : la patrie suisse, créée par des peuples qui voulaient être libres, peu à peu conquise sur les hommes et sur les éléments, est la meilleure ; il faut la connaître, la servir en tous les domaines, la défendre enfin contre toutes les attaques car c'est chez elle seule qu'on peut vivre « libre et toujours libre ! »

Successivement, chaque salle apporte ses arguments à cette démonstration. La plupart font un exposé objectif : sites et produits de terroirs caractéristiques ; souvenirs du passé depuis la préhistoire ; rôle de la femme suisse : « assister, secourir, éduquer, aimer » ; travaux des œuvres sociales confessionnelles ; « l'alliance à toujours » des Suisses, lentement rassemblés autour de l'union primitive des trois cantons de 1291, et la lente forge, par la guerre extérieure et intérieure, de la patrie suisse ; rôle des Suisses dans le monde, des soldats au service étranger de naguère aux ingénieurs, aux industriels et aux commerçants contemporains ; défense du sol — une grande et violente peinture oppose la Suisse de 1798, champ de bataille de la France et de l'Empire, à la Suisse de 1914, abritant les réfugiés français derrière

ses frontières défendues de toute part — tableaux de la vie économique ; galerie des grands hommes.

Sur certains sujets, l'exposé devient polémique. Ici des inscriptions véhémentes — « quelle honte ! », « au pilori, ces horreurs ! » — et des reconstitutions stigmatisent les promeneurs fâcheux qui cueillent les édelweiss, laissent traîner des papiers gras et emportent, en guise de souvenir d'un beau pays, des bibelots grotesques. Ailleurs, on s'attaque à des maux que nous connaissons bien ; exode rural, dépopulation, invasion : « Un Suisse sur huit épouse une étrangère ! » tandis que de grands tableaux généalogiques célèbrent quelques solides familles helvétiques.

D'autres salles, enfin, servent la cause nationale par leur seul agrément, tel ce passage ouvert sur le lac où la décoration est toute héraldique : armes des cantons aux parois, trois mille pavillons aux armes des communes formant un plafond mouvant et coloré ; telle aussi cette galerie, établie en belvédère sur le stade de gazon et la plage où, demi-nus, enfants, jeunes gens et jeunes filles reconstituent en action un *Ludus pro patria*. Cette devise pourrait fort bien résumer toute cette exposition vouée à la gloire et à la défense de la patrie dans tous les domaines.

Tel est le motif central ; autour de lui s'ordonnent, vers l'est et le lac, les restaurants et les attractions ; vers l'ouest, les pavillons des textiles, de l'électricité, du fer, de l'instruction publique, etc. : une revue de toute l'activité commerciale, industrielle et intellectuelle de la Suisse.

La rive droite, elle, est consacrée à l'agriculture. Ici non plus, il ne saurait être question d'une description complète. C'est affaire aux spécialistes d'étudier les spécimens de semences, de fruits ou de machines agricoles qui remplissent d'immenses halles, souvent ouvertes sur la verdure et sur le lac, plus proche ici : des théories de paysans, tannés et secs comme les nôtres, s'y emploient avec zèle. Mais tout passant peut goûter l'agrément de l'obligatoire « village suisse » — bien différent, dans son souci d'« économie rurale », de celui que 1900 montra aux Parisiens — avec ses fermes de différentes pointures, sa maison communale complète où

ne manquent ni la bibliothèque populaire ni le bureau de l'infirmière-visiteuse. La cour des costumes rutile, le pavillon du travail à domicile est plein d'objets amusants ; des « pintes » permettent de goûter les vins du Valais, de Neuchâtel, de Fribourg, de Genève, de Vaud, du Tessin, et les restaurants des pêcheurs et des chasseurs, de dîner sur le lac. Comme sur la rive gauche, un train électrique parcourt les allées mais il est doublé ici par de minuscules landaux à poneys, réductions fidèles de ceux que les illustrations de Myrbach ont rendus familiers aux lecteurs de *Tartarin sur les Alpes*.

Dans cette vaste entreprise, le rôle des arts est important. Son directeur, M. Armin Meili, est architecte et sans doute lui doit-on les bonnes dispositions générales que nous avons vues, les proportions de la place des fêtes, la répartition pittoresque, sur les deux rives, des petits pavillons. Pour l'architecture, nous en sommes encore, à Zurich, aux dispositions éprouvées à Paris en 1937 ; d'une part les pavillons-boîtes, cylindres, cubes ou parallélipipèdes, de l'autre, les façades en écran : à peine le courant « baroque », si sensible chez nous, pointe-t-il ça et là.

Les aspects les plus originaux se trouvent au pavillon de l'Aluminium, dont le toit métallique formé de six grosses cannelures parallèles est porté en auvent par de minces colonnes, ou au pavillon de la Poste, boîte de verre arrondie, surélevée, où l'on accède par un double escalier en fer à cheval et que couvre un immense hangar. La façade du théâtre n'est qu'un vaste écran peint à fresque.

L'exposition de peinture est hors de l'Exposition, mais celle-ci présente de très nombreuses décorations murales ; la plupart est d'une ordinaire médiocrité où surnagent quelques morceaux : la grande fresque en grisaille qu'Otto Baumberger a tendue le long d'une galerie de la Défense du Sol, sévère revue de batailles ; le tableau de la vie tessinoise tracé par Pietro Chiesa ; les grandes figures d'écrivains peintes en camaïeu sur ciment par Frédéric Féderer pour le Sanctuaire des lettres, qui ont de la noblesse ; les curieuses façades de Hans Erni pour le tourisme, de A. Gaeng pour le théâtre. A l'exposition de l'Agriculture, il serait injuste de ne pas

signaler l'immense fresque des *Saisons* où Rüegg a fixé les aspects de la Suisse avec une exactitude qui ne gêne pas son lyrisme et le beau *Labour* d'E. Ruprecht.

Pour la sculpture, elle est assez médiocre ; à l'intérieur des salles elle revêt volontiers cet aspect colossal dont les nations contemporaines aiment à revêtir leur image ou celle de leurs vertus, sans doute pour faire peur au voisin ; c'est le style moderne des expositions. Les statues de jardin sont en général misérables.

Les aménagements intérieurs ont ce parti net et sobre dont la vogue était universelle jusqu'à ces dernières années ; un bon type en est donné dans la même halle de la Défense du Sol où un mur de dalles de verre, des piliers carrés cannelés blancs et noirs, un dallage de caoutchouc composent avec les vitrines horizontales et la fresque de Baumberger un ensemble simple et large. Comme il sied, c'est au pavillon de la Mode que pointe le baroquisme : il contourne certaines ouvertures, il inspire quelques vitrines en forme de conque ou de plume. Au reste, le matériel de présentation et de démonstration est le plus souvent ingénieux et agréable. Dans la section agricole, par exemple, des tableaux coloriés vus par transparence qui présentent la faune du sol et des plantes sont plus jolis, de couleur et de style, que bien des « vitraux d'art » prétentieux. Rien de bien neuf dans les meubles que présentent, en même temps qu'une section spéciale « le Logement », le pavillon du Bois et l'Hôtellerie-type : ils sont en général au point où nous en étions voici un an ou deux ; on en peut louer l'honnêteté, l'aspect net et pratique mais, hélas, tous sont chers ; en Suisse, nous ne trouverons pas plus de beau mobilier populaire moderne qu'en France.

Une section d'art religieux qui présente les vitraux, les gravures, l'orfèvrerie, les ornements liturgiques habituels, mérite qu'on y relève quelques traits moins habituels chez nous : des inscriptions murales d'une très belle épigraphie et de très heureux modèles, simples et dignes, de monuments funéraires. Sur ces points, si mal traités par nous, nous trouverions d'utiles modèles en Suisse.

Les photographies, prodiguées comme le veut la mode, sont souvent remarquables. Sans doute la beauté de certains sites

alpestres sert-elle beaucoup les opérateurs mais il est sûr que leur habileté est grande. Par eux, tel coin de rue, tel détail d'architecture qui, ailleurs, passerait inaperçu prend un extraordinaire relief. C'est surtout grâce à ses photographes que la Suisse met en valeur un patrimoine artistique qui, certes, est d'une grande importance intellectuelle mais qui n'est pas infini. Ils ne sont pas moins experts à exécuter des « photomontages », à rendre les arbres, les eaux, les animaux de leur pays et leurs concitoyens sous tous leurs aspects ; tous ? je ne sais ; il me semble bien n'avoir vu aucune photographie de nu, mais peut-être ai-je mal regardé.

Notons aussi quelques annexes aux sections d'art : une série d'ateliers d'artistes, graveurs, sculpteurs, peintres que le public peut voir à leur travail est évidemment destinée à lui montrer la technique des arts et à l'y intéresser. De même une section « musées » est sûrement faite pour donner réponse à la question habituelle : « Qu'est-ce que vous pouvez bien faire toute la journée dans votre musée ? » Les visiteurs de Zurich, quand ils auront vu, sur des photographies impressionnantes, un conservateur et son aide prendre en mains une statue d'évêque récemment acquise par leur collection, quand ils les auront vus mesurer, cataloguer, restaurer et photographier, quand ils auront vu enfin, dans une vitrine annexe, l'heureux objet de tant de soins doté grâce à eux d'une jeunesse nouvelle, les visiteurs, disons-nous, ne douteront plus ; ils croiront désormais à la muséographie !

Il faut aller chercher l'art pur assez loin de l'Exposition nationale. Le Kunsthaus offre une abondante et intéressante rétrospective. De très beaux objets d'art barbare et mérovingien sont venus des musées de Zurich même et de Lausanne (les trésors de Saint-Maurice d'Agaune et de Sion n'ont pas quitté leurs villes). On a démonté pour l'amener et le bien exposer le beau plafond peint sur bois de l'église de Zillis, aux Grisons (XIe siècle ?). L'orfèvrerie gothique est représentée par des spécimens venus du musée de Fribourg et, surtout, par le trésor de Coire qui déconcerte un peu tant il étincelle.

Dans de nombreuses salles voisines on peut suivre, chapitre par chapitre, toute l'histoire de l'art suisse. Parmi les peintres surtout, quelques noms ont, depuis longtemps, franchi les

frontières : le maître à l'œillet, Hans Fries, Conrad Witz et, surtout, Hans Holbein aux origines et, plus près de nous, Mérian, Liotard, Freudenberg, Léopold Robert, Vallotton.

C'est peut-être dans l'importante série de dessins exposée que le visiteur apprendra des choses nouvelles : l'art étonnant de ce Mérian dont on devrait bien faire l'objet d'une exposition d'ensemble ; le caractère très particulier de ce Freudenberg que ses traducteurs français en gravure ont adouci pour le mettre au goût de notre XVIIIe siècle ; ces deux points entre vingt autres.

A partir du 6 août une exposition de peintres suisses contemporains complétera le tableau.

Au contraire, je crains que l'étude de la sculpture née sur le territoire de la Suisse actuelle n'intéresse guère que les spécialistes, par ses rapports avec l'art allemand ou l'art bourguignon.

Il faut enfin monter jusqu'à l'École Polytechnique et découvrir à grand peine dans cette véritable ville une exposition de gravures modernes qui mériterait d'être mieux signalée. M. Rudolf Bernoulli, conservateur du Cabinet des Estampes de Zurich, y a groupé avec beaucoup de goût les œuvres de quatre-vingt graveurs originaires de Suisse. Certains, comme Cuno Amiet, René Auberjonois, Mac Couch, Gimmi, Gœrg, Baumberger sont bien connus hors de Suisse et ce que montre la plupart des exposants atteste la vigueur actuelle d'un art prospère en ce pays depuis cinq siècles.

Dans l'exposition de Zurich deux traits sont originaux : l'utilisation des jardins et celle du folklore.

Il n'est guère d'exposition sans jardins mais je doute fort qu'aucune d'elles en ait jamais réuni autant, sous des formes plus diverses : jardins dessinant les cadres de l'exposition, jardins servant de démonstration, jardins destinés au repos.

Dès l'entrée de la partie principale, des pelouses ondulées, des corbeilles, des bouquets d'arbustes disposent la pente de la rive gauche à recevoir les pavillons des sections « intellectuelles » ; ailleurs ils marquent les grandes lignes du plan. Au pavillon du Bois, ils offrent l'image exacte et charmante d'un sous-bois en repousse. Dans la section agricole ils

s'ouvrent en vrais champs où de vrai blé, de vrai maïs poussent librement, ou bien ils dessinent de paisibles « jardins de curés », aux planches de légumes bordées d'arbres fruitiers. Au milieu des pavillons des textiles ou du mobilier, ils ouvrent brusquement le repos de quelque petit jardin aquatique. Ils bordent les rives du Hornbach d'un jardin montagnard. Composés le plus souvent d'herbes et de fleurs rustiques, soignés et pourtant d'aspect libre et naturel, discrètement éclairés le soir, les jardins de Zurich sont pour beaucoup dans l'aspect riant de l'exposition

Si, comme l'écrivait dans cette revue M. Van Gennep, le folklore est un ensemble complexe, à la fois historique et vivant, d'actions et de réactions sociales, il doit exister et se renouveler en tout temps et en tous lieux, même en France où des observations trop sommaires avaient pu faire croire à sa disparition définitive. Mais il faut avouer que la Suisse est l'un des pays où il a le mieux conservé ses formes extérieures traditionnelles et où, par conséquent, il frappe l'observateur le moins averti. Trop souvent, chez nous, le port des costumes d'autrefois, l'usage des instruments anciens, l'observation des vieux rites, le chant des chansons traditionnelles prennent l'aspect glacial d'une reconstitution. En Suisse, tout cela est vivant et traité avec une fière simplicité.

Les costumes locaux portés dans la foule sont les parents proches de ceux exposés dans les vitrines ; les masques et les déguisements portés traditionnellement à certaines fêtes ont été prêtés par ceux à qui ils servent encore. Le goût très développé de l'héraldique — chaque famille ayant et portant son blason avec la même fierté que les corps constitués — et le patriotisme sans discussion mettent en circulation un matériel décoratif remarquable : les tons nets, aux assemblages variés à l'infini des écus armoriés, la palpitation des drapeaux dans le vent, voilà qui suffirait à marquer pour toujours, dans l'esprit du passant, l'exposition nationale de Zurich.

Elle est l'œuvre heureuse d'un peuple assez sûr de lui pour qu'il aime à contempler son image sans retouches, pour qu'il ne craigne pas d'y voir les imperfections qu'ensuite il s'efforcera de corriger avec l'énergie qui lui permit d'assembler

sa terre et de bâtir sa maison, cette énergie qui l'animerait encore pour la défendre.

En même temps que sa grande exposition nationale, la Suisse a montré, cet été, à Berne, les tableaux du musée de Montpellier ; à Lucerne, les œuvres de quelques jeunes peintres français et suisses ; à Genève, une exposition de bons peintres français du XIXe et du XXe siècle. La part flatteuse ainsi faite à notre pays mériterait mieux qu'une mention : une visite ; mais l'on a déjà parlé, ici-même, du musée de Montpellier et, il faut l'avouer, l'exposition à Genève des tableaux du Prado est un sujet immédiatement plus important que ceux-ci. Il était difficile de composer une exposition plus impressionnante : vingt-cinq tapisseries du palais royal de Madrid, tapisseries flamandes tissées d'or, d'argent, de soie et de laine à la fin du XVe siècle, et toujours vives et chatoyantes ; l'histoire de la *Conquête de Tunis par Charles-Quint*, contée en six tapisseries de Bruxelles bien blanchies par le temps et, surtout, environ deux cents tableaux du Musée ou de l'Escurial !

De Vélasquez, trente-quatre toiles sur lesquelles le vocabulaire des critiques s'épuise, depuis un siècle. Des portraits : deux *Philippe IV*, *le duc d'Olivarès* et *Don Baltasar Carlos*, tous deux somptueux sur leurs chevaux empaillés ; les deux admirables paysages pris à *la Villa Médicis* et, pour représenter les compositions, *la Forge de Vulcain*, *les Fileuses* et ces *Ménines* dont on ne se lasse pas d'admirer l'audace. Du Gréco, vingt-cinq tableaux, parmi quoi le *saint Jean l'Evangéliste*, *le capitaine Julian Romero*, *le Songe de Philippe II* et le grand *Saint Eugène*, pris parmi les œuvres les plus belles de la saine période du peintre.

Goya est moins bien représenté — quoiqu'il le soit par trente-huit toiles — tant son œuvre immense est variée. Il y a la *Prairie de Saint-Isidore*, petite toile aux grands horizons ; quatre des petites scènes de fous et d'inquisiteurs, d'une précision si cruelle ; trois cartons de tapisserie, parmi quoi *l'Ouvrier blessé* ; les deux *Majas*. Il y a surtout les portraits : *Francisco Bayeu*, l'air revêche, desséché dans son beau costume gris, *les Bourbons*, cette famille royale dont

les historiens s'acharnent à admirer qu'elle ait accepté ces sublimes caricatures, oubliant que ces excellents princes devaient s'en remettre au goût de leur fournisseur de portraits comme l'honnête homme, La Bruyère nous l'assure, se laisse habiller par son tailleur.

Passons, pour venir aux peintres étrangers à l'Espagne, à Memling et à son *Epiphanie* où le roi nègre s'avance au pas de ballet ; à la monumentale *Déposition* de Van der Weyden, qui, elle, vient de l'Escurial ; au *Triomphe de la Mort* de Breughel le vieux ; à ces Bosch, le *Char de foin, la Tentation de saint Antoine*, qui ont fait écrire tant de sottises ; à Rubens dont *le Jugement de Pâris* semble d'abord remplir toute une salle où l'on a cependant le bonheur de trouver ensuite la charmante *Anne d'Autriche* et, surtout, l'étonnant *Adam et Ève*, inspiré de Titien.

Van Dyck ; Antonio Moro et sa terrible *Marie Tudor* ; Dürer et son *Portrait par lui-même* ; Cranach ; Raphaël et ce *Cardinal inconnu*, — peut-être Mathieu Schinner, le « cardinal de Sion », qui serait ainsi revenu dans sa patrie — si frêle et si résolu, l'un des beaux portraits qui soient ; deux Véronèse prestigieux : voilà, tant est riche cette réunion de chefs-d'œuvre, à quelle vitesse il faut l'évoquer ; au reste, quelle évocation vaudrait la plus courte visite ?

Mais il faut s'arrêter à Titien dont on nous présente dix œuvres sur chacune desquelles un homme d'esprit écrirait un volume. En effet, quels portraits incitent plus à la réflexion, à la « littérature » pour tout dire, que le désolé *Charles-Quint à Mühlberg*, que l'impassible *Philippe II* ! La *Bacchanale* a impressionné toute notre peinture classique. Est-il, enfin, de figures de femmes plus voluptueuses que la *Salomé*, que la *Danaé* surtout, car la *Vénus* est plus banale de corps et de visage ? Le plus grand peintre « espagnol » n'est-il pas, décidément, Titien ?

Je ne dirai pas, comme un éminent confrère, que la présentation de ces deux cents tableaux soit impeccable. Il serait miraculeux qu'elle le fût et que MM. Déonna et Gielly eussent immédiatement trouvé mieux que la belle installation du Prado et ses éclairages patiemment réglés. Ils ont vraiment

fait de leur mieux, déménagé complètement leur intéressant petit musée (il est provisoirement établi au Musée Rath), installé un éclairage nocturne. Sans doute on ne s'explique guère le choix opéré parmi les peintures et les tapisseries non plus que la disposition des salles d'entrée et de sortie ou de la salle des Goya ; sans doute l'éclairage du soir est défavorable aux meilleures toiles, mais combien d'heureuses dispositions et, par exemple, le somptueux cadre de tapisseries donné au grand Van der Weyden !

Au reste, le public a plébiscité l'exposition dont la réussite est éclatante. Pour qu'elle fût un succès, il fallait qu'elle reçût mille visiteurs quotidiens ; or, dès la fin de juin, ils étaient, en moyenne, mille huit cents et, en ce moment, une foule compacte envahit chaque jour les salles. M. Paul Trachsel, président de l'association des Intérêts de Genève, a donné les détails les plus précis sur cette invasion pacifique de sa ville : « La clientèle des restaurants augmente dans une proportion réjouissante, dit-il, une quantité de commerçants, primeurs, épiciers, bouchers, comestibles en tous genres ou marchands d'objets de luxe sentent se ranimer leurs affaires », grâce à la présence de nombreux étrangers venus pour voir et revoir l'exposition « dont les effets diminueront quelque peu la crise. » Cette incidence eût étonné et sans doute amusé Vélasquez et Titien.

C'est ici le lieu de rappeler l'histoire de cette exposition car la plupart des visiteurs, on s'en est assuré, l'ignorent.

Que leur dit, en effet, le texte officiel, celui de la préface au catalogue ? Ceci : « En autorisant Genève à exposer... un incomparable trésor artistique, le Gouvernement espagnol a eu à l'égard de notre ville un geste dont la courtoisie lui assure notre profonde reconnaissance... » Et c'est tout. Les tableaux du Prado semblent avoir été transportés en Suisse par les Anges, comme la Santa Casa de Lorette.

Ce fut, en réalité, un peu plus malaisé. Ces tableaux, avec bien d'autres, avaient été retirés par les autorités républicaines de Madrid bombardé et placés dans le château fortifié de Perelada, en Catalogne. Quand les armées nationalistes avancèrent, un comité international se préoccupa de faire

passer la frontière aux œuvres d'art, il comprenait quelques mécènes étrangers et français ; ce furent deux Français — un banquier et le propriétaire d'un de nos grands magasins, collectionneurs et gens de goût également célèbres — qui, de beaucoup, fournirent la majorité des fonds nécessaires. Une mission française envoyée en Catalogne régla avec les républicains ce passage dans les conditions les plus pénibles (l'accord fut signé, à la chandelle, dans une cave de Figuéras) : le lendemain les camions du Prado passaient en France, une demi-journée avant que Perelada fût incendié.

Par un train spécial, toujours payé — à plein tarif — par nos mécènes, Raphaël et Goya gagnèrent Genève et furent confiés à la Société des Nations ; une troupe de zélés muséographes — en majorité français — s'occupa de remettre au jour et de classer provisoirement ces trésors, les uns, ceux venant de Madrid, fort bien emballés par les républicains, d'autres entassés pêle-mêle en Catalogne. Cette reconnaissance faite et les tableaux restitués en bonne forme aux représentants de leurs légitimes propriétaires, il ne restait plus qu'à les renvoyer en Espagne. Mais, en France et en Suisse, on avait eu la pensée de demander qu'ils fûssent auparavant exposés ; le principe fut enfin admis, et les difficultés commencèrent.

Le général Franco avait refusé tout contact avec la Société des Nations ; son alliance avec l'Allemagne et l'Italie lui interdisait de songer à laisser faire une exposition en France — Berlin et Rome auraient pu réclamer la priorité sur Paris. On se rabattit sur le Gouvernement helvétique qui, avec le Gouvernement espagnol et les autorités genevoises, forma le comité de patronage d'une exposition partielle fixée à Genève. Dans le Comité d'organisation, l'on mit des conservateurs de musées espagnols et suisses. Dans l'un ni l'autre, ne figura aucun des donateurs français et étrangers, ni même aucun de ceux, Suisses ou étrangers, qui avaient travaillé au sauvetage et au classement des œuvres d'art.

Reprenons ici le texte que nous citions : « Le musée du Prado, dit toujours la préface du catalogue officiel, ne vise pas à l'universalité comme le Louvre, la National Gallery ou le

British Museum. Il poursuit deux buts : former un musée national où sont conservées les œuvres espagnoles les plus caractéristiques ; créer une galerie d'art étranger avec un seul critère : *acquérir des pièces de tout premier rang* (c'est nous qui soulignons). C'est à Madrid qu'il faut aller voir les plus beaux Titien, les plus beaux Rubens comme, cela va sans dire, les plus beaux Vélasquez, Gréco et Goya... C'est dans cette accumulation de chefs-d'œuvre que, *limités par l'espace dont nous disposions*, nous avons eu le rare privilège de faire un choix... Quel que soit l'intérêt que l'on puisse prendre à étudier dans son détail une grande école artistique dont l'influence est manifeste sur l'art moderne, cet intérêt s'efface devant celui de contempler *les plus hautes créations des plus grands génies de la peinture.* »

On voudra bien excuser la longueur de cette citation, elle était nécessaire, car l'occasion était belle de saisir sur le vif, en action, le néo-nationalisme artistique. Ainsi, il est entendu — par prétérition — que nulle des œuvres d'art françaises du Prado ne figure parmi les « pièces de tout premier rang », et, de même, il semble admis qu'aucun peintre français, ni hollandais, ni anglais, par exemple, ne figure parmi les « plus grands génies de la peinture » dont le palmarès se confond avec le catalogue de l'exposition genevoise. Voilà où l'on en vient. N'avons-nous pas lu d'ailleurs, récemment, sous la plume d'un écrivain français, que notre école du XVIe siècle était supérieure à celle d'Italie au même temps ?

Nul doute que nos amis helvètes, qui ont le sens de l'humour, n'aient souri discrètement devant de telles manifestations. Que pouvaient-ils faire d'autre : les tableaux espagnols recevaient leur hospitalité ; un Suisse, M. Ritz, docteur de l'hôtellerie moderne, a fait admettre cet axiome que « le client a toujours raison », que n'aurait-il pas dit d'un hôte ?

La décision prise, le 20 avril, les Genevois entreprirent la publicité nécessaire : huit mille affiches, mille panonceaux, vingt-cinq mille dépliants illustrés édités et distribués en Europe et en Amérique ; l'exposition mentionnée sur cent cinquante mille prospectus consacrés à Genève, sur deux millions de boîtes d'allumettes distribuées ; la radio et le

cinéma de tous les pays alertés ; des voyages individuels et collectifs organisés, de tous les points de l'Europe et d'Amérique, en chemins de fer, en bateaux, en autocars, en avions ; des centaines d'articles et des milliers de photographies, source de milliers d'autres articles, distribués à des centaines de journaux, tel est l'essentiel du plan conçu et exécuté par M. Paul Trachsel. Nous en avons vu plus haut les résultats. Il a le droit de s'en féliciter.

Nous l'en féliciterons plus encore. Rien ne peut plaire davantage à tous ceux qui ont le goût des choses de l'esprit que l'intérêt suscité dans l'univers entier par le sort des tableaux du Prado, chefs-d'œuvre du génie humain. Il semble bien que, désormais, des « masses » d'hommes de plus en plus importantes sachent que tableaux, livres, objets d'art et monuments forment une part importante du patrimoine de l'humanité. Si mêlé, si fragile que soit ce sentiment, tout homme cultivé en voit avec joie la manifestation.

Quant aux Français, ils sont heureux de savoir que la générosité de leurs compatriotes a contribué à sauver des œuvres magnifiques et à les mettre en contact avec un public immense qui, sans doute, n'aurait jamais été jusqu'à Madrid. En bons voisins des Espagnols et des Suisses, il leur est également agréable de penser qu'une exposition qui est un peu leur œuvre aide Genève à surmonter sa crise commerciale et qu'elle permet à la malheureuse et vivante Espagne, dévastée par ses propres fils, de jeter un peu plus de gloire encore sur des ruines heureusement réparables.

PIERRE D'ESPEZEL

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. de Montherlant a achevé la série des *Jeunes Filles*[1] par un dernier volume, galamment nommé les *Lépreuses*.

C'est une conclusion. Le livre s'achève par une profession de foi misogyne. Cependant les femmes, dont il est sans cesse question, ne tiennent pas une grande place dans le roman. Le vrai, le seul personnage est l'écrivain Costals. Son portrait contradictoire, son histoire cahotée font tout l'ouvrage. Ces contradictions en se compensant font un caractère dont l'unité est saisissante. Ces changements de direction sont des zigzags autour d'une ligne droite.

Allons d'abord à la fin du livre. On dit que beaucoup de lectrices n'agissent pas autrement, et pour une fois je ne saurais les blâmer. Les dernières pages sont formées par un réquisitoire qui donne à l'ensemble de ces quatre romans une signification générale. De cette signification, pour ma part, je me serais bien passé. Le drame quotidien, exaspérant, confus, raconté par M. de Montherlant, est tellement vivant qu'il ne gagne ni en clarté, ni en puissance, à être alourdi d'un traité de morale. Mais enfin l'auteur a tenu à nous expliquer ses idées. Il a bien dû s'apercevoir, je pense, que ces idées étaient le produit du livre et non pas sa cause. Après douze cents pages de rancunes, d'agacements, de faiblesses, d'insolences,

1. *Les Jeunes Filles, Pitié pour les Femmes, Le Démon du bien, Les Lépreuses*. Grasset.

de libérations et de reprises, Costals a vu clair, et il a résumé son expérience dans ces quelques pages. S'il avait été capable de les écrire d'abord, il n'aurait jamais vécu son livre.

L'Occident moderne, dit-il, souffre de cinq plaies : la peur de regarder en face la réalité, le goût de la douleur, le désir d'être approuvé, la crainte de penser par soi-même et la sentimentalité. Or ces cinq plaies sont d'essence féminine, infectées par le bacille féminin. La femme dit : « Je ne veux pas y penser » et elle se réfugie dans la religion et dans l'amour. Voilà pour l'irréalisme. La femme dit : « Je le hais parce qu'il ne souffre pas. » Voilà pour le dolorisme. La femme veut séduire. Voilà pour le désir de plaire. Toute femme est pareille aux autres. Voilà pour le grégarisme. Les femmes ont fait de l'amour-affection cette risible monstruosité que M. de Montherlant appelle l'Hamour. Voilà pour le sentimentalisme.

Réduisons ces monstres de baudruche à leur juste proportion. Il reste que M. de Montherlant demande une civilisation plus virile. Il veut qu'on ne redoute pas de voir clair, qu'on ne redoute pas son plaisir, qu'on ne redoute pas d'être soi-même et qu'on se moque d'être blâmé, enfin qu'on préfère à la pitié la raison et la justice. Il se sent mal à l'aise dans cette société française qui est toute féminine. « Il y a de la femme dans tout Français », a dit Voltaire. « Le rôle que les Français jouent parmi les hommes est celui que les femmes jouent dans toute la race humaine », a dit Gœthe. « En tout Français, la femme domine », a dit Tolstoï. M. de Montherlant ne pense pas autrement. Je veux dire, Costals ne pense pas autrement.

Seulement, il a beau faire, cette race féminisée, il en est lui-même. Les cinq tares de l'Occident, il n'en est pas exempt. Il blâme ceux qui s'évadent, mais que fait-il d'autre ? Il refuse perpétuellement. Ses fiançailles rompues lui semblent un cauchemar fini, d'où il sort frais comme à seize ans. Que sa condition morale se complique et il file au Maroc. Il a horreur d'une religion qui loue la douleur. Il croit au devoir d'être heureux. « Il demande... la force et l'audace de songer sans cesse à son bonheur. Il prend la résolution de se rappeler toujours qu'il doit être heureux ; de ne se laisser arrêter

en rien ni par rien. » Mais, par un dilettantisme féroce, qu'il est bien difficile de ne pas relier dans l'inconscient aux tendances primitives, à l'auto-châtiment, il fait ce qu'il peut pour attraper la lèpre. Il affecte de mépriser le jugement des hommes ; mais il y met de la bravade et non de l'indifférence. Il déteste la mollesse d'un sentiment pitoyable et il se fiance par pitié.

Et ces contradictions elles-mêmes ne sont pas franches. Quoi qu'il fasse, il le regrette. C'est peut-être là le thème dominant du livre. « La lutte de son intelligence avec son cœur était constante. Chaque fois (ou presque) qu'il était généreux, il était triste, ensuite, de l'avoir été. La conscience du devoir accompli lui avait gâché bien des joies. Il avait fait telle chose chic il y a sept ans et depuis sept ans il se le reprochait. Il avait fait telle chose chic il y a douze ans et depuis douze ans il se le reprochait. » Il croit qu'il y a en lui une lutte entre des forces diverses, ou, comme il dit, entre l'intelligence et le cœur. Mais en cela, il se trompe. C'est bien la même énergie qui à un certain point change de signe. Après un pas en avant, il faut qu'il fasse un pas en arrière. Je regrette qu'il ait une culture purement littéraire et qu'il en soit pénétré plus qu'il ne croit. Un peu de calcul de résistances l'eût grandement aidé à voir clair en lui-même. Il n'ignore pas d'ailleurs que tout est fait d'une opposition d'incompatibles maintenus en équilibre. « Celui qu'obsède la disparate enclose en chaque objet et qui veut y voir une des clefs de la nature, ne méditera-t-il pas sur la tendresse humaine, qui est à la fois le comble de l'inquiétude et le comble du repos ? »

Cette contradiction sur place frappe tout le monde. « Vous donnez l'illusion d'être toujours changeant, à mille faces, lui écrit Andrée Hacquebaut. Et vous êtes toujours le même, désespérément le même. Vous retombez toujours sur le même accord, comme la musique de Mozart. » Quelquefois il analyse lui-même, avec une lucidité aiguë, cette sorte d'indécision oscillante. Il se rend compte alors que le mal ne lui vient pas des autres, mais qu'il est en lui-même. A propos de ses fiançailles avec Solange Dandillot, il songe : « Ce n'est pas comme femme qu'elle m'a fait souffrir ; je n'accepte pas de souffrir des femmes. Ce n'est pas d'elle que j'ai souffert, mais de

moi-même. Elle n'a été qu'un prétexte pour moi à développer mon angoisse devant le mariage. Je ne pouvais souffrir d'elle, puisqu'elle ne faisait rien contre moi. J'ai souffert de la fiancée en soi. Plus précisément encore, j'ai souffert de l'idée que je me faisais de la fiancée en soi. » Ainsi tout le drame se passe au fond de sa pensée, où il est enfermé. Les êtres, les événements ne sont que des occasions de choc et de dérèglement de cette machine sensible qui s'appelle Costals. Il usait dans sa jeunesse l'excès de ses forces en taquinant des veaux. Mais il arrive maintenant à l'âge mûr, où il n'y a plus de surabondance, et il finit replié sur soi comme un moine espagnol. C'est par erreur que cette suite de livres est appelée : *Jeunes filles*. Elles n'y sont qu'un prétexte. Elles y passent comme les brises dans les voiles d'un bateau. Mais, au vrai, M. de Montherlant a écrit un roman d'introspection.

L'intrigue même est calculée comme un exercice de vie intérieure. Solange Dandillot a fait tout ce qu'elle pouvait pour se faire épouser par le romancier Costals. Ella a cru le tenir à Gênes ; mais il lui a échappé, et elle est revenue à Paris, le fer au flanc, comme dit l'auteur. Costals, resté à Gênes, lui écrit des lettres où cet écrivain, qui aime tant la virilité de l'esprit, ne se prive pas de faire une certaine mise en scène, parlant du goût de cendre quand il est parfaitement heureux et du temps triste quand le ciel est bleu. Il annonce son retour, et ne revient pas. Solange est anéantie de cette indifférence. « Elle avait souvent la sensation qu'elle n'avait plus aucun sentiment ; il lui semblait n'exister plus, puisqu'on ne s'occupait pas d'elle. » Elle se décalcifie, elle a l'haleine mauvaise et des furoncles. En apprenant ces effets de l'amour, Costals est touché de pitié, et il se décide brusquement à épouser Solange. Mais il ne résiste pas aux fiançailles et, aussi brusquement, il les rompt. Puis il part pour le Maroc. Il a dans l'Atlas, depuis quatre ans, une jeune maîtresse selon son cœur, la petite Rhadidja. « Toujours réservée, tenant sa place, parfaitement bien élevée, si on peut le dire de quelqu'un qui n'a pas été élevé du tout ; pleine lune de calme, de dignité, de lenteur... Intelligente, d'une intelligence toutefois sans brillant ; ayant appris seule à parler le français, qu'elle parlait très bien, à le lire et même un peu

à l'écrire... Douce, avec cela, désintéressée, honnête. Malheureusement elle a la lèpre, et Costals peut craindre la contagion.

Ce garçon insupportable n'a pas une âme basse. Un petit bourgeois se fût enfui. Mais son premier sentiment est de ne pas reculer, de faire face au danger, de le provoquer. Il fait tout ce qu'il faut pour gagner la lèpre de Rhadidja. Et, en effet, les premières taches apparaissent. Il faut bien qu'il aille consulter le docteur Lobel à Marrakech. Il y a là des pages vraiment excellentes, à la fois pittoresques et pleines d'une vérité profonde. Costals, peut-être perdu, médite sur la maladie qu'il a prise presque volontairement. « Cette maladie est un renouvellement de ma vie. Un nouvel élément d'intérêt dans ma vie. Ma vie perd en durée, mais va gagner en richesses et en nuances, en même temps qu'être nettoyée des scories qui l'encombraient encore, malgré ma chasse vigilante aux scories. La mort subite, c'était bien. La mort dans six ans, c'est bien aussi ; j'ai le temps de me retourner... Une bonne épreuve. Amélioration de mon expérience de l'épreuve, qui était insuffisante. Avoir besoin de toute mon humanité pour y faire face. »

Ce ne sont pas là propos de littérateur, et il est manifeste que ces lignes sont profondément ressenties. Cette attitude devant l'épreuve, fière plutôt que stoïque ; cet emploi de l'épreuve, qui sert à se grandir ; cette connaissance de la vie, accrue par la souffrance : tout cela, si curieusement mêlé d'orgueil personnel et de discipline chrétienne, est du meilleur Montherlant. Il revient à Paris ; il n'a pas la lèpre ; la fin du livre se passe à le débarrasser de ses amours. Il a un fils, qu'il fait élever en Angleterre. Dans cet adolescent, il retrouve la vraie tendresse. Après s'être, comme il dit, entêté ou avili avec les femmes, il songe que dans huit jours son fils, dans les allées du Bois, sur sa bécane aux élytres d'émeraude, lui mettra la main sur l'épaule. Affection virile.

*
* *

Des promenades pittoresques et colorées qui composent le *Piéton de Paris* [1] ne retenons ici qu'une chose. Des aspects de la ville, eux-mêmes interprétés, réunis et analysés, M. Léon-

1. N. R. F.

Paul Fargue a tenté d'extraire une substance unique, le je ne sais quoi, qui est à proprement parler l'esprit de Paris. C'est là le but dernier de son livre. Cette essence de Paris peut-elle être définie? Je ne le crois pas. Cependant nous voyons assez bien, avec M. Fargue, ce qui est parisien et ce qui ne l'est pas. « On sent très bien que Brunetière ne fut jamais un Parisien, alors que Donnay et Capus le sont jusque dans leurs rêves. Léon Daudet est Parisien, Léon Blum ne l'est pas et sans doute n'y tiendrait-il pas. »

Les définitions que l'auteur donne du Parisien et de la Parisienne peuvent être contestées. C'est qu'il s'agit à proprement parler de l'indéfinissable. Mais, direz-vous, cet indéfinissable existe-t-il? Assurément, et voilà la seconde surprise de l'ouvrage. C'est qu'il y a, comme dit M. Léon-Paul Fargue, de ravissants Parisiens dans toutes les couches de la société. Il y a, assurément, l'homme du monde, léger et amical. « Il y a chez certains hommes, écrit M. Fargue, des trésors de bonne grâce, d'esprit et de gentillesse, le tout assaisonné de rosseries délicieuses et de malice; des trésors de patience et de rouerie, des mélanges de petitesse et de resquillage qui les rendent indispensables, et non pas seulement aux salons de Paris, mais à certaines boutiques de libraires, à certaines galeries de tableaux et à la plupart des répétitions générales. » C'est là le Paris des gens bien habillés. Mais il y a un Paris fraternel à celui-là, dans ce sens qu'il ne peut exister tel qu'il est dans aucune autre ville au monde et qui est, au premier abord, très différent du premier. « Cette société, réguliers, camelots, harengs, mecs, titis, gandins, broches, sous-broches, midinettes, mijaurées, gonzesses, boutiquières, les bombes, costauds, chenilles, tourneuses d'obus, vitrioleuses, qui sont baths, ou marles, on n'en trouve pas l'équivalent à l'étranger, mais encore en province. C'est bien une peuplade de Paris, avec ses coutumes et son vocabulaire. Tous ces êtres, que Villon célèbre, puis, d'une autre façon, Philippe, puis Charles-Henry Hirsch, puis Carco, sont des Parisiens. » Ils exercent une suprématie sur les races moins promptes, moins insouciantes et moins aimables.

Entre ces deux espèces de Parisiens, le capitaliste aisé, qui a bibliothèque et miniatures, et le petit poisse du XVIIIe,

il y a des affinités qui ne peuvent être dénoncées. « La poule au gibier, la belote dure, le gueuleton, le Tour de France sont assurément le Jockey-Club, les Drags, les Petits Lits Blancs et Toscanini de ces messieurs-dames sans galette. » Les Parisiens ont conscience de cette parenté. M. Fargue en a trouvé le charme particulièrement sensible rue Lepic. « Je m'y suis promené avec de grands snobs... au milieu des marchandes de quatre-saisons et des nobles charcutiers, la cigarette aux lèvres, le mot pour rire dans l'œil. Une sympathie égale et vraie nous maintenait tous dans un état de satisfaction et d'énergie. Et quand les Parisiens du XVIe vont aux Halles, quand ils s'élancent à la recherche des petits restaurants, ils vont en réalité voir d'autres Parisiens. »

*
* *

M. Gabriel Boissy vient de nous donner d'*Œdipe roi* une traduction littérale [1], qui vient d'être représentée à Orange. On ne saurait trop le remercier. *Œdipe roi* est entré, par le génie d'un grand acteur, dans la littérature la plus familière aux Français. Mais il y est entré sous la forme d'une tragédie semblable aux nôtres, quand, en réalité, l'œuvre de Sophocle est quelque chose de très différent.

Que l'œuvre de M. Boissy fût nécessaire, qui en doutera? La version sur laquelle Mounet-Sully avait écrit une prodigieuse partition ne peut plus, après lui, être déclamée par personne. Ses intonations sont encore dans nos oreilles. « Pourquoi m'as-tu gardé dans tes grottes profondes, ô Cithéron! » Nulle voix ne peut nous redire le chant tragique du roi aveugle. C'est Mounet que nous entendrons toutes les fois que ces vers seront prononcés. Il était nécessaire de rompre cet envoûtement par un texte nouveau.

Du même coup, il fallait nous rendre le texte ancien. C'est trop peu dire que de l'attribuer à Sophocle. Des légendes, des croyances, des ordres des dieux, des tabous beaucoup plus anciens y revivent. Et c'est toute une humanité ancienne qui surgit tout à coup et nous émeut. Dans l'histoire d'Œdipe, trois Grèces d'âge différent survivent ensemble. Il y a la Grèce

1. *Les livres delphiques*, chez Mistral, à Cavaillon.

du ve siècle, encore très pieuse (rappelez-vous les amiraux vainqueurs aux Arginuses, qui ont sauvé la patrie, et qui ont été exécutés pour n'avoir pas enseveli les morts, et confrontez cette histoire à celle d'*Antigone*). Il y a la Grèce si étonnante et si mal connu du vi^e et du viie siècles, la Grèce des monstres, celle des géants à queue de serpent du musée de l'Acropole, qui sourient si bizarrement, celle des lionnes de Delphes, que M. Herriot prenait pour des phoques, celle de Sphinx. Et il y a bien plus ancienne encore, la Grèce de l'homme qui a offensé les dieux par une impureté intolérable quoique involontaire.

Cette condition de l'homme, sans cesse exposé à irriter des puissances, mystique, elle existe encore aujourd'hui chez les peuples les plus sauvages. Chez les Esquimaux, si la chasse est mauvaise, c'est que les morses ont été offensés, et qu'ils ne consentent plus à se laisser tuer. La diurèse inconsidérée d'une femme sur la banquise suffit pour amener la retraite des phoques indignés. Que n'est-elle allée sur l'iceberg, la glace de terre, qui n'appartient pas aux êtres de la mer ! En Asie, que des voyageurs ont été massacrés, pour avoir innocemment souillé le pied du figuier sacré et irrité les Esprits, que leur mort seule pouvait calmer ! L'histoire d'Œdipe n'est pas très différente. Thèbes est devenue impure, et irrespirable aux dieux. Il faut découvrir et punir le criminel. Le roi s'en charge, sans se douter que le criminel, c'est lui.

Trois couches d'alluvions forment le chef-d'œuvre de Sophocle. Jusqu'ici nous ne connaissions guère que la plus récente, la plus humaine, ou plus exactement la plus psychologique : Œdipe porte la peine de sa violence, et il y a dans son malheur une sorte de justice — cette version est relativement récente — ou du moins d'équilibre divin. Sophocle l'a certainement pensé. Mais les hommes anciens qui ont imaginé l'aventure n'ont pas cru que pour être puni, l'homme devait être coupable. Œdipe, meurtrier et incestueux, sans avoir voulu ces crimes, souillait la terre. Les dieux l'ont découvert, démasqué et châtié. Sa fille, en se dévouant à lui, n'a pas plus de vertu qu'il n'a de péché. Elle obéit, elle aussi, à un tabou. Ainsi l'ont décrété les premiers Aryens. Et c'est cette première époque du drame que, par la fidélité seule de

sa traduction, sans qu'il en ait eu peut-être le dessein, M. Boissy a fait revivre. Nous avons vu à Orange une humanité à peine dégagée de la terre, vivant sous des menaces qu'elle ne comprend pas, subissant des châtiments, elle ne sait pourquoi, recourant à ses rois comme à des interprètes mystiques entre les dieux et les hommes, et sentant pourtant dans son cœur les premiers tressaillements de ce que nous appelons les sentiments humains. C'était extrêmement beau.

HENRY BIDOU

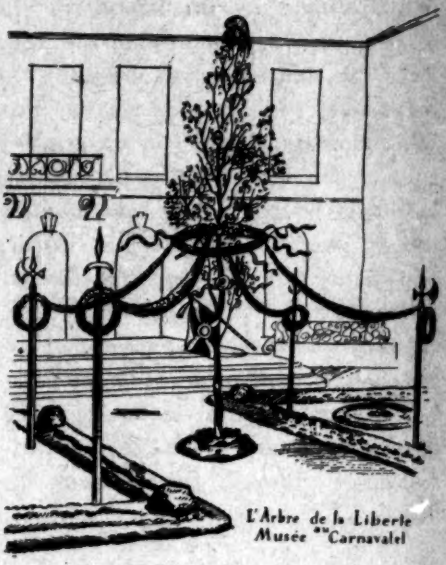
PARIS... d'hier et d'aujourdhui

A CARNAVALET

A l'origine, le musée Carnavalet fut surtout un musée révolutionnaire. Il devait ce caractère aux collections que lui avait léguées M. de Liesville, dont on ne dira jamais trop l'intelligence et la générosité, à l'intérêt que prit ensuite à l'histoire de la fin du XVIIIe siècle son conservateur, Georges Cain, à dix autres raisons. Grâce à tout cela, il est resté rue de Sévigné un fonds révolutionnaire très important.

De plus la révolution de 1789 a eu Paris pour centre et M. Zay, ministre de l'Éducation nationale, nous le rappelle en tête du catalogue de l'Exposition : « C'est de Paris, dit-il fort bien, qu'a jailli, aux heures indécises, la décision; aux jours obscurs, la lumière. C'est Paris enfin qui a ramené la République, à une heure où certains de ses fils semblaient poursuivre la chimère d'une raison surhumaine et inhumaine, à la mesure, à l'équilibre, au bon sens français. » De la prise de la Bastille à Thermidor, l'histoire de cette révolution se confond ainsi avec celle de Paris.

Il était donc logique de commémorer à Carnavalet, musée de l'histoire de Paris, les faits advenus voici cent cinquante ans. Il est seulement fâcheux qu'on ait tant attendu pour s'y décider car, une fois de plus, cette exposition, qu'il eût convenu de préparer dans l'ordre et le calme, a dû être exécutée dans la fièvre. Que l'on veuille bien seulement songer qu'il a fallu pour cela vider de leur contenu quarante-trois salles du musée...



L'Arbre de la Liberté
Musée Carnavalet

Disons-le, il n'y paraît pas, et le résultat qu'on nous montre est aussi agréable qu'instructif. Le plan en a été bien conçu : une Histoire

de la Révolution racontée par elle-même, *chronologiquement, dans les tableaux, les estampes, les bibelots rassemblés par M. Max Terrier, dans les pièces d'archives, manuscrits et livres colligés par M. de La Monneraye et ses collègues de la Bibliothèque historique de la Ville; une section consarrée aux* Arts *et aux* Mœurs pendant la période révolutionnaire, *que M. François Boucher a organisée; une troisième section,* La Révolution et le XIXe siècle, *qui montre, par les soins de M. Georges Pascal, l'influence de l'esprit révolutionnaire sur la postérité. Agréable, claire, ordonnée, impartiale, l'exposition entière porte ainsi la marque de ses metteurs en œuvre et de leur animateur et chef, M. Jean-Louis Vaudoyer, conservateur du musée.*

De ce petit coin où nous nous inquiétons surtout de retrouver, à travers l'histoire, le visage de Paris, cette exposition nous apparaît comme un excellent moyen de regarder, au moment où ils vont disparaître, des monuments qui n'avaient de raison d'être que sous l'ancien régime. A cet égard, tous ces tableaux de scènes révolutionnaires qui se déroulent dans les cadres les plus divers sont précieux. Au premier rang, les dessins de Prieur, depuis gravés par Berthault pour les Tableaux historiques de la Révolution française. *Ils sont presque tous rassemblés en deux salles; regardez-les de ce point de vue : vous ferez vite abstraction des tristes spectacles qu'ils offrent et vous prendrez la plus nette vision de vingt lieux intéressants, dessinés avec minutie : la prison de l'Abbaye, l'Opéra, le dépôt des gardes françaises au boulevard dont nous parlions naguère, la barrière de la Conférence, l'Hôtel de Ville, Montmartre, Saint-Jacques-l'Hôpital, le port Saint-Paul, le Palais, le parvis Notre-Dame, les Tuileries, le Palais-Royal, Saint-Lazare, dix hôtels, vingt églises. On voit l'intérêt de cette série.*

Sous le crayon ou le pinceau de bien d'autres artistes, les monuments qui subsistent encore nous apparaissent, mais souvent si différents de l'état où nous les voyons : l'École militaire, tellement plus belle quand elle était isolée au fond d'un Champ-de-Mars immense et vide (Hubert Robert); le Louvre, encombré de magasins d'estampes (Demachy); des débordements du Musée des Monuments français (Hubert Robert, Baltard) ou se préparant à recevoir les tableaux du futur musée (Hubert Robert); le Palais entrevu au travers d'une Cité encore vivante (Senave) ou parcouru par le triomphe de Marat (Boilly); le Palais-Royal et son cirque encore debout, généralement agrandi par les artistes (Meunier, Lespinasse)

aux proportions des événements « gigantesques » qu'il abrita ; un Luxembourg, très château de province (Hilair) ; Notre-Dame encore parée de la décoration du Vœu de Louis XIII, des mais *donnés par les orfèvres et de la statue votive de Philippe le Bel (Houel) !*

L'intérêt croît quand les artistes abordent les monuments disparus : quels regrets de voir démolir la Bastille (Hubert Robert, Louis Moreau, Jacques Bertaux et passim*) qui eût fait de si belles Archives nationales et dont les fossés (Mongin) et les jardins, unis à ceux de l'Arsenal, composaient une si agréable promenade ; le Grand Châtelet qui eût donné un digne pendant à la Tour de Londres (Naudet) ; le Temple, son donjon et ses jardins ; ce parc des Cordeliers, aux arbres centenaires, ces collèges, plus nombreux et plus beaux que ceux d'Oxford ! A passer cette triste revue on se prend à regretter non pas ce que fit la révolution, mais ce qu'elle eût pu faire, quand elle avait à sa disposition les deux tiers de Paris. En conservant quelques monuments et presque tous les jardins, en traçant hardiment les voies nécessaires, elle nous eût épargné le saccage d'Haussmann, elle nous eût laissé la plus belle capitale. Hélas, une fois encore, tant de sang et tant de débris n'ont servi que les spéculateurs.*

Les images contemporaines des monuments ne trompent guère, celles de la vie sont plus douteuses, on s'en assurera en parcourant les salles consacrées aux arts et aux mœurs. Spectacle inattendu, ce ne sont là que portraits aimables et souriants, scènes familiales, érotisme tantôt leste et tantôt légèrement teinté de romantisme, paysages tranquilles. L'héroïsme, qui court les rues, n'est guère traité que par allusion : on le condamne à revêtir le costume antique. Les temps révolutionnaires ont laissé une image assez fausse d'eux-mêmes ; c'est aux artistes, aux écrivains du XIXe siècle qu'il appartient de rectifier notre vision. A cela Balzac, Hugo, Michelet nous ont servi, malgré leurs passions, mais, mieux que tout autre, Anatole France, dont on eut bien raison de réunir ici quelques reliques.

« C'est sur les pierres de ses prisons que le visage parisien de la Révolution demeure à jamais gravé », a écrit M. Georges Huisman, directeur général des Beaux-Arts, et bon historien des monuments de Paris. Est-ce pour cela que, au moment où l'on commémore les années révolutionnaires, on veut démolir Saint-Lazare, l'un des plus précieux souvenirs, à la fois, de l'ancien régime et de la révolution ?

Nous avons dit ici l'état actuel de Saint-Lazare. Il est utile et même nécessaire de démolir la plupart

de ses bâtiments. Il n'est pas moins nécessaire de conserver ce grand portail du faubourg Saint-Denis qui a vu passer le cercueil de tous les rois de France, que saint Vincent-de-Paul a franchi pendant vingt-cinq ans, un siècle avant « la dernière charrette », celle qui emmenait André Chénier à l'échafaud.

Ce portail de Saint-Lazare, les dessins de Prieur le montrent à Carnavalet, est l'un des points où commença la révolution parisienne. Il n'est pas laid. Il est solide. Il est à l'alignement. N'est-il pas absurde qu'un chef de travaux de la Ville le condamne à mort sous le seul prétexte qu'il n'est pas dans l'axe d'une chapelle moderne refaite par ses soins?

M. le préfet de la Seine, la Commission des Monuments historiques, la Commission du Vieux Paris n'ont rien pu faire. Pourquoi? En ce cent cinquantième anniversaire, j'en appelle à tous ceux qui aiment l'histoire et, d'abord, à M. le ministre de l'Éducation nationale qui, tout à l'heure, nous a montré qu'il la savait.

P. D'E.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

« La marche des rentes, par son harmonie à peu près restaurée, a opposé une résistance remarquable aux événements du printemps et même à l'emprunt du mois de mai. La voie reste ouverte à la reprise. Pour la suivre jusqu'au bout cette fois, c'est-à-dire jusqu'aux opérations d'aménagement de la dette, plusieurs des principaux moyens nécessaires sont disponibles, savoir : l'abondance de l'argent et un sentiment de confiance. Mais un organe irremplaçable ne se trouve pas en bon état : délaissée et décriée, la Bourse ne présente plus qu'à peine l'apparence de la vie .»

Telles sont les constatations établies par un de nos meilleurs critiques économico-financiers et l'on ne saurait en contester la justesse. Pour ce qui concerne la confiance et les capitaux — deux choses qui se commandent d'ailleurs — le livre de M. Paul Reynaud, *Courage de la France*, nous apporte une documentation aussi substantielle que précise. Le doute, la discussion même ne sont plus permis. « Si l'on considère les énormes difficultés politiques de ces derniers mois, écrivent par ailleurs les *Financial News*, et la nécessité de consacrer des milliards au réarmement, on peut même aller jusqu'à dire que les résultats obtenus par M. Paul Reynaud dépassent ceux de M. Poincaré. »

Pour compléter la comparaison, il faut admettre que la situation internationale sous M. Poincaré n'était nullement la même qu'aujourd'hui. A cette époque, la France conservait encore le prestige et les avantages moraux de sa victoire ; on pouvait même croire le danger de guerre disparu pour toujours. Pourquoi ce dernier devait-il par la suite retrouver une acuité nouvelle ? Uniquement parce que la France, endormie sur ses lauriers autant que sur le mol oreiller de sa prospérité, se laissait reprendre aux jeux pourtant peu reluisants de la politique intérieure, donnant l'impression au monde qu'elle n'était plus ce qu'elle avait été, militairement, moralement et financièrement.

Cette impression — qui, hélas ! à certains moments, côtoya de bien près la réalité ! — n'est plus aujourd'hui. Nous avons enfin repris notre tradition historique, qui est de déconcerter nos ennemis par un redressement inattendu. On ne s'y méprend pas à Berlin, pas plus qu'à Rome, croyez-le bien. C'est pourquoi il demeure permis de ne point attacher une importance capitale aux « colossales » manœuvres effectuées par l'Allemagne et par l'Italie. Elles sont, avant tout, spectaculaires, mais pour l' « intérieur ». En France, comme en Angleterre et dans les pays amis, on les considère désormais avec le calme que donnent une préparation poussée à son maximum et des mesures depuis longtemps prises.

Nous nous acheminons ainsi vers la levée progressive de cette hypothèque que faisait peser sur l'avenir la crainte du lendemain. Cette conclusion ne s'appuie pas sur des sentiments ou sur un optimisme tenace ; il me semble, à la lumière de ce qui précède, qu'elle se fonde sur la logique autant que sur l'analogie. Elle nous permet, sérieusement, d'envisager la prochaine remise en état de cet organisme vraiment irremplaçable : la Bourse. Cette remise en état est même déjà commencée, en sous main par des achats particulièrement intéressants effectués sur certaines valeurs dont la fermeté, depuis, ne se dément plus, et dont je tiens les noms à votre disposition.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1939

		Pages.
P. DRIEU LA ROCHELLE	Gilles. — I	5
ROBERT PEISSY	Choses vues à Barcelone	39
LUDOVIC HALÉVY	Les Débuts de la Guerre de 1870	59
BERTRAND DE JOUVENEL	L'Angleterre assume ses responsabilités	86
GEORGES SIMENON	Le Bourgmestre de Furnes. — Fin	95
R. DE ROUSSY DE SALES	L'Amérique incertaine	130
PROFr LÉON BLUM	Les Études secondaires en danger	149
M. ET A. LICHTENBERGER	Soliman Pacha	170
A. VAN GENNEP	Le Folklore en France	195
GÉRARD BAUER	Charles Maurras à l'Académie	217
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	223

P. D'ESPEZEL : Vieux Paris.

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1939

JULES ROMAINS	L'Été	241
A. POUSINO	Mon Enfance en U. R. S. S. — I	250
JEAN MISTLER	La Menace allemande et la Paix	285
P. DRIEU LA ROCHELLE	Gilles. — II	295
ALFRED FABRE-LUCE	De Mandalay à Yunnanfou	329
CONSTANTIN DE GRUNWALD	Diplomatie soviétique	357
LUDOVIC HALÉVY	Carnets intimes (1870)	376
MAURICE MARTIN DU GARD	Mon Ami Sacha Guitry	404
JACQUES LEBLANC	La C. G. T. et l'Unité syndicale	414
GÉRARD BAUËR	André Maurois à l'Académie	435
ALEXANDRE ARNOUX	Le Cinéma	441
CAMILLE MAUCLAIR	L'Exposition Hans Memling	450
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	460

Chroniques : A. PIERHAL, P. D'ESPEZEL

LIVRAISON DU 1er AOUT 1939

		Pages.
FRANÇOIS MAURIAC	Saisons	481
GILBERT MAUGE	La Poétique selon Paul Valéry	490
A. DE LA GRANGE	Où en est notre Aviation ?	505
P. DRIEU LA ROCHELLE	Gilles. — III	515
Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER	L'Enfance de Louis XIV	543
SERGE VORONOFF	La Greffe humaine	571
GEORGES OUDARD	Le Mécontentement autrichien	594
O. POUSINO	Mon Enfance en U.R.S.S. — II	619
A.-H. BRODRICK	L'Angleterre et l'Extrême-Orient	651
HENRY BIDOU	Léonard de Vinci	673
LÉON REY	Fouilles en Albanie	685
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	697

Chroniques : P. DEVAUX, P. D'ESPEZEL

LIVRAISON DU 15 AOUT 1939

PAUL CLAUDEL	D'après le Chinois	721
JACQUES CHARDONNE	Au bord de la Mer	729
ED. GISCARD D'ESTAING	Le Rétablissement financier	756
P. DRIEU LA ROCHELLE	Gilles. — IV	773
GEORGES OUDARD	La Question croate	808
PIERRE D'ESNEVAL	Une Campagne dans les Alpes	833
O. POUSINO	Mon Enfance en U.R.S.S. — Fin	865
GEORGES ROUX	Grèce 1939	900
DENIS DE ROUGEMONT	L'Ame romantique et le Rêve	915
PIERRE D'ESPEZEL	Expositions en Suisse	929
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	944

Bd Fer. Gi MS
a
a
p
ct
s
t
s
sh
ca